



UNIVERSITY
OF PITTSBURGH
LIBRARY



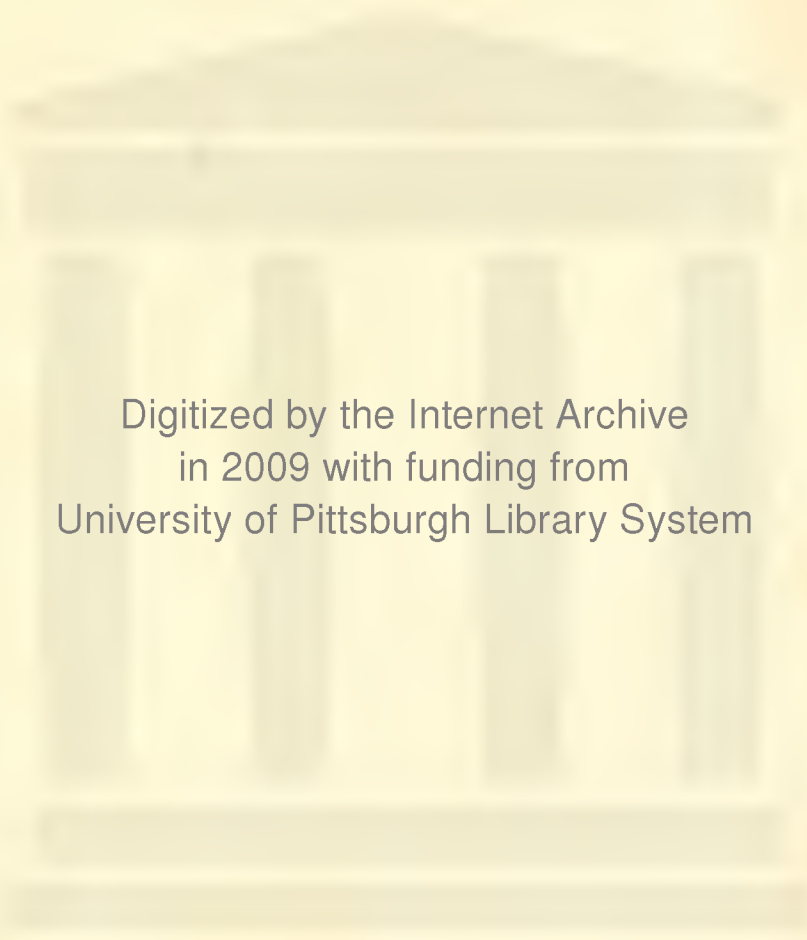
Dar. Rm.
F372
D893
v.1

THIS BOOK PRESENTED BY

Buhl Foundation







Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Pittsburgh Library System

1000/40 =
25

MÉMOIRES
SUR
LA LOUISIANE.

MISCELLANEOUS

1872

LA JOLLA

MÉMOIRES

HISTORIQUES

SUR

LA LOUISIANE,

CONTENANT ce qui y est arrivé de plus mémorable depuis l'année 1687. jusqu'à présent ; avec l'établissement de la Colonie Françoisé dans cette Province de l'Amérique Septentrionale sous la direction de la Compagnie des Indes ; le climat, la nature & les productions de ce pays ; l'origine & la Religion des Sauvages qui l'habitent ; leurs mœurs & leurs coutumes , &c.

Composés sur les Mémoires de M. DUMONT,
par M. L. L. M.

Ouvrage enrichi de Cartes & de Figures.

TOME PREMIER.

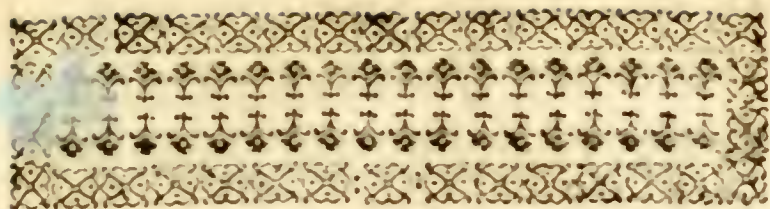


A PARIS,

Chez CL. J. B. BAUCHE , Libraire , Quai
des Augustins, à l'Image Ste Geneviève.

M. DCC. LIII.

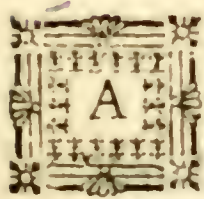
Avec Approbation & Privilège du Roi.



A MONSIEUR
DE SILHOUETTE,

Maître des Requêtes, Chan-
celier de S. A. S. Mgr. le
Duc d'Orléans, & Com-
missaire du Roi pour les
Affaires de l'Amérique.

MONSIEUR,



QUI pourrois-je mieux
offrir cet Ouvrage qui
concerne la Louisiane,
qu'à une personne choisie par

S. M. même pour défendre les
droits des Colonies ? Daignez
le recevoir d'un œil favorable,
& le mettre sous votre protec-
tion. Il ne contient que ce que
j'ai vû pendant l'espace de
vingt-cinq ans, que j'ai servi
en qualité d'Officier dans cette
partie de l'Amérique, où j'ai
été plus d'une fois détaché pour
différentes découvertes.

Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur.
DUMONT.



PRÉFACE.

ON peut regarder ces Mémoires Historiques, comme servant de continuation au Journal publié par le sieur Joutel en 1713. L'Auteur y traite du dernier Voyage que le sieur de la Salle avoit entrepris par mer, pour aller reconnoître l'embouchure du Fleuve Mississipy, qu'il avoit déjà découverte dans le premier Voyage qu'il avoit fait à ce dessein par terre & par eau depuis Québec, Ville Capitale du Canada. Son Voyage par mer ne lui fut pas aussi fa-

vorable ; il prit trop sur la gauche , & manqua l'entrée du Fleuve , quoique pour faire cette route il eût dû passer pardevant. Ce mauvais succès ne fut pas capable de le décourager ; il débarqua sur le Continent , & il se préparoit à aller pour la seconde fois reconnoître par terre l'embouchure de ce Fleuve , lorsque par la trahison d'un de ses Compagnons de Voyage nommé Du Haut , il perdit la vie au mois de Mars 1687. On peut voir dans le Journal que j'ai cité le détail des faits que je ne rapporte ici qu'en gros , pour ne pas répéter ce qui a déjà été dit par d'autres.

Ce sont les fruits qu'on a pû recueillir des travaux , des fatigues & des découvertes de cet illustre & malheureux Voyageur,

PRÉFACE.

qui vont faire le sujet de ces Mémoires. L'Auteur y donne d'abord une description exacte & assez étendue de cette vaste Province de l'Amérique Septentrionale, appelée improprement par quelques-uns le Mississipy, & que nous nommons la Louisiane, arrosée par l'espace de plus de cinq cens lieues par un des plus beaux Fleuves de ce nouveau Monde: de là il passe à ce qui regarde le climat, la nature & les productions de ce Pays; les animaux terrestres, les oiseaux, les poissons qu'on y rencontre, les arbres & autres plantes qui y croissent, les différens usages auxquels les habitans sçavent les employer, & l'utilité qu'ils en retirent; il y traite enfin des Nations sauvages par qui cette Province est habitée, de leur

vj P R É F A C E.

origine & de leur Religion , de leurs mœurs & de leurs coutumes , de la forme de leur gouvernement , de leur manière d'aller en guerre , &c. Ces divers objets réunis forment la première Partie de cet Ouvrage , dans laquelle l'Auteur a tâché de ne rien oublier de ce qui pouvoit instruire le Lecteur & l'amuser. C'est dans cette vûe qu'il a crû pouvoir profiter des remarques , qui lui ont été fournies sur cette matière par un de ses amis qui a vécu avec lui dans ce Pays , & qui l'a accompagné dans quelques-unes de ses découvertes. Ses réflexions paroissent justes , entr'autres celles par où il nous indique une route pour trouver la mer de l'Ouest par la rivière des Missouris , sur la description qui lui en fut faite par un Sauva-

P R É F A C E. vij

ge des Yazoux connu de l'Auteur.

On trouvera dans la seconde Partie tout ce qui concerne l'établissement des François dans cette Province : on y lira sans doute avec plaisir , quels ont été les premiers fondemens & les foibles commencemens de cette Colonie aujourd'hui très - florissante , quels soins & quelles dépenses il en a coûté depuis 1716. à la Compagnie nommée d'abord Compagnie d'Occident & depuis Compagnie des Indes , pour procurer à la Nation un établissement utile & solide dans ce Pays ; on y verra les progrès successifs de la Colonie , & ses diverses translations de l'Isle Dauphine au vieux & nouveau Billoxy , suivies de son établissement fixe à la Nouvelle Or-

léans aujourd'hui Capitale de toute la Province , de la dispersion de quelques - uns des membres qui la composoient dans les terrains respectifs qui leur avoient été accordés par la Compagnie , des guerres que les François eurent ensuite à soutenir contre les Naturels , qui sont les Sauvages , d'abord leurs amis , & devenus depuis par la faute d'un Particulier leurs ennemis les plus cruels ; & dans le récit de ces événemens divers , on s'appercevra que l'Auteur s'est attaché à faire connoître , non-seulement les Postes établis dans ce Pays avant l'arrivée de la Colonie Françoise , mais encore ceux qu'elle y a occupés de nouveau , & même les habitations différentes des Concessionnaires.

Comme l'Auteur n'a rien né-

PRÉFACE. ix

gligé pour rendre cette matière également curieuse & utile , il ose se flatter de la part du Public d'un favorable accueil pour cet Ouvrage. Ce n'est ni un composé de descriptions chimériques & imaginaires , telles que celles que l'on a pû voir insérées depuis peu dans le *Journal Economique* par un Ecrivain peu exact & mal instruit , ni une compilation de relations faites sur des rapports douteux & incertains. L'Auteur n'écrit dans ces Mémoires rien dont il n'ait été témoin dont il ne se soit assuré : vingt-deux ans de séjour qu'il a fait dans ce Pays au service de la France sa patrie , lui ont donné le tems d'examiner & de connoître tout par lui-même ; & comme il ne s'est proposé que la vé-

x PRÉFACE.

rité pour guide dans ces Mémoires , il croit pouvoir espérer que du moins par cet endroit ils seront reçus avec quelque satisfaction de toutes les personnes sennées.

MEMOIRES

Dar.Rm.

F372

D893

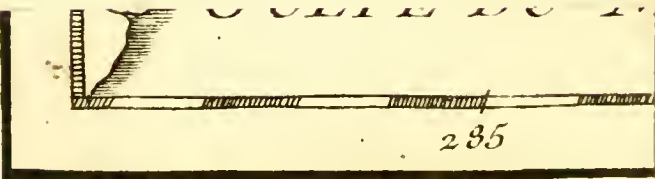
v.1

Dumont de
Montigny

x PRÉFACE.

rité pour guide dans ces Mémoires , il croit pouvoir espérer que du moins par cet endroit ils seront reçus avec quelque satisfaction de toutes les personnes sages.

MEMOIRE



235



MÉMOIRES

HISTORIQUES

SUR LA

LOUISIANE.



PREMIERE PARTIE.



A Province dont j'entre-
prends de donner la descrip-
tion dans ces Mémoires, a
été pendant plusieurs années
l'objet des découvertes du feu sieur de
la Salle, qui pour récompense de ses
peines & de ses travaux, y trouva la
mort en 1687. par la trahison d'un de

Tome I.

A

ses Compagnons, ainsi qu'on le voit par le Journal publié après sa mort par le sieur Joutel.

Cette grande & belle Province, que cet illustre & malheureux Voyageur nomma la Louisiane, pour honorer la mémoire de Louis XIV. sous le regne duquel il en fit la découverte, est située dans l'Amérique Septentrionale. Elle est traversée du Nord au Sud par le Fleuve S. Louis, & a environ cinq cens lieues de longueur sur une largeur de près de deux cens. Au Nord-Est est Quebec, Capitale de la Nouvelle France, Ville bien bâtie & défendue d'une bonne Citadelle, avec un Gouverneur pour le Roi, Evêché, Séminaire, Hôpital général, Hôtel-Dieu pour les malades déservi par des Religieuses de l'Ordre de S. Augustin, & plusieurs autres Couvens ou Maisons Religieuses, de Jésuites, de Récollets, d'Urselines, &c. Tout ce pays appartient à la France, ainsi que Louis-Bourg : les Espagnols possèdent dans cette même partie de l'Amérique le vieux Mexique ou la Nouvelle Espagne, la Floride, avec les Forts de S. Augustin & de Pensacola.

sur la Louisiane. 3

cole , & dans le Sud - Ouest le Nouveau Mexique , autrement appelé la Nouvelle Grenade ; & les Anglois y ont la Nouvelle Yorck , la Virginie , l'Acadie , &c. Telle est la position de la Louisiane , dont il est à propos de donner une connoissance exacte aux Lecteurs , avant de parler de la maniere dont la Colonie Françoisise s'y est établie.

CHAPITRE PREMIER.

Du Fleuve S. Louis , & de son embouchure.

CE grand Fleuve auquel nos François ont donné le nom de Fleuve S. Louis , porta d'abord celui de Fleuve Colbert au commencement de sa découverte ; il fut aussi appelé par quelques Sauvages Méchassipy , par d'autres Mississipy , & par quelques-uns encore Barbancha. Il prend sa source à l'Ouest du Canada , & coulant du Nord au Sud par l'espace de plus de six cens lieues , il va se décharger dans

4 Mémoires Historiques

le Golfe de Mexique , où il a son embouchure par les vingt-neuf degrés de latitude Nord , & à deux cens quatre-vingt-cinq degrés de longitude.

A l'entrée du Fleuve , on découvre sur la droite plusieurs petites Isles nommées de la Chandeleur , sur lesquelles au Printems il ne manque pas d'œufs d'oiseaux de mer de toute espèce ; à gauche est le *Poste de la Balise* , dont je parlerai dans la suite , & tout le long du rivage on n'apperçoit que sables & que roseaux. Après avoir fait sept lieues en remontant le Fleuve , on rencontre deux autres passes aussi larges que la première par où l'on est entré d'abord ; l'une se nomme *la passe à la Loure* , l'autre *la passe de l'Est* : on m'a assuré qu'on ne se sert plus aujourd'hui que de cette dernière , & que les Vaisseaux ont absolument abandonné l'ancien passage. Une lieue au-dessus de cette passe de l'Est est à droite un *Bayon* , ou petite riviere , qui va se rendre dans un Lac où il se pêche beaucoup d'huitres. Au reste il est à remarquer que depuis cet endroit , & même trois lieues plus haut , jusqu'à l'embouchure du Fleuve , c'est-à-dire , par

sur la Louisiane. 5

l'espace de onze lieues , le rivage , comme je viens de l'observer , est tellement nud & si découvert , que l'on n'y trouve que deux arbres placés sur la droite à une bonne lieue l'un de l'autre. On nomme l'un , *l'arbre à la bouteille* , & l'autre , *la potence à Picard*. Le premier , dit - on , a été ainsi appelé , parce que lorsqu'il fut découvert par nos François , on y trouva une bouteille pendante aux branches , & dans la bouteille une lettre par laquelle on marquoit à quelque Voyageur le lieu où ses associés étoient allés. A l'égard de l'autre , on raconte qu'un jour un nommé Picard passant en pirogue par cet endroit , dit que si jamais il étoit condamné à être pendu , il vouloit choisir cet arbre pour sa potence. Telle est l'origine des noms qu'on a donnés à ces deux arbres qui , comme je l'ai dit , sont les seuls qu'on rencontre depuis l'embouchure du Fleuve.

Mais à peine l'a - t - on remonté pendant ces onze lieues de déserts & de sables , que l'on n'apperçoit plus à droite & à gauche le long du rivage que des arbres très-hauts , si nombreux & si ferrés , que leur grande abondance en-

pêche le vent de souffler dans les voiles. Aussi les Vaisseaux font-ils obligés pour avancer de porter le cordage assez loin, & de l'attacher autour d'un gros arbre, ensuite de virer au cabestan ; de cette maniere il arrive fort souvent qu'on emploie deux mois, pour faire dix-neuf lieues que l'on compte de cet endroit à la Capitale. Il n'est pas douteux qu'on ne doive attribuer ce retardement au défaut du vent, qui se trouve rompu & arrêté par ces forêts épaisses qui bordent le Fleuve ; si ses rivages étoient défrichés, il est certain que les équipages seroient dispensés de cette manœuvre rude & pénible, & que les Vaisseaux pourroient le remonter commodément plus de cinq cens lieues.

Au travers de ces difficultés, après avoir fait environ vingt-quatre lieues, on arrive à un endroit qu'on appelle *le détour aux Anglois* ; c'est une espèce d'ance fort large & fort spacieuse. On lui a donné ce nom, parce qu'au commencement de la découverte que le sieur de la Salle fit de cette Province, les Anglois en ayant été instruits, résolurent de prévenir les François & de s'y

établir les premiers. Dans cette vûe ayant équipé un Vaisseau, ils y aborderent par le Golfe de Mexique; & étant entrés dans le Fleuve, soit en chaloupe ou en canot, ils tomberent dans cette anse ou ce détour, qui à la vûe ne leur paroissant qu'un grand Lac, ils n'oserent risquer d'en faire le tour crainte de se tromper, & revirerent de bord, persuadés qu'ils avoient manqué l'entrée du Fleuve.

Au milieu de l'anse que forme ce détour, est la demeure & le pays des Chaouachas; c'est-là que M. le Maréchal de Belle-Isle & ses Associés avoient précédemment une habitation, qu'ils ont vendue depuis la somme de cent mille livres. De-là on ne compte que six lieues jusqu'à la Nouvelle Orléans, Capitale de cette Province,

Le Fleuve S. Louis a dans des endroits plus d'une lieue de large, & les courans y sont si forts, que pour le remonter, les bateaux ou pirogues sont obligés de naviger à la rame de pointe en pointe; c'est-à-dire, qu'après avoir gagné le haut d'une pointe de terre, il leur faut traverser vers le coude opposé que le Fleuve fait en serpentant.

8 Mémoires Historiques

Ce sont ces courans qu'on appelle ances; & il est à remarquer que dans ces ances les courans sont toujours plus rapides, & qu'il y a plus d'embaras de bois que de l'autre côté. C'est pour la même raison qu'en traversant le Fleuve, on n'aborde jamais au rivage opposé vis-à-vis de l'endroit d'où l'on est parti: quoiqu'on nage toujours contre le courant, on dérive quelquefois plus d'une demi-lieue au-dessous; d'où il arrive que pendant tout un jour, en ramant continuellement du matin jusqu'à la nuit; on ne peut gueres faire sur ce Fleuve que cinq lieues, ou cinq lieues & demie.

CHAPITRE II.

Du climat, & de la température de l'air de la Louisiane.

DANS cette Province, depuis la mer jusques vers la *Pointe coupée*, c'est-à-dire par l'espace d'environ quatre-vingt-deux lieues, l'air n'est pas

sur la Louisiane. 9

fort sain , à cause de l'inondation du Fleuve S. Louis , qui est débordé régulièrement tous les ans depuis le vingt-cinq de Mars jusqu'à la S. Jean , & qui couvre alors tous les environs ; aussi dans tout cet espace de terrain on ne trouve que lacs & que marais dans les forêts immenses dont ces terres sont plantées On a remarqué que depuis quelques années l'hiver y est plus rude qu'il n'étoit au commencement de l'établissement de la Colonie , soit qu'on doive attribuer ce changement au défrichement des terres , ou à quelque autre cause inconnue.

L'hiver commence dans ce pays à la fin de Novembre , & dure jusques vers la fin de Février. Dans tout cet intervalle il souffle un vent de Nord très-rude & fort pénétrant ; dès que ce vent change , le froid cesse d'être continuel & commence à diminuer. Pendant cette saison de l'hiver on peut observer dans cette Province trois sortes de climats , dont la différence est bien marquée : vers la Capitale , & au-dessus jusqu'à la *Pointe coupée* , il gele quelquefois assez fort , quoiqu'il y neige rarement ; depuis la *Pointe coupée* jus-

qu'aux Arcanças , l'air est plus doux & plus tempéré : mais du côté des Illinois , à cinq cens lieues de la Nouvelle Orléans , le froid est très-vif ; le Fleuve S. Louis, & les autres Rivieres y sont ordinairement tellement glacés , qu'on peut y passer en voiture comme sur le terrain le plus solide.

Cependant malgré les incommodités du froid , cette saison est préférable à l'été , parce qu'alors on ne manque dans cette Province ni de gibier de toute espèce , ni de bœuf & de chevreuil : dans l'été au contraire on est privé de ce secours , & l'on est alors réduit au poisson , qui à la vérité ne manque point , ainsi qu'aux fruits & aux légumes du pays , qui sont alors en abondance. Mais les salades y deviennent alors fort rares , parce que les chaleurs les font monter très-vîte.

Cette saison de l'été dure à la Louisiane depuis le mois de Mars jusqu'en Septembre , accompagnée de chaleurs fort grandes , qui souvent sont suivies d'orages très-violens. Ces orages sont ordinairement accompagnés de grêle & de tonnerres d'autant plus effrayans , que le pays n'étant composé que de bois ,

de lacs , de collines ou écors , & de bas fonds , les coups répétés par les échos semblent être continuels. En l'année 1737. il tomba à la Nouvelle Orléans le jour du Dimanche des Rameaux de la grêle , dont les grains étoient aussi gros que des œufs de poule.

Une autre incommodité de l'été dans ce pays , est que les nuits mêmes y sont aussi chaudes que le jour , & qu'on y est exposé à des coups de Soleil si ardens & si vifs , qu'on a vû des personnes qui en sont mortes , d'autres à qui la peau est tombée d'un bout à l'autre dans l'endroit où ils ont été frappés. Cependant si l'on est secouru à propos & dans le moment , il est facile d'y remédier ; ce qui peut se faire de deux manieres. Si c'est sur la tête qu'on a reçu le coup de Soleil , on prend un gobelet de cristal plein d'eau fraîche , & l'on renverse le gobelet sans répandre l'eau sur l'endroit qui a été frappé du Soleil , de maniere qu'en le serrant fortement , l'eau y reste sans s'épancher. L'ardeur du coup se communique à l'eau , qu'on voit bouillir dans le gobelet ; ce qui apaise le feu , & adoucit

beaucoup la douleur qui ne manque jamais d'accompagner cet accident.

Mais pour en guérir sûrement, on se sert d'un autre remède plus prompt & plus efficace ; ce sont des feuilles d'une plante qui porte des boutons garnis de petites pointes très-fines & fort aiguës, qui s'attachent aux bas, aux habits, en un mot à tout ce qu'ils touchent : on appelle ces boutons *appes mace*. Lorsqu'on a reçu un coup de Soleil, on applique sur le front de ces feuilles qui sont velues, & elles ont la vertu non-seulement d'arrêter l'inflammation, mais encore d'enlever la douleur de tête. Je crois pouvoir en parler d'autant plus affirmativement, que j'en fis l'expérience moi-même en 1736. Ces *appes* ou boutons renferment chacun deux petites amandes, dont les Perroquets sont très-friands : elles sont fort huileuses, & je me souviens d'avoir connu à la Nouvelle Orléans un certain Baron du Crenet, qui en tira de l'huile qui étoit fort douce & très-bonne.

Je finis ce Chapitre, en observant que dans ce pays de la Louisiane on ne connoît presque point d'Automne : des

chaleurs brûlantes de l'été on passe aussitôt vers la mi-Septembre aux gelées blanches; ce qui n'empêche cependant point qu'on n'éleve alors dans les jardins toutes les salades de la saison, telles que chicorée, céleri, &c.

CHAPITRE III.

Des Terres de la Louisiane, & de leur qualité.

J'AI déjà dit que dans cette Province, à remonter depuis l'embouchure du Fleuve jusques vers la *Pointe coupée*, on ne trouve gueres que lacs & que marais formés par les débordemens du Fleuve; aussi peut-on regarder ce terrain comme n'étant, pour ainsi dire, que l'égoût des eaux du pays d'en-haut. De-là vient que pour se garantir de l'inondation, ceux des habitans qui sont au voisinage de la Capitale, comme les Allemans à dix lieues, les Chaouachas à six, les Cannes brûlées à cinq, les Chapitoulas à

14 *Mémoires Historiques*

deux , les Jésuites mêmes à un quart de lieue , sont obligés de pratiquer des levées , ou élévations de terre assez hautes & assez larges. Derriere ces levées on creuse un fossé servant à recevoir les eaux qui peuvent transpirer au travers des terres ; & de ce fossé partent de distance en distance différens canaux , destinés à faciliter l'écoulement des eaux dans la profondeur des terres , ou dans les Ciprieres qui bordent le Fleuve , comme je le dirai dans la suite. Comme il se trouve beaucoup d'écrevilles dans ce pays , il n'est pas rare qu'elles percent ces levées pendant la nuit ; on s'apperçoit le matin qu'elles y ont travaillé , lorsqu'on y voit des espèces de petites fontaines d'eau qui jaillissent. Alors il faut avoir la précaution de remédier promptement au dégât qu'elles ont fait , sans quoi la levée venant insensiblement à crever , sa réparation deviendroit un ouvrage pénible , à cause de la rapidité des eaux qui s'écoulent , & qui emportent tout avec elles.

On conçoit par ce que je viens de dire , que ce terrain ne peut être des meilleurs ; aussi n'a-t-il que huit

à neuf pouces de bonne terre un peu noirâtre ; au - dessous on ne trouve qu'une terre grasse , qui sert à faire de la brique & de la thuille. Cependant tout mauvais qu'est ce terrain , ceux qui y sont établis ne laissent pas d'en tirer un grand avantage , en ce que les terres y étant inondées pendant trois mois , elles deviennent par - là très-propres à produire le ris , espèce de froment qui , comme chacun sçait , ne vient bien que le pied dans l'eau. C'est une bonne manne pour les Habitans , qui en font du pain , comme je le dirai dans la suite. Il est vrai que l'on cultive outre cela à la Nouvelle Orléans toutes les mêmes plantes qui croissent dans le pays d'en haut ; mais outre qu'elles n'y ont jamais la même qualité , elles coûtent toujours beaucoup de peine aux Esclaves , & autant d'embarras au Maître , qui est obligé d'y donner des soins & une attention extrême.

Les terrains au contraire qui sont situés vers le haut du Fleuve , n'étant point sujets à l'inondation , sur tout ceux qui sont éloignés du rivage & élevés sur des hauteurs ou écors , sont

tous excellens à cultiver. Tels sont les terrains du *Bâton rouge*, de la *Pointe coupée*, des *Natchés*, des *Arcançes*, des *Yazoux*, &c. Il est vrai que ceux qui y sont établis n'ont pas l'avantage de pouvoir semer du ris, comme on le fait dans les terrains d'en bas; mais en revanche, outre que ce qu'ils recueillent sur leurs terres est-toujours d'un bien meilleur goût que ce qui croît dans l'eau, ils ont la facilité de pouvoir élever sans peine & presque sans soin le mahi, qui n'est pas moins utile que le ris dans cette Province, le tabac, l'indigo, les fèves, patates, giraumons, melons d'eau & autres plantes. La terre qui est noire & très-excellente dans tous ces endroits, les y porte toutes presque sans culture, comme elle y produit naturellement de l'oseille, de l'estragon, des oignons, des champignons, des morilles, &c.



CHAPITRE IV.

Des Plantes, Fruits, Légumes & Herbes potageres, qui croissent dans ce Pays.

ON trouve à la Louisiane, ainsi qu'en France, des plantes, herbes & légumes de toute espèce, des choux de plusieurs sortes, même des choux-fleurs, des laitues romaines, chicorée, céleri, raves, radix, &c. il y croît aussi des pois de toute sorte, de même que des haricots, fèves de marais, fèves appalaches, & autres nommées fèves de quarante jours, parce qu'elles sont dans leur maturité & bonnes à cueillir quarante jours après avoir été semées.

Au mois de Juin, & vers la S. Jean-Baptiste, on commence dans ce pays à manger le raisin, qui est alors parfaitement mûr; & si dans les premiers jours de Juillet on taille de nouveau la vigne, comme on l'a fait au com-

mencement de Janvier , il est certain qu'elle repoussera non - seulement de nouvelles branches , mais même des grapes , dont le fruit fera mûr au commencement d'Octobre : c'est une expérience que l'on a faite plusieurs fois , & qui a toujours réussi. On trouve aussi communément dans les bois , & même le long des rivages du Fleuve S. Louis , des pampres de vigne , qui sans soin & sans culture portent du raisin blanc & noir , mais d'un goût piquant & fort aigre , & qui n'est propre qu'à faire du verjus. On y voit encore une autre espèce de vigne qui rampe , & dont les feuilles sont fort larges. Au lieu de grapes , celle - ci ne produit que des grains séparés les uns des autres , qui sont gros comme nos plus grosses cerises. La couleur en est blanche , & la peau fort dure ; mais en les cassant sous la dent , on les trouve d'un goût assez sucré. Chaque grain ne renferme que trois pepins. Je ne dis rien ici des autres fruits qui croissent dans ce pays ; j'aurai occasion d'en parler , lorsque je traiterai des arbres fruitiers qu'on y rencontre.

C'est aussi vers la S. Jean , que dans

cette Province on commence à cueillir des melons d'eau qui n'y sont pas rares ; & qui durent jusqu'aux gelées blanches. On leur donne ce nom , parce qu'en les mangeant , il semble que l'on presse dans sa bouche une éponge imbibée de vin d'Alicant : car l'eau en est très-vermeille , & d'un goût exquis. Il y a de ces melons d'eau qui pesent jusqu'à vingt livres ; la peau en est d'un très-beau verd. Après les avoir coupés par tranches vers la côte , on trouve l'épaisseur d'un bon pouce d'une chair blanchâtre ; le reste est d'une belle couleur de rose , semé de distance en distance de petites cases qui renferment une graine plate & noire. Ce fruit est fort rafraîchissant & très-sain ; aussi est-il d'un grand secours dans ce pays qui est fort chaud , non-seulement pour les personnes en santé , mais encore pour les malades. On cueille ces melons le matin avant que le Soleil soit levé , & on les porte chez soi où on les met à l'ombre ; de cette maniere ils conservent parfaitement leur fraîcheur , qu'ils communiquent ensuite à ceux qui les mangent. En Juin , Juillet & Août on a aussi des melons François ,

d'un meilleur goût que ceux d'Angers , ainsi qu'une autre espèce qu'on appelle melons Anglois, qui quoiqu'assez bons, ne sont cependant pas de l'excellence des premiers, & ont la chair toute blanche.

On sème aussi dans ce pays des navets , qui y viennent parfaitement bien , sur-tout du côté des Natchés, où ils sont beaucoup meilleurs que partout ailleurs. On y recueille encore des citrouilles , ainsi que des giraumons , espèce de potirons , dont il y a de deux sortes , les uns sans côtes qui ont la peau fine , les autres à grosses côtes qui sont très-durs , & qu'on ne peut couper qu'à coups de hache. Ces derniers cuits au four sont un excellent manger. Il y a de même beaucoup de concombres , dont on fait des cornichons ; & l'on y trouve des callebasses douces , qu'on met au pot ou qu'on mange en salade. Lorsqu'elles sont encore jeunes & tendres, si après en avoir ôté la peau & les avoir coupées par tranches très-minces, on les fait secher à l'ombre , on peut les conserver ensuite , & s'en servir dans les sauces & dans les ragoûts ; on les prendroit alors pour de véritables mousserons.

Le terrain de la Louisiane produit encore en abondance des artichaux, du houblon, du cresson alenois & du cresson sauvage, du persil, du cerfeuil, de l'appétit, de l'oseille, de l'ognonette ou petit oignon, de l'ail, de la bourfette, &c. Ces plantes & ces légumes dont j'ai parlé jusqu'ici dans ce Chapitre, n'ont point besoin pour croître des soins & de l'industrie d'un Jardinier habile & expérimenté: quelques graines répandues négligemment sur le terrain & à l'aventure produisent presque sans culture des légumes en abondance; plusieurs même des plantes que j'ai nommées croissent naturellement dans les bois & dans les prairies, ainsi que l'estragon, les fraises, le gingembre, le millepertuis, les vulnéraires & mille autres simples utiles à la médecine. On y trouve aussi toutes les fleurs que nous avons en France, comme les lys, les anémones simples & doubles, les roses, les œillets, & beaucoup d'autres dont l'espèce nous est inconnue. Enfin dans l'Automne & vers le mois de Novembre, lorsqu'on a mis le feu dans les prairies, s'il vient à pleuvoir là-dessus, on voit aussi-tôt sortir de terre, non

pas dans des cantons seulement , mais par-tout , des champignons en abondance pour le moins aussi bons que le sont les nôtres. On trouve aussi à foison dans les forêts parmi les feuillages pourris de belles & longues morilles , ainsi qu'une espèce de champignons qui croissent sur le bois de frêne ou de liar pourri , & qui cuits dans l'eau & accommodés en fricassées , ressemblent à de véritable gras - double.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des plantes ou légumes qui sont connus dans notre Europe , & qui croissent également dans ce nouveau Monde ; la Louisiane en a encore d'autres qui lui sont particuliers , ou qu'elle cultive avec succès , & qui méritent d'autant plus notre attention , que les Habitans de ce pays en tirent beaucoup d'avantage. Tels sont entr'autres le ris , le mahi , le tabac & l'indigo , dont je remets à parler dans des Chapitres particuliers ; je finis celui - ci par des remarques sur quelques plantes ou fruits , qui ne sont pas beaucoup moins utiles à cette Province.

Une de celles qui y viennent le mieux & dont nos François font le plus d'usage , ainsi que les Sauvages , est une es-

pèce de pomme de terre qu'on appelle Patate. Il s'en trouve de la grosseur du gras de la jambe & d'un demi-pied de longueur ; quelques-unes pesent plus de huit livres : d'autres sont rondes ; car on en voit de toutes sortes d'espèces. Pour les planter , on prépare d'abord dans un grand terrain des buttes de terre faites en pain de sucre , grandes & spacieuses par le bas , & ayant par en haut à peu près la largeur d'une forme de chapeau. On prend ensuite des patates , de celles qu'on a recueillies & gardées d'une année à l'autre : on les coupe par morceaux petits ou grands , peu importe ; il suffit qu'il y reste un peu de peau : on les plante dans toutes ces différentes buttes , un au haut , & sept ou huit autour de chaque butte ; & peu de tems après ces morceaux plantés poussent à l'endroit où la peau est restée , des racines & des tiges , qui sortant de terre , se divisent en une infinité de lianes distinguées par plusieurs nœuds , d'où partent autant de feuilles faites en cœur , & des espèces de pates ou racines. Ces feuilles cuites & accommodées à la sauce blanche sont assez agréables , & ont à peu près le goût

de nos épinards. Vers la fin de Mai on n'apperçoit plus le terrain sur lequel les patates ont été plantées ; il est tout couvert des lianes & des feuilles qu'elles ont poussées. Ces premiers plans sont ordinairement d'environ huit à neuf cens buttes : vers la fin de Juin on choisit un terrain plus vaste , où l'on prépare d'autres buttes en plus grand nombre , quelquefois jusqu'à deux mille & plus ; & lorsque le tems est devenu favorable , c'est-à-dire , quand il a plû , on prend de ces lianes du premier plant que l'on coupe à peu près de la longueur du bras , de façon qu'à chacune il reste deux nœuds & deux pattes : ensuite on découvre les buttes , en y faisant un trou en forme de calotte d'un chapeau renversé , & l'on y place en croix double quatre de ces lianes qui forment huit tiges ; après quoi on remplit le trou de terre , de sorte que ces tiges forment une espèce de couronne autour de chaque butte. Ces lianes reprennent racine , & poussent en terre des patates , comme les premières , & hors de terre d'autres lianes garnies de leurs feuilles. Les patates du premier plant sont bonnes , mais moins que celle

celles qui proviennent de la liane ; celles-ci ont un goût beaucoup meilleur & plus sucré. On cueille ordinairement les premières à la S. Louis , les autres après les premières gelées blanches ; & on les conserve sans façon en monceau dans une chambre ou dans un grenier comme des pommes : cependant parmi les Habitans , quelques - uns sont dans l'usage de les couvrir de paille de ris. Les patates qui croissent dans les terres qui ne sont point sujettes à l'inondation , sont beaucoup plus agréables que les autres ; mangées cruës , elles ont à peu près le goût des marons ou des châtaignes cruës. C'est une très - bonne nourriture pour les Esclaves , un fruit même qui se sert sur les bonnes tables parmi les François , & un passe-tems en hiver pour les Soldats , qui lorsqu'ils sont de garde , s'amuse à les faire cuire sous la cendre ; elles ont alors le même goût qu'une pomme de reinette cuite. On en fait aussi cuire au four , ou sur le feu avec très-peu d'eau ; d'autres en font des confitures qui sont fort bonnes : quelques personnes en ont tiré de l'eau-de-vie ; pour moi je puis assurer que j'en ai fait une boisson , qui ne le cé-

doit en rien au meilleur cidre de Normandie. Je ne doute nullement que si l'on en plantoit en France, elles n'y vinssent parfaitement bien ; ce seroit un très-bon aliment, tant pour le riche que pour le pauvre.

On trouve aussi en quelques cantons de la Louisiane des petites pommes de terre oblongues, qui ne sont pas plus grosses que des petites noix. Quoique pâteuses, elles ne sont point mauvaises étant cuites dans l'eau & mangées à l'huile : c'est la sauce à laquelle les Sauvages les mettent.

Il y a encore dans cette Province un certain petit fruit qui croît dans de petites buttes de terre que l'on fait exprès ; on le nomme Pistache. C'est une véritable petite amande longue & ronde, couverte d'une peau ou espèce de parchemin tendre & velu ; ces amandes sont jointes en terre les unes aux autres par des espèces de petits filamens déliés. Ce fruit ne vaut rien, lorsqu'il est frais cueilli ; il n'a alors que le goût d'une fève assez fade : mais grôlé ou séché dans les cendres chaudes, il acquiert une sécheresse qui le rend assez agréable. J'ai connu des personnes qui s'en

sont servies en guise de cacao pour faire du chocalat ; elles y ont réussi au point de tromper même les connoisseurs.

Dans les bois & les forêts immenses dont tout ce pays est couvert , il se trouve des cantons entiers & très - vastes , qui ne sont remplis que de hautes & belles cannes ; ce sont des espèces de roseaux fort durs. On croit communément que les terres où elles croissent sont les meilleures ; & l'on a raison , puisqu'elles ne viennent point dans l'eau. On fait dans le pays plus d'un usage de ces cannes. Après avoir défriché un terrain qui en est planté , & y avoir mis le feu pour le nétoyer , les souches repoussent par-ci par-là plusieurs rejettons , qu'il est facile d'arracher avec la main : on en fait des bottes ou paquets , on les fait cuire dans de l'eau , & après qu'elles sont égoutées , étant servies à la sauce blanche ou à l'huile , on jure- roit que ce sont de véritables asperges ; il y a cette seule différence , que dans les asperges il n'y a de bon que le verd ; au lieu qu'on ne mange que le blanc de ces cannes. Leur graine ressemble à de l'avoine ; & dans quelques disettes les Esclaves Negres en ont fait du pain , &

s'en sont nourris. Enfin des racines de ces cannes on fait de très-jolies badines; en 1720. on en apporta beaucoup en France, où elles furent fort à la mode: plus les nœuds sont ferrés, & plus elles sont estimées.

CHAPITRE V.

Du Ris & du Mahi, & de la maniere d'en faire du pain.

J'AI déjà observé que le ris ne vient bien que le pied dans l'eau; ainsi lorsque l'on en a ensemencé un terrain, on a soin d'arrêter l'écoulement par un des bouts, afin que l'eau s'y répande & couvre le champ. En cet état le ris germe, prend racine, pousse des tiges & fleurit. Alors on retire les eaux de dessus le terrain, afin de donner au grain la facilité de mûrir & de sécher; ce qui se fait en dix ou douze jours. Pendant tout ce tems-là il faut avoir la précaution de tenir autour du champ un Negre ou deux, pour frapper con-

tinuellement fur des poëles ou des chaudrons , afin d'écarter une multitude prodigieufe d'étourneaux qui s'y affembient ; & qui font fi friands de ce grain , qu'en deux jours ils en détruiroient un arpent entier. Lorsque le ris eft fec , on le coupe avec la faucille , on le met en botte & on le ferre pour le battre dans un tems convenable. Après cette premiere récolte , au lieu de labourer le terrein , on y ramene l'eau : le ris repouffe auffi beau qu'il étoit d'abord ; & l'on fait une feconde récolte , quelquefois même une troifième. Il eft vrai que le grain qu'on a recueilli la premiere fois , eft toujours plus gros & mieux nourri. Telle eft la maniere de cultiver le ris ; voici celle d'en faire du pain.

Après avoir battu le ris & l'avoir féparé de la paille , il faut encore l'*écaler* , c'est-à-dire , le nétoyer de cette peau dure qui l'enveloppe. On fe fert pour cela d'un gros tronçon de bois de deux à trois pieds de longueur , que l'on a creufé en guife de mortier de la profondeur d'environ un pied & quelques pouces , ce qui fe fait par le moyen du feu. En même tems on prépare un pi-

lon de dix à douze pieds de long , gros & pesant par le bout d'en haut , & diminuant ensuite proportionnellement de façon que par en bas on puisse le tenir avec la main. En laissant tomber ce pilon dans la pile où l'on a mis du ris en paille , & continuant l'opération , à force d'être battu & agité , la peau qui couvre le grain s'enlève ; on le vanne alors , & le ris se trouve net. On avoit établi autrefois à la Nouvelle Orléans un moulin à *écaler* le ris ; mais il a été abandonné , parce que , soit par le défaut de la meule ou autrement , le grain qui en sortoit étoit toujours plein de sable & de gravier.

Quand on a une quantité de ris net suffisante pour faire de la farine , on commence par le laisser tremper dans de l'eau tiède depuis le soir jusqu'au lendemain matin. On le fait ensuite égouter sur une table ou sur tout autre plan incliné ; & lorsqu'il est bien sec , une Esclave préposée à cet office le remet dans cette pile de bois dont j'ai parlé , & à grands coups de pilon le réduit en farine , qu'elle passe à mesure par des tamis très - fins faits de cannes que fabriquent les Sauvageuses , comme

je le dirai dans la suite. Cette farine est d'une blancheur à éblouir ; mais quoique très - fine & très - déliée ; elle ne peut se lier ni se paîtrir ainsi que la farine de froment , parce qu'elle est toujours rude au tact comme le sable , qu'on a beau mouiller sans qu'il soit possible de le réduire en corps. Pour y parvenir , on est obligé de faire cuire dans beaucoup d'eau une certaine quantité d'autre ris , que l'on renverse dans cette farine aussi-tôt qu'il est réduit en bouillie : on paîtrit ensuite le tout , & l'on y met du levain ; mais en levant , cette pâte devient toute liquide , & il seroit impossible d'en former des pains , si l'on ne s'y prenoit de la maniere suivante. Quand le four est chaud & bien nétoyé , on met un peu d'eau dans une casserole , & ensuite de cette pâte de ris , que l'on couvre de quelques feuilles de choux ou de latanier. On enfourne alors la casserole emmanchée d'une longue perche , on la renverse sens-dessus-dessous ; & la pâte en forme de pain rond tombe dans le four , où l'ardeur dont il est embrasé la retient dans le même état. Telle est la maniere de faire le pain de ris ; il est excellent , & n'est

pas moins recherché des François que que des Esclaves.

Il en est de même du pain de mahi, qui se fait aussi de la même maniere. Il y a seulement cette différence, qu'au mahi on ne perd point la paille, comme au ris, quand on le pile pour le réduire en farine. On la ramasse proprement en le vannant, on la fait tremper dans de l'eau, on la passe au travers d'un linge en la pressant, & elle rend l'eau aussi blanche que du lait: on la met sur le feu avec un peu d'huile ou de fain-doux; & tournant toujours avec une cuiller, on fait une excellente bouillie.

Peu de gens ignorent ce que c'est que le mahi; c'est ce que nous appellons en France bled de Turquie; il y a cette seule différence, qu'en France ce grain ne rend qu'une farine jaune; au lieu que la farine de celui qu'on cultive à la Louisiane, est aussi blanche que celle du plus beau froment. Le mahi pousse des épis gros comme le poing, dont quelques-uns portent jusqu'à trois cens grains & plus, arrangés horifontalement sur l'épi, & gros comme des pois; d'où l'on peut juger quelle est la bonté

infinie du Créateur, puisque d'un seul pied de mahi qui peut produire sept à huit épis, & qui provient d'un seul grain, sa Providence toujours admirable sçait en tirer deux à trois mille.

On distingue deux sortes de mahi, dont l'un est propre à faire de la farine, & l'autre non : ce dernier a le grain tout rond ; l'autre l'a un peu plus plat, & se distingue par une espèce de coup d'ongle ou de rainure qui regne sur toute la longueur des grains. L'un & l'autre a son usage, & sert également à la nourriture des Sauvages, des Nègres, des François & des Voyageurs ; on peut les apprêter en quarante-deux manières, dont chacune a son nom particulier. Il est inutile que j'entre ici dans le détail de toutes ces différentes façons que l'on peut donner au mahi : il suffit d'apprendre aux Lecteurs qu'on en fait du pain, de la bouillie, de la farine froide, de la farine grolée, du bled boucané, ou séché au feu & à la fumée, qui étant cuit, a le même goût que nos petits pois, & est aussi sucré. On en fait encore ce qu'on appelle le *grut* ; c'est-à-dire, qu'en le battant & le broyant pendant quelque tems dans

une pile de bois avec un peu d'eau qu'on y mêle, on en ôte la peau ou enveloppe dont il est couvert. Ce grain ainsi concassé & séché se transporte fort loin, & se conserve parfaitement; le plus fin qui reste, sert à faire *la sagamité*, qui est une espèce de bouillie cuite avec de l'huile ou de la viande: c'est un aliment très-bon & fort nourrissant.

CHAPITRE VI.

Du Tabac, de la manière de le cultiver & de le faire.

LES terres de la Louisiane sont aussi propres qu'on puisse le souhaiter pour la culture du tabac; & sans mépriser celui qui croît en plusieurs autres pays où l'on en élève beaucoup, j'ose dire sans chercher à en imposer, que celui des Natchés surpasse en bonté le tabac même de la Virginie & de S. Domingue. Je dis celui des Natchés, parce que le terrain de ce poste paroît être

plus favorable que tout autre à la culture de cette plante : cependant il faut convenir qu'il y a bien peu de différence entre le tabac qu'on y recueille , & celui qui croît dans quelques autres cantons, à la Pointe coupée , par exemple , aux Naquitoches , & même à la Nouvelle Orléans ; mais soit à cause de l'exposition ou de la bonté du terrain , on ne peut nier que celui des Narchés & des Yazoux ne soit préférable à tous les autres. Voici la manière de le cultiver & de le fabriquer , telle qu'elle est en usage dans cette Province.

C'est dans les mois de Décembre, de Janvier & de Février , qu'on sème le tabac sur des planches de terre qu'on a préparées à cet effet avec la pioche ou avec la bêche ; & parce que la graine en est d'elle-même assez fine & assez menue , on la mêle avec de la cendre , afin qu'elle soit plus clair semée. On polit ensuite les planches avec le râteau ; & l'on marche sur cette terre enfemencée , ou bien on la bat avec une planche , afin que la graine prenne plus vite. Elle ne commence à lever qu'un mois après , & même quelquefois da-

vantage ; & alors on doit avoir soin de couvrir les planches avec des paillassons ou des écorces de Cipres , pour mettre la plante à l'abri des gelées blanches , qui dans cette saison sont assez fréquentes. Enfin lorsqu'elle est levée , elle pousse & croît insensiblement. Il y en a de deux sortes : l'une a la feuille longue & pointue ; l'autre l'a ronde & un peu velue : cette dernière espèce est préférable à la première.

A la fin d'Avril , & vers la S. George , la plante ayant quatre feuilles , on choisit les pieds les plus forts que l'on tire de terre. On tend en même-tems sur un autre terrain un cordeau , le long duquel on plante ces pieds de tabac arrachés à trois pieds de distance les uns des autres : on se sert pour cela d'un plantoir de bois , quelquefois du doigt , avec lequel on fait un trou où l'on met le pied de tabac ; après quoi par le moyen d'un second trou qu'on fait à côté , on serre doucement la plante , & on laisse ce second trou ouvert pour recevoir l'eau qui doit l'arroser. Le tabac étant ainsi transplanté , il faut le visiter exactement soir & matin , parce qu'il se forme au pied des

vers de terre qui sont noirs , & qui rongent l'œil de la plante. Si l'on en voit de rongées , comme cela arrive quelquefois , il faut aussi-tôt chercher cet insecte qu'on ne manque point de trouver enfoui dans la terre , & l'écraser ; après quoi on replante à côté un autre pied.

Je n'ai point dit qu'avant cette transplantation il fût nécessaire d'arroser le terrain , parce que pour cela on a ordinairement l'attention de choisir un tems de pluie , & quand le tabac est transplanté , il suffit de l'arroser trois fois pour l'aider à reprendre racine. Il n'est pas besoin non plus d'aucune préparation pour le terrain ; on se contente seulement de remuer la terre de quatre pouces en quarré autour de la plante.

Quand le tabac est parvenu à quatre ou cinq pouces de hauteur , on le sarde , & l'on purge le terrain de toutes les mauvaises herbes ; en même-tems on chauffe & on butte chaque pied. On réitere la même opération , lorsqu'il a un pied & demi : enfin quand la plante a huit à neuf feuilles & s'appête à monter en fleur , on lui coupe

la tête; ce qui s'appelle *châtrer* : cette amputation lui fait pousser des feuilles plus longues & plus épaisses. C'est alors qu'il faut redoubler de soin & d'attention , visitant son champ de tabac pied à pied & feuille à feuille , parce qu'alors chaque feuille en repousse d'autres , qu'il faut casser ; c'est ce qui se nomme *ébourgeonner*. Outre cela c'est dans ce tems là qu'il se forme sur ces plantes des chenilles vertes grosses comme le doigt du milieu de la main & aussi longues , qui en une nuit mangeroient en entier un pied de tabac.

Après tant de soins & tant d'inquiétudes , on n'est pas encore au bout de ses travaux ; c'est alors que tandis que les feuilles du tabac acquièrent leur maturité , il faut préparer , si l'on n'y a pas pourvû d'abord , un lieu propre pour le pendre & le faire sécher : c'est ce qu'on appelle un Hangar. Nos Charpentiers sont stylés en France à cette espèce de bâtiment , & sçavent comment il faut s'y prendre pour le construire ; la maniere de la Louisiane est plus grossiere peut-être , mais en même-tems plus expéditive , & du moins aussi commode pour les usages auxquels

ces bâtimens son destinés : j'en parlerai dans la suite de ces Mémoires. L'hangar étant prêt , il faut attendre que le tabac soit à sa maturité , & en état d'être coupé. C'est ce que l'on connoît , lorsqu'avant Soleil levé prenant avec les deux doigts la feuille en biais , & la ferrant un peu , elle se casse d'elle-même ; les connoisseurs n'ont pas besoins de cette épreuve , & sçavent le tems de la coupe au premier coup d'œil.

Ce tems étant enfin arrivé , on coupe les pieds de tabac le plus près de terre qu'il est possible ; ce qui doit se faire en pied de Biche , & d'un seul coup de couteau : on les laisse ensuite étendus quelque tems sur le terrain , afin que les feuilles aient le tems de s'amollir , & qu'elles ne se cassent point lorsqu'on transporte le tabac à l'hangar. Y étant arrivé , on suspend les pieds par couples de deux pieds ensemble d'abord aux premières perches d'en haut , continuant ainsi de suite , & descendant d'étage en étage , & l'on a soin que les pieds ainsi suspendus soient éloignés entr'eux d'environ deux pouces , & qu'ils ne se touchent point ,

de peur qu'ils ne se pourrissent. On remplit ainsi tout l'hangar de tabac, & on l'y laisse suer & sécher. Après cette opération, les Esclaves sarclent & nétoient le terrain d'où le tabac a été enlevé; & le maître visite avec soin chaque pied, qui ne manque point de repousser plusieurs rejettons en couronne. Il abbat tous ceux qui ne lui conviennent pas, & n'en conserve qu'un seul qu'il cultive, & dont il prend le même soin que du premier. Avec cette attention il fait une seconde récolte sur le même terrain, & quelquefois une troisième. Il est vrai que le tabac de ces dernières coupes ne monte jamais si haut que celui de la première; mais il est toujours fort bon.

Quand on veut avoir du tabac en carottes, on ne doit pas attendre que les feuilles soient parfaitement séchées; mais dès qu'elles ont acquis une couleur d'un jaune brun, quoique la côte soit encore verte, on détache les pieds de tabac des perches où ils sont suspendus, on en ôte les feuilles qu'on entasse les unes sur les autres, & l'on jette dessus une couverture de laine, afin de leur donner le tems de suer; à l'égard

de la tige , on la jette comme inutile. On travaille ensuite à écôtonner ces feuilles , c'est-à-dire à les détacher de leur côte du milieu , qu'on jette encore comme n'étant propre à rien ; & l'on met à part les feuilles les plus longues & les plus larges , & d'un beau noir brun , que l'on conserve pour servir d'enveloppe & de couverture aux carottes. Après cela , selon le nombre de carottes que l'on veut avoir , on prépare autant de morceaux de grosse toile de la largeur de huit pouces au moins & d'un pied de long ; on les étend par terre , on arrange dessus en travers ces belles feuilles qu'on a choisies , & par dessus celles-ci on met d'autres feuilles en long à poignées , & telles qu'elles se présentent , ayant soin d'en mettre toujours plus au milieu qu'aux deux bouts. On roule ensuite ces feuilles avec celles qui leur servent d'enveloppe , & on les couvre de ces morceaux de toile dont j'ai parlé , qu'on attache au milieu & aux deux bouts avec des liens de tilleul. Quand on en a fait ainsi environ une douzaine , selon le nombre d'Esclaves que l'on a , les Negres serrent ces carottes de toutes leurs for-

ces avec une corde grosse comme le petit doigt de la main , & qui a ordinairement quinze à seize brasses de longueur ; ils réiterent cette opération jusqu'à trois fois , & par ce moyen les carottes acquierent la plus grande dureté. Pour les tenir en cet état , on met autour des lianes , ou même de la ficelle.

Mais depuis le tems de la Compagnie des Indes , on ne s'amuse plus dans le pays à mettre le tabac en carotte , si ce n'est pour son propre usage ; on en traite en manoque , c'est-à-dire , en feuille , & on le transporte ainsi en France dans des boucauds , d'où il est remis aux manufactures de la Ferme générale. Voici la maniere de mettre le tabac en manoque.

On attend d'abord que les feuilles & les côtes soient parfaitement séches : ensuite lorsque le tems devient humide , soit qu'il pleuve ou qu'il fasse du brouillard , on détache les pieds de tabac suspendus sous l'hangar , & on les éfeuille l'un après l'autre ; ce qui se fait en prenant le pied de la main gauche , & passant l'autre le long de sa tige pour en arracher les feuilles : on

continue jusqu'à ce qu'on en ait plein la main ; & c'est cette poignée de feuilles de tabac qu'on appelle manoque. Pour contenir ces feuilles ensemble & ferrées , on ne se sert point de lianes ou de cordes , mais d'une autre feuille de tabac qu'on attache autour à l'endroit qu'on a pressé avec la main. Cette opération étant finie , on choisit un lieu bien fermé , où l'on met en pile les unes sur les autres toutes ces manokes , afin qu'elles suent ; & pour les y exciter d'autant plus , on met par dessus des couvertures de laine , que l'on charge encore de planches ou mardriers. Mais il faut alors avoir grand soin que le tabac ne s'échauffe point trop , & ne prenne point feu ; ce qui pourroit fort bien arriver : c'est pourquoi on a l'attention de découvrir ces piles de tems en tems , & de jeter les manokes deçà & delà pour leur faire prendre l'air. On les remet ensuite en pile , & l'on continue jusqu'à ce que l'on n'y sente plus de chaleur ; alors on peut les arranger dans des boucauds , & les transporter par-tout où l'on en a besoin , sans craindre que le tabac s'échauffe ou se pourrisse.

C H A P I T R E V I I .

*De l'Indigo ; maniere de le cultiver
& de le tirer.*

ON fait de l'Indigo dans toute cette Colonie , j'entens chez tous les Habitans qui ont un assez grand nombre d'Esclaves pour l'élever & le préparer. Car cette pierre bleuë à laquelle on donne ce nom & dont on fait tant d'usage , ne se tire point de quelques mines ou carrieres , comme des personnes peu instruites l'ont imaginé ; c'est l'extrait & la production d'une plante , que l'on cultive ainsi que toutes les autres. La graine en est petite , longuette & dure à casser. Après avoir sarclé le terrain sur lequel on veut faire venir l'Indigo , & l'avoir nétoyé des mauvaises herbes , on fait en terre avec une pioche sur une ligne droite de petits trous éloignés entr'eux d'environ cinq travers de doigt ; c'est la meilleure maniere , quoique d'autres le sement

en rayons : On met ensuite dans chacun de ces trous cinq ou six grains de cette semence , qui quand elle est levée , donne une feuille à peu près semblable à celle du buis , mais un peu plus longue , plus large , moins épaisse & dentelée. Lorsque la plante a cinq à six pouces de hauteur , on a soin de remuer la terre tout autour , & en même-tems de la purger des mauvaises herbes. Enfin lorsqu'elle est parvenue à trois pieds & demi de hauteur ou environ , c'est signe qu'elle a acquis sa maturité ; ce qui se reconnoît encore , lorsque prenant plein la main de cette herbe & la serrant , elle craque.

Avant que de la couper , on prépare d'abord pour la recevoir un lieu couvert d'environ vingt-cinq pieds d'élévation , ainsi qu'on l'a fait pour le tabac ; c'est ce qu'on appelle l'*Indigoterie*. Dans ce bâtiment on arrange trois cuves appuyées l'une sur l'autre à différens étages , dont la plus élevée doit être la plus grande ; celle du milieu est carrée & la plus profonde ; la troisième d'en bas est la plus petite.

Après ces précautions , on coupe

l'Indigo ; & lorsqu'on a plusieurs bras-fées ou fagots de cette herbe , autant qu'on juge qu'il en faut pour faire une cuvée , on en emplit la cuve d'en-haut au moins aux trois quarts , après quoi on verse de l'eau par-dessus jusqu'à ce que la cuve soit pleine , & on y laisse tremper l'herbe , afin qu'elle se pourrisse ; c'est ce qui a fait donner à cette cuve le nom de *Pourriture*. Pendant trois ou quatre heures que l'herbe emploie à se pourrir , la vertu de la plante se répand dans cette eau , & quoique verte , lui communique une couleur bleuë.

Au bas de la grande cuve , & du côté qui porte sur celle du milieu qui , comme je l'ai dit , est quarrée , est un trou assez grand bouché d'un bondon : on l'ouvre lorsqu'on juge que la plante est pourrie suffisamment , & toute l'eau de cette cuve mêlée avec la bouë formée par cette nourriture , tombe par ce trou dans la seconde cuve , sur les bords de laquelle sont placés de distance en distance des chandeliers ou fourches de de fer ou de bois , sur lesquels on pose de grandes & longues perches , qui des deux côtés vont gagner le milieu de

l'eau qui est dans la cuve ; le bout qui y trempe est garni d'un sceau sans fond. Des Esclaves prennent ces perches par le bout qui est hors de l'eau ; & les tirant en bas , ensuite laissant retomber les sceaux dans la cuve , ils battent continuellement cette eau , qui étant ainsi agitée , se couvre d'une écume blanche & épaisse. Elle est si abondante , qu'elle s'éleveroit & se répandroit hors de la cuve , si l'Indigotier n'avoit la précaution d'y jeter de tems en tems de l'huile de poisson , qu'il répand avec une plume par aspersions sur cette écume. On conçoit par cette description pourquoi cette seconde cuve s'appelle *la Batterie.*

On continue à battre l'eau pendant une heure & demie ou deux heures , après quoi on cesse de battre , & on laisse reposer l'eau. Cependant on ouvre de tems en tems trois trous placés de haut en bas de distance en distance sur un des côtés de cette seconde cuve , pour en laisser écouler l'eau claire. Cela se répète jusqu'à trois fois ; mais quand à la troisième on voit l'eau bourbeuse vouloir sortir par le trou d'en bas , on le bouche , & l'on en

ouvrir un autre percé dans le bas de celui de ses côtés qui est appuyé sur la troisième cuve. Alors toute l'eau bourbeuse tombe par ce trou de la seconde cuve dans cette troisième qui est plus petite, & qu'on nomme *le Diablotin*. On a des sacs d'un bon pied de longueur faits d'une toile assez ferrée; on emplit ces sacs de cette matière liquide & épaisse, & on les suspend à des chevilles autour de l'Indigoterie. L'eau en tombe goutte à goutte, & la matière qui y reste est comme une véritable bouë: on l'ôte de ces sacs, & on la met dans des moules faits en façon de petits tiroirs, ayant deux pieds de long sur un demi-pied de large, & un rebord d'un pouce & demi de hauteur. On les expose ensuite au Soleil qui attire toute l'humidité, & à mesure que cette bouë sèche, on a soin de la paîtrir avec une truelle à Mâçon: elle forme enfin un corps qui se tient ensemble, que l'on coupe par morceaux avec un fil d'archal tandis qu'il est encore frais. C'est ainsi qu'on parvient à tirer d'une herbe, quoique verte, cette belle couleur bleue si recherchée. Il y en a de deux sortes, dont l'une est à gorge de pigeon.

CHAPITRE VIII.

*Des Arbres fruitiers ou sauvages
de la Louisiane.*

DE ce que j'ai dit jusqu'ici il est naturel de conclure que cette Province doit être un pays très-couvert & bien boisé ; ce ne sont en effet de toutes parts que forêts immenses , qu'arbres sans nombre & de toute espèce. Vers le bas du Fleuve , & tout le long des côtes de la mer en remontant vers la Mobile, la terre est couverte de Pins & de Sapins dont on tire le gaudron , comme je le dirai dans la suite ; & vers les Billoxis il croît un petit arbrisseau , dont les feuilles n'étoient pas moins recherchées en France en 1720. que le Thé : on en faisoit le même usage. Pendant le séjour que j'ai fait à l'Orient , j'y ai vû cette espèce de boisson fort à la mode.

A onze lieues au-dessus de l'embouchure du Fleuve S. Louis , en tirant

sur la gauche vers les Lacs des Chéraquis, il y a beaucoup de chênes-verds, arbres dont le bois est d'autant plus propre à faire des courbes de Navires, qu'il ne se pourrit point dans l'eau. On trouve aussi par-tout dans les forêts de ce pays des Lauriers francs, Lauriers d'Inde, Lauriers d'Espagne, Noyers blancs & bruns, mêmes marbré, & une espèce d'arbres appelé Bois puant, dont les feuilles bouillies dans l'eau donnent une couleur jaune-jonquille, que les Sauvages emploient beaucoup pour teindre les peaux de Chevreuil après qu'ils les ont passées. La terre y produit encore en abondance des Trembles, des Frênes, des Liars & des Cypres. Ces deux derniers arbres, dont il y en a de fort grands & de très-gros, sont d'un grand usage aux Habitans de ce pays; ils en font des Pirogues, voitures si commodes & si utiles pour naviger sur le Fleuve. Outre cela on tire du Cypre des pieux ou pallissades propres à fermer les terrains & construire des cabanes: on en fait aussi de belles planches; & de son écorce qu'on lève au Printems & à la sève d'Août; on s'en sert pour couvrir les cabanes,

hangars , magasins , &c. même les maisons , comme on l'a fait d'abord à la Capitale.

Outre ces deux arbres , il en croît encore un autre dans les bois qui n'est pas moins utile à cette Province , quoiqu'en dise le sieur Joutel , qui assure dans son Journal qu'il n'est propre qu'à faire des balais. On l'appelle Latanier ; & j'ose me flatter qu'en lisant cet article , les Lecteurs conviendront avec moi qu'il est bon à plus d'un usage. En effet les racines de cet arbre , cuites & mangées à la sauce blanche , ne sont point mauvaises ; elles ont seulement le goût un peu fade , & qui approche de celui des Topinambous. D'ailleurs de cette plante il s'éleve une tige , souvent même plusieurs , du haut desquelles sort une espèce de bouquet d'une couleur de blanc jaune , d'où pendent soixante ou quatre-vingts calices ressemblant assez à ceux du lys. Ces Fleurs étant tombées , il paroît un fruit rond & gros comme une gobile , couvert d'une peau un peu épaisse & rempli de petites graines. Cette peau est d'un verd noir au commencement ; elle devient ensuite d'un noir blanc à mesure

52 *Mémoires Historiques*
qu'elle mûrit , & est d'un goût assez
sucré.

Mais le grand avantage qu'on tire de cet arbre , vient de ses feuilles , qui sont grandes & larges , & toujours vertes , en hiver comme en été ; elles sont d'ailleurs plissées étendues , & à peu près comme une queue de Dinde ou un éventail , rudes , & si pointues qu'il n'y a rien qu'elles ne percent. Lors de l'établissement de la Colonie dans cette Province , comme tout le monde ne pouvoit pas avoir des écorces de Cypre , on imagina pour y suppléer d'employer ces feuilles de Latanier à couvrir les maisons & autres bâtimens qu'on fut obligé d'élever. La maniere dont on s'y prend pour faire ces sortes de couvertures , est assez simple. Lorsque le bâtiment est en état de la recevoir , c'est-à-dire , quand le faîte & les chevrons sont posés , on prend une canne de la longueur du bâtiment ; ou deux chacune de la moitié de cette longueur ; on attache au bout de ces cannes une de ces feuilles de Latanier , puis une autre à côté de celle-ci , de façon que la seconde couvre la moitié de la première , & l'on continue ainsi

de suite jusqu'à ce qu'on ait couvert de ces feuilles toute la longueur des deux cannes. Ensuite lorsqu'on croit avoir une quantité suffisante de ces cannes ainsi préparées, on commence à les appliquer sur les chevrons, où on les lie avec des écorces de tilleul, ayant soin de commencer toujours à couvrir par le bas, & que la rangée supérieure couvre à moitié celle qui est au-dessous; & l'on conduit ainsi l'ouvrage jusqu'au faite, sur lequel on fait chevaucher en rondeur une tresse de ces mêmes cannes. Après avoir ainsi couvert tout le toit, on pose par-dessus de deux pieds en deux pieds d'autres cannes longues, pour tenir ces feuilles en état, & empêcher que le vent ne les dérange; & pour en affermir l'ouvrage d'autant mieux, on passe encore des chevrons en travers de distance en distance par-dessus ces cannes. Ces couvertures de Latanier durent ordinairement cinq ans; celles d'écorce de Cypre en durent jusqu'à dix ou douze.

On trouve encore dans cette Province un arbre qu'on appelle Copalme, qui est fort grand, mais dont les feuil-

54 *Mémoires Historiques*

les sont petites & nullement dente-
lées. Vers le Printems, en faisant une
incision au tronc de l'arbre du côté du
Midi, on en tire un baume d'une
agréable odeur, qui est excellent pour
les blessures. Il y a un autre arbre nom-
mé Cotonnier, qui porte après sa fleur
une espèce de noix remplie de coton ;
mais il est sans corps, & dès qu'il est
mûr, il se répand au moindre vent.
Le bois de cet arbre est d'un beau rou-
ge, & seroit fort propre à faire des
meubles : il est si pesant, qu'il ne sur-
nage point quand on le met à l'eau
après l'avoir coupé, comme font or-
dinairement les autres bois. Sa racine
bouillie dans l'eau la rend d'une cou-
leur vermeille, & est aussi un très-
bon remède pour les blessures. Sechée
au four & réduite en poudre, elle a la
même vertu que l'alun calciné pour
manger les chairs ; au moyen de cette
racine, j'ai été guéri en moins de dix
jours d'une blessure à la jambe très-
dangereuse.

A une lieue de la Nouvelle Orléans,
& vers le Bayon S. Jean, ainsi qu'au
nouveau Billoxi, il croît un petit arbre
qui n'a gueres plus de quinze à seize



L'Asminier

54 *Mémoires Historiques*

les sont petites & nullement dente-
lées. Vers le Printems, en faisant une
incision au tronc de l'arbre du côté du
Midi, on en tire un baume d'une
agréable odeur, qui est excellent pour
les blessures. Il y a un autre arbre nom-
mé Cotonnier, qui porte après sa fleur
une espèce de noix remplie de coton ;
mais il est sans corps, & dès qu'il est
mûr, il se répand au moindre vent.
Le bois de cet arbre est d'un beau rou-
ge, & seroit fort propre à faire des
meubles : il est si pesant, qu'il ne sur-
nage point quand on le met à l'eau
après l'avoir coupé, comme font or-
dinairement les autres bois. Sa racine
bouillie dans l'eau la rend d'une cou-
leur vermeille, & est aussi un très-
bon remède pour les blessures. Sechée
au four & réduite en poudre, elle a la
même vertu que l'alun calciné pour
manger les chairs ; au moyen de cette
racine, j'ai été guéri en moins de dix
jours d'une blessure à la jambe très-
dangereuse.

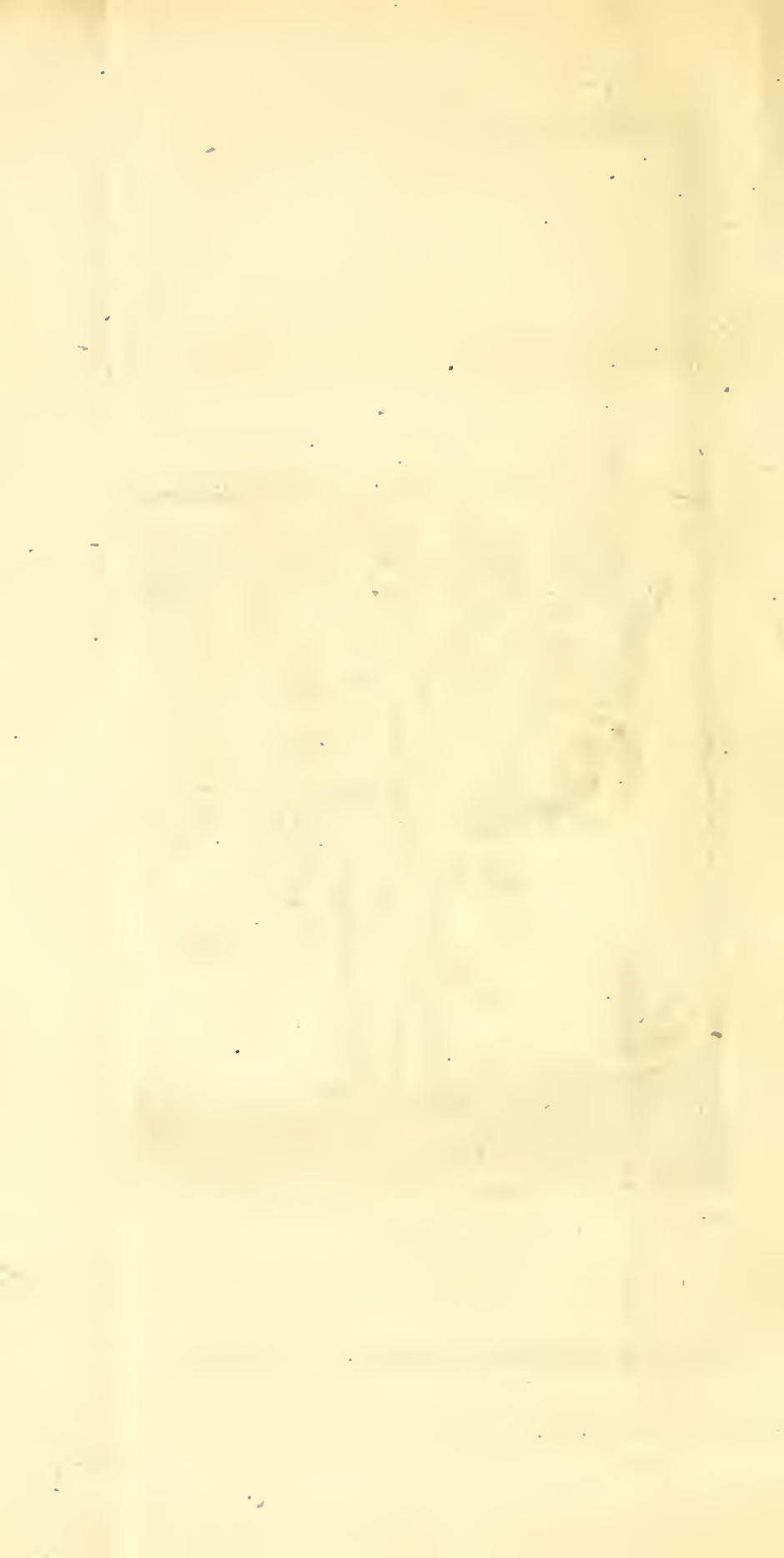
À une lieue de la Nouvelle Orléans,
& vers le Bayon S. Jean, ainsi qu'au
nouveau Billoxi, il croît un petit arbre
qui n'a gueres plus de quinze à seize



Le Cotonier



L'Aminier



pieds de haut, mais qui est fort touffu, & qui au mois d'Octobre est chargé de petits grains ronds, gros à peu près comme la coriandre; ces grains donnent de la cire verte. Après en avoir ramassé une grande quantité, on les fait bouillir dans de l'eau: la cire se fond, se détache des grains & surnage en forme d'huile. On passe alors le tout par un tamis très-fin, & l'eau tombe avec l'huile dans un vase préparé au-dessous pour les recevoir; on laisse refroidir l'eau, & la cire qui surnage, se congele & prend la figure du vase. Cette cire est très-belle, ferme & luisante. On doit cette invention à un nommé Martel, Charpentier Anglois, qui en fit la découverte au nouveau Billoxi, & qui la communiqua au sieur Alexandre alors Chirurgien de la Concession des sieurs du Manoir & Coly. Si l'on vouloit s'appliquer à cette récolte, il n'est pas douteux que l'on n'en tirât un grand profit.

Il y a aussi vers les Natchés des Akacias, dont le bois est dur & jaune. Les pieux faits de cet arbre ne pourrissent point dans la terre: au contraire quelques-uns y prennent racine; & si à

une pièce équarrie de ce bois il reste de l'écorce seulement de la longueur d'un ongle , ce tronçon mis en terre ne manquera point de pousser une branche à l'endroit où l'écorce sera restée. Cet arbre est très-propre à faire une haie vive , ainsi qu'un autre dont j'ignore le nom , & qu'on peut fort bien appeller *Noli me tangere* : car depuis le pied jusqu'à la racine , ainsi que tout le long des branches , il est chargé de fines aiguilles longues de deux à trois pouces , dont les Voyageurs se servent en guise d'épingles. A Tombecké , sur la Mobile , la terre produit encore quantité de Cédres blancs & rouges : le tilleul est commun par-tout ce pays , & on en fait de très-bon fil , ainsi que des cordes , qui servent à lier les carottes de tabac : le faule ne manque point non plus sur les battures ou pointes du Fleuve. On a aussi aux Illinois , comme en Canada , des érables , dont on tire du succe d'un très-bon goût , quoiqu'un peu noir. Nous avons eu des François qui ont tiré aussi d'excellent succe des cannes ou tiges du mahi, concassées étant encore vertes & bouillies dans l'eau. Il croît en un mot dans cette

Province des arbres de toute espèce, si l'on en excepte le palmier, l'aube-épine, le sureau, le genévrier & le buis que je n'y ai jamais découverts. On y voit des rosiers de différentes sortes; mais toutes les fleurs en sont simples.

Outre tant d'arbres sauvages, le terrain de la Louisiane produit différentes espèces d'arbres fruitiers. Il n'y a point d'habitation Française; où il ne se trouve des figuiers blancs & rouges dont le fruit est excellent, & qui rapportent presque toute l'année. Il y a aussi des pêchers de plusieurs sortes, dont le fruit quitte le noyau aux uns, & aux autres non. Les uns & les autres sont bons, & se mangent depuis la mi-Juillet jusqu'à la fin d'Août. On y voit encore des grenadiers en quantité, & le fruit en est excellent. Quelques Habitans y ont aussi élevé des orangers apportés du Cap, & ils y ont assez bien profité; mais il est rare qu'ils portent des oranges douces. A l'égard des Poiriers & des pommiers, quelques-uns ont été apportés dans cette Colonie, où ils sont venus assez beaux quant aux bois; mais quoiqu'ils fleurissent assez bien, leur fruit ne vient jamais à ma-

turité. Il en est à peu près de même des noyers , qui croissent assez bien vers les Arcanças : ils portent des noix à la vérité ; mais il n'y a presque rien dedans. Les forêts de ce pays produisent aussi sans doute des châteigners , puisque dans le jabot de quelques tourterelles que j'ai tuées , j'ai trouvé de petites châteignes.

On trouve aussi par-tout dans les bois des mûriers , dont le fruit est excellent ; on le mange vers le mois de Mai. Leurs feuilles sont plus grandes que celles des mûriers de France. Il n'est donc pas douteux qu'on ne pût élever des vers à soie dans ce pays ; l'endroit le plus commode pour cela seroit le poste des Natchés. En 1722. on a établi une de ces manufactures aux Bayagoulas , Concession du sieur Paris du Vernay. Outre les mûres d'arbres , on en a encore d'autres dans cette Province qui croissent sur des ronces , & qui ne sont point mauvaises ; elles sont fort grosses , & ont à peu près le goût de la framboise : on en fait de bon sirop , & des confitures qui sont excellentes.

Il croît encore à une lieue de là



turité. Il en est à peu près de même des noyers , qui croissent assez bien vers les Arcanças : ils portent des noix à la vérité ; mais il n'y a presque rien dedans. Les forêts de ce pays produisent aussi sans doute des châteigners , puisque dans le jabot de quelques tourterelles que j'ai tuées , j'ai trouvé de petites châteignes.

On trouve aussi par-tout dans les bois des mûriers , dont le fruit est excellent ; on le mange vers le mois de Mai. Leurs feuilles sont plus grandes que celles des mûriers de France. Il n'est donc pas douteux qu'on ne pût élever des vers à soie dans ce pays ; l'endroit le plus commode pour cela seroit le poste des Natchés. En 1722. on a établi une de ces manufactures aux Bayagoulas , Concession du sieur Paris du Vernay. Outre les mûres d'arbres , on en a encore d'autres dans cette Province qui croissent sur des ronces , & qui ne sont point mauvaises ; elles sont fort grosses , & ont à peu près le goût de la framboise : on en fait de bon sirop , & des confitures qui sont excellentes.

Il croît encore à une lieue de là



Le Plaqueminier



Le Pacanier



de Pacane

Le Plaquemini

Nouvelle Orléans beaucoup d'oliviers sauvages, qui rapportent des olives en quantité dont on ne fait aucun usage. Vers l'année 1722. le sieur Facinde Provençal, un des Conseillers du Conseil de ce pays, en fit ramasser, & les ayant fait lessiver & accommoder à la maniere de Provence, elles se trouverent parfaitement bonnes; ce qui fait juger qu'en établissant des moulins, on pourroit fort bien en tirer de l'huile.

A l'égard des arbres fruitiers qui sont particuliers à cette Province, les principaux sont le Pacanier & le Plaqueminier. Le fruit du Pacanier est une espèce de noisette & de noix tout ensemble, de la grosseur de nos mirabelles. La coque est la même que celle de la noisette, & aussi facile à casser; mais au lieu d'amande, on ne trouve dedans qu'une véritable noix partagée en quatre cuisses, comme nos noix ordinaires, couverte d'une même peau, mais ayant pourtant un goût plus fin & plus agréable.

Le Plaqueminier rapporte des espèces de nesses, sorte de fruit connue en France; mais celles du Plaqueminier

ne font ni de la même couleur, ni de la même grosseur & du même goût. Cet arbre est fort grand, & a pour fleurs des espèces de roses blanches à cinq feuilles, dont il paroît tout couvert dans la saison. En tombant, elles laissent appercevoir un fruit qui ressemble assez à des prunes vertes; il grossit, devient jaune comme un coin, & gros comme une boule de Billard. On seroit tenté de croire qu'il est alors dans sa maturité: point du tout; il faut pour cela qu'il devienne mol, & d'un rouge doré: c'est alors qu'il est d'un sucre charmant, & d'une pâte fine & délicate; mais il faut se garder d'en faire excès: car il est fort astringent. Les Sauvages en ramassent beaucoup, en ôtent les pepins qui sont plats & noirs; & l'ayant pilé dans une de ces piles de bois dont on se sert pour réduire le ris en farine, ils en font une espèce de pâte, qu'ils mettent en pains épais d'un pouce ou un peu plus: après cela ils les font boucaner pour les conserver. A voir ces pains ainsi préparés, on les prendroit pour de véritables morceaux de cuir bouilli. Les Sauvages en vendent aux François, qui s'en

fervent avec succès contre la dyffenterie & le flux de fang. Le goût en est assez agréable ; mais leur couleur noire & enfumée est seule capable de dégoûter les personnes un peu délicates.

Enfin vers le nouveau Billoxi on trouve une espèce de petit arbrisseau , qui porte des fruits que l'on nomme Bluets : ils ne font gueres plus gros que des grains de génievre ; mais ils ont un goût exquis , & sont très - rafraîchissans.

CHAPITRE IX.

Maniere de construire des Pirogues, des Cabanes, &c.

J'AI mis dans le Chapitre précédent le Liars & le Cypre au nombre des arbres qui croissent le plus communément à la Louifiane ; & parlant des usages auxquels on les emploie dans ce pays , j'ai dit qu'on s'en servoit pour faire des Pirogues & pour construire des cabanes. Pour ne rien laisser à dé-

sirer au Lecteur, je décrirai ici la manière dont on s'y prend pour cela ; je commence par ce qui regarde les Pirogues.

Quand on veut faire une Pirogue, on choisit d'abord dans les bois un liar ou un cipre de la longueur & de la grosseur qu'on veut donner à la Pirogue. Au Bâton rouge, Concession du sieur d'Artaguet, j'ai vû un de ces cipres qui avoit plus de cent dix pieds de haut, & onze brasses de tour. Après avoir jetté bas un de ces arbres, ce qui se fait à coups de hache, on commence par le dépouiller de son écorce ; on lui ôte même tout ce qu'on appelle l'aubain : ensuite après l'avoir coupé de la longueur qu'on veut avoir, on aiguise & l'on forme en pointe celui de ses bouts, qui doit servir de proue & d'éperon à la Pirogue. A l'égard du derriere, ou de la poupe, il est ordinairement carré ; cependant on ne laisse pas de voir quelques-uns de ces espèces de bateaux, qui se terminent également en pointe par les deux bouts. On polit ensuite le dessus de l'arbre autant que peut l'être une planche ou un madrier, & on le couvre d'un enduit de terre :

glaise de l'épaisseur au moins d'un pouce & demi ; on perce cet enduit par intervalles de plusieurs trous , qu'on remplit de souffre & de bois sec par-dessus : on y met le feu , qui après avoir brûlé ce bois sec , agit immédiatement sur le corps de l'arbre , & à mesure qu'il le consume , on ratisse les charbons , afin de donner lieu au feu de pénétrer plus avant. Ce qu'il ne peut faire , on l'acheve , soit à coups de hache ou avec l'herminette , & l'on creuse la Pirogue de la profondeur qu'elle doit avoir. On la garnit après cela d'autant de tacquets qu'on le juge à propos pour tenir les rames en état , ainsi que de bancs pour les rameurs ; on pose aussi des traverses de distance en distance , pour soutenir les deux côtés de cette voiture , & empêcher qu'elle ne s'entr'ouvre : enfin on ménage aussi un banc sur le derriere pour asseoir celui qui doit gouverner , soit avec un gouvernail fait de planches qu'on attache à la poupe , soit avec une simple pagaille ; ce qui est assez ordinaire pour les petites Pirogues. La pagaille est une espèce de rame assez courte & fort large par un bout ; elle sert éga-

64 *Mémoires Historiques*

lement à gouverner & à nager. Il y a des Pirogues faites de liars, qui sur cinq pieds de large ont jusqu'à quarante-cinq & même cinquante pieds de longueur.

A l'égard des Cabanes, elles ne demandent pas tant de façon, & la manière de les construire est beaucoup plus expéditive. On prend d'abord autant de perches ou de fourches que l'on juge à propos, selon la longueur & la largeur qu'on veut donner à la Cabane: ces fourches doivent avoir au moins douze pieds de longueur. On les plante en terre à distances égales, & à deux pieds & demi de profondeur, & on les joint ensemble par des traverses que l'on fait passer par-dessus; ce qui forme un quarré long, dont les deux petits côtés qui forment la largeur de la Cabane, tiennent lieu de pignon. Au milieu de cette longueur, ou de ces deux petits côtés, on élève deux autres fourches de seize à dix-huit pieds de hauteur, sur lesquelles on pose le faite; après quoi on y cloue de distance en distance des chevrons qui du faite vont tomber sur les traverses, où ils sont aussi cloués. La carcasse de la Ca-

bane étant ainsi dressée , on la ferme avec des pieux de cipre qu'on enfonce un pied en terre , & qui par en haut vont aboutir aux traverses , où ils sont aussi cloués , ayant soin de ménager dans la longueur & dans la largeur les portes & les fenêtres nécessaires : on la couvre enfin , comme je l'ai dit , d'écorce de cipre ou de feuilles de latanier ; & voilà une Cabane faite. On conçoit par-là , que dans un pays aussi bien boisé que l'est la Louisiane il ne doit pas être difficile de se loger , puisque l'on peut à si peu de frais s'y bâtir une maison en vingt-quatre heures. Je ne parle point de la construction des hangards ; elle est la même que celle des cabanes : il y a cette seule différence , qu'ils sont ordinairement plus élevés , qu'ils ne sont point fermés ; & que quand on les destine à faire sécher le tabac , ils doivent être traversés de distance en distance à quatre pieds & demi de terre au moins par de longues perches ou des cannes , auxquelles on puisse le suspendre.



C H A P I T R E X.

Du Goudron ; de la maniere de le tirer , & d'en faire du Bray.

J'AI dit que dans cette Colonie on tiroit du goudron des pins & des sapins , & j'ai promis alors de décrire la maniere dont cela se fait ; c'est ce que je vais exécuter dans ce Chapitre.

On se trompe , si l'on croit que cette matiere si recherchée & si utile pour la marine qu'on nomme goudron , est la sève ou la gomme qu'on tire du pin par incision : le plus gros arbre de cette espèce n'en donneroit pas deux livres par cette méthode ; & si cela étoit , il faudroit naturellement choisir pour cette opération les pins les plus forts & les plus vigoureux , puisqu'ils sont censés être plus abondans en sève : au contraire on ne se sert pour cela que des plus vieux , parce que plus il vieillissent , plus ils acquierent de cette graisse ou espèce de bithume qui fait

le goudron ; il est même à propos que ces arbres soient abbatus long-tems avant qu'on les emploie à cet usage.

C'est ordinairement vers le bas du Fleuve , & le long des côtes de la mer , qu'on travaille à faire le goudron , parce que , comme je l'ai fait observer déjà , c'est dans ces cantons que les pins croissent en plus grande abondance. Lorsqu'on a de ces arbres un nombre suffisant & de la qualité requise , on les fait scier par tronçons avec un passe-par-tout par des Esclaves de la longueur d'environ deux pieds ; & tandis que ceux-ci sont occupés à les tronçonner , d'autres travaillent à fendre ces tronçons dans leur longueur par petits éclats : les plus minces sont les meilleurs. On emploie quelquefois des trois & quatre mois entiers à tailler & préparer ainsi ces arbres. On creuse cependant sur le terrein un carré de la grandeur de quatre à cinq pieds & de cinq à six pouces de profondeur , d'un des côtés duquel part un canal ou écoulement , qui à quelques pas de-là va rendre dans un puits plus grand & assez profond. De ce puits sort un autre canal qui communique à un second

puits; & même du premier quarré peuvent partir trois ou quatre rigoles semblables, qui aillent aboutir à autant de puits, selon la quantité de bois que l'on a, & de goudron qu'on croit pouvoir en tirer. On met ensuite sur le quarré quatre à cinq barres de fer assez fortes, & sur ces barres on arrange en croix les éclats de bois de pin dont on a fait provision, de maniere qu'il y ait toujours de l'air entr'eux. On éleve ainsi une grande & haute pyramide de ce bois; & quand elle est dressée, on y met le feu par le haut. En consumant le bois, le feu fond cette graisse dont il est pénétré; le goudron liquide tombe dans le quarré, & du quarré il s'écoule dans les puits destinés à le recevoir.

De ce goudron veut-on faire du bray? on prend deux ou trois boulets de canon qu'on fait rougir au feu, & que l'on jette ainsi enflammés dans celles de ces fosses qu'on destine à cet usage. Aussi-tôt la matiere s'enflamme avec une détonation terrible & une fumée horriblement épaisse, l'humidité qui peut rester contenue dans cette graisse, se consume & se dissipe, le

goudron diminue à proportion ; & lorsque l'on juge qu'il est cuit suffisamment , on éteint le feu , non avec de l'eau , mais avec une claie que l'on charge aussi-tôt de gazon & de terre. En se refroidissant , la matiere devient ferme & luisante ; & on ne peut plus la tirer de terre qu'à coups de hache.

CH A P I T R E XI.

De la Barbe Espagnole ; ce que c'est , & ses usages.

QUOIQUE je sois entré dans un assez grand détail au sujet des Plantes de la Louisiane , on pourroit peut-être m'accuser d'être peu exact à cet égard , si j'oublois de parler d'une espèce de mousse , qui s'engendre dans les branches de presque tous les arbres de ce pays. Les François l'ont appelée par dérision Barbe Espagnole , comme les Espagnols lui ont donné par le même motif le nom de Perruque Françoisse. On trouve cette espèce de mousse

par-tout dans les bois de cette Province suspendue aux branches des arbres ; & quoiqu'elle paroisse alors de couleur cendrée, elle a cependant une sève qui la nourrit, & qui entretient sa vigueur. Fraîchement cueillie, elle sert de foin aux bestiaux ; & dans cet état, les Alexis ou Médecins Sauvages l'emploient beaucoup & avec succès pour la guérison de leurs malades, comme je le dirai dans la suite.

Elle n'est pas même inutile lorsqu'elle est sèche. On la pâtrit alors avec de la terre glaise, & on en fait du torchis & du boufillage, qui sert soit à fermer & à fortifier les cabanes, soit à construire des fours, des cheminées, &c. Elle a encore en cet état une autre utilité beaucoup plus considérable. Il y en a de deux espèces; l'une est grise quand elle est sèche, l'autre noire. On prend de cette dernière, & après l'avoir battue fortement pour en ôter toute la poussière, on en remplit un tonneau, & l'on étend par-dessus un grand drap avec des cendres. On la lessive ensuite comme du linge, c'est-à-dire, depuis dix heures du matin jusques vers les trois heures après midi,

que l'on cesse de couler : on retire alors cette mousse , on la fait sécher ; & lorsqu'elle est sèche , on l'emploie comme de véritable crin : elle en a la consistance , sert aux mêmes usages , & a cet avantage par-dessus le crin , qu'elle est incorruptible , & ne se pourrit point.

CHAPITRE XII.

Des Mines.

AVANT que de quitter ce qui regarde le terrain de la Louisiane , je répondrai en finissant à une question , qui m'a été faite par plusieurs personnes. Y a-t-il , dit-on , des mines dans cette Province ? Il y en a sans contredit ; & c'est une chose si connue & si certaine , que ceux qui ont quelque connoissance de ce pays , n'ont jamais pensé à la révoquer en doute. Il est constant qu'il s'y trouve des carrières de plâtre , d'ardoise , & de très-beau marbre jaspé ; & j'ai appris d'un de

mes amis , qui comme moi avoit été fort loin à la découverte , qu'en courant cette Province , il s'étoit trouvé dans un canton tout rempli de cailloux de cristal de roche. Pour moi , je puis affûrer sans chercher à en imposer, que dans une de mes courses j'ai rencontré, comme je le dirai ailleurs , un ruisseau qui rouloit des paillettes d'or ; ce qui donne lieu de conjecturer qu'il y a quelques mines de ce métal dans ce pays. A l'égard des mines d'argent , on ne peut douter raisonnablement qu'il ne s'y en trouve , puisque cette Province confine au nouveau Mexique.

On m'objectera peut-être que s'il y a quelque réalité dans ce que j'avance , j'aurois bien dû revenir de ce pays-là chargé d'or & d'argent ; & que si ces précieuses mines existent comme je l'ai dit , il est étonnant que depuis plus de trente ans que les François sont établis à la Louisiane , ils n'ayent point songé à les découvrir & à les fouiller. A quoi je réponds que cette difficulté n'est fondée que sur l'ignorance & le peu de lumières de ceux qui la font , & qu'un Voyageur , ou un Officier commandé par ses Supérieurs pour aller reconnoître

noître le pays , lever des plans , & venir de-là rendre compte de ce qu'il a vû , obligés de traverser des bois & des deferts immenses , où ils n'apperçoivent d'autres routes que celles qui leur ont été frayées par les bêtes féroces , chargés outre cela de leur fusil , de leur lit & de leur chaudiere ; je dis encore un coup que de telles gens sont assez occupés de l'objet qui les conduit , & du soin de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance & à leur sûreté , & qu'ils n'ont ni le tems ni la commodité de songer à revenir de ces longs voyages chargés de richesses : c'est beaucoup pour eux de pouvoir en rapporter leur peau.

A l'égard de la négligence que nos François semblent avoir apportée jusqu'ici à chercher ces mines & à les fouiller , on doit bien faire attention , que pour ouvrir une mine d'argent , par exemple , il faut faire des avances au moins de cent mille écus , avant qu'on puisse être à portée d'en tirer un fol de profit , & que le pays n'est pas en état de soutenir une pareille dépense. Ajoutez à cela que les Habitans sont trop ignorans sur la position de

ces mines , les Espagnols leurs voisins trop discrets pour les leur enseigner , & nos François en Europe trop retenus & trop craintifs pour tenter une entreprise de cette nature. Cependant il est certain qu'elle a déjà été faite , & que des raisons justes & légitimes sans doute , mais autres que d'impossibilité , ont obligé de l'abandonner.

CHAPITRE XIII.

Des Animaux Terrestres de la Louisiane.

DE tous les animaux terrestres qui vivent dans cette Province , les plus considérables & les plus utiles au pays sont les Ours & les Bœufs sauvages. Ces derniers au lieu de poil , comme en ont nos bœufs de France , sont couverts d'une laine aussi fine que de la soie & toute frisée ; & ils en ont plus en hiver qu'en été : les Habitans en font un très-grand usage. Ils portent vers les épaules une bosse assez éle-

vée , & ont des cornes très-belles , qui servent aux Chasseurs à faire des fournimens pour mettre leur poudre à tirer. Entre leurs cornes & vers le sommet de la tête , ils ont une touffe de laine si épaisse , qu'une balle de pistolet tirée à bout touchant ne peut pas la pénétrer , comme je l'ai moi-même expérimenté. La chair de ces bœufs sauvages est excellente , ainsi que celle de vache & de veau ; elle a un goût & un jus exquis.

On fait aussi beaucoup d'usage dans ce pays de la chair de chevreuil. Cet animal y est un peu plus grand qu'en Europe , & porte des cornes semblables à celles du cerf ; mais il n'en a pas le poil ni la couleur. Il sert aux Habitans ainsi que le mouton ailleurs ; on le mange également bouilli ou rôti. On trouve aussi dans les bois & dans les prairies du côté des Arcançes des cerfs & des biches en grand nombre.

A l'égard de l'Ours , il est très-commun à la Louisiane. Ces animaux ont le poil d'un très-beau noir. Ils sont très-friands des fruits du Plaquemier : aussi ne font-ils aucune difficulté de grimper sur ces sortes d'arbres ;

& quand ils y sont montés, se mettant à califourchon sur une de ses branches & s'y tenant d'une de leurs pattes, ils se servent de l'autre pour plier les autres branches, & attirer jusqu'à eux les plaquemines. On les voit aussi très-souvent sortir des bois, pour venir dans les habitations Françoises manger les patates & le mahi; ils traversent à la nage, ainsi que font les bœufs sauvages & les chevreuils, non-seulement les lacs, les bayons & autres petites rivières, mais même le Fleuve S. Louis malgré sa grande largeur. Les Sauvages se nourrissent volontiers de la chair de cet animal; mais il faut pour cela qu'il soit maigre: en tout autre état, il n'y a que les quatre pieds que l'on puisse manger; le reste n'est que graisse.

Mais c'est précisément cette graisse même qui est très-avantageuse au pays par la grande quantité d'huile qu'elle fournit, & dont on fait un usage général dans cette Province. Quelques-uns de nos François veulent se mêler de ce commerce, & vers la fin de l'été vont à la chasse de l'Ours pour en tirer de l'huile; mais c'est le vrai métier des

Sauvages. Lorsqu'ils ont tué un de ces animaux , ils l'écorchent d'abord , attendant ensuite qu'il commence à se passer & que sa chair soit presque tournée ; ils le coupent alors par morceaux , qu'ils jettent dans une chaudière sous laquelle on a allumé du feu. Cette chair qui n'est que graisse , se fond peu à peu , & se réduit enfin toute en huile ; ils la ramassent , & la mettent dans des cruches de terre , dans des vessies de bœufs , ou même dans des fans , qui ne sont autre chose que des peaux de chevreuil cousues avec du nerf du même animal tiré finement , qui leur sert de fil. D'un seul Ours on tire quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile ; les Sauvages en traitent beaucoup avec les François. Elle est très-belle , très-saine & sans aucun mauvais goût , & peut également servir aux ragoûts & à la friture ; elle est même très-bonne dans les salades. Elle ne se fige gueres que par un grand froid , & quand cela arrive , elle est toute en grumeaux & d'une blancheur à éblouir : on la mange alors sur le pain en guise de beurre.

En Europe les Ours se retirent or-

dinairement en hiver dans des cavernes, où ils se nourrissent, dit-on, en léchant leurs pattes. Dans cette Province de la Louisiane, au lieu de cavernes, ce sont des creux d'arbres que ces animaux choisissent alors pour retraite ; sur quoi il faut observer que ces demeures sont quelquefois élevées de terre de plus de trente & quarante pieds, & que les Ours n'y logent jamais deux ensemble. Vers la fin de Mars ou au commencement d'Avril, avant de quitter leur retraite, les femelles de ces animaux font leurs petits : elles ne sont point maigres alors malgré leur long jeûne ; & c'est dans cette saison que les Sauvages vont leur rendre visite, soit pour attraper leurs petits Oursons, ou pour profiter de leur graisse. Pour les découvrir, ils parcourent les bois, examinant si sur l'écorce des arbres ils ne remarqueront pas l'empreinte des griffes de cet animal. Lorsqu'ils en ont rencontré quelqu'un qui porte ces marques, ils ne se contentent pas encore de cet indice ; & pour s'assurer d'autant plus, ils contrefont le cri de l'ours qui est celui d'un petit enfant. La mere Ourfine en-

rendant pleurer au pied de son arbre , & s'imaginant que c'est un de ses petits qui s'est laissé tomber , met aussitôt la tête hors de son trou , & se décele ainsi d'elle-même. Alors les Sauvages sûrs de leur coup , se préparent à la déloger ; mais comment y parvenir ? Déraciner un gros & grand arbre , ou l'abatre à coup de haches , seroit une opération trop longue : ils ont une méthode plus expéditive ; la voici.

Ils choisissent d'abord l'arbre le plus voisin qu'ils peuvent trouver de celui où cet animal fait sa retraite ; après quoi un d'eux monte sur cet arbre , & se met à califourchon sur une branche à la hauteur , s'il est possible , de l'ouverture du trou de l'oursine. Alors ses camarades qui sont en bas lui mettent en main une grosse canne de vingt-cinq à trente pieds de longueur , au bout de laquelle est attachée une liane ou une ficelle. A l'extrémité de cette liane ou ficelle les Sauvages lient quelques cannes seches qu'ils allument , & celui qui est sur l'arbre dandinant la canne , jette le feu dans le trou qui sert de retraite à l'animal. S'il ne peut réussir de cette façon , il attache au bout d'une fleche un peu de ficelle , & à cette ficelle un

morceau de tondre , espèce d'amadou qu'il allume ; après quoi il tire la fleche dans le trou. Le tondre qui se trouve alors suspendu perpendiculairement au milieu du trou , prend feu peu à peu , brûle la ficelle à laquelle il est attaché , & tombe sur l'animal , qui en s'agitant pour le secouer , met le feu à de la paille , des herbes seches ou du bois pourri dont sa demeure est ordinairement parée. Alors l'oursine ne pouvant soutenir l'ardeur de cet élément , prend le parti de déménager ; ce qu'elle fait à reculons , descendant posément , & montrant de tems en tems ses dents & sa langue , qui est de couleur de la plus belle écarlate. On ne lui donne pas le tems de descendre jusqu'à pouvoir poser ses pattes à terre ; dès qu'elle est à portée , on l'assomme , ou bien on la tue d'un coup de fusil. De ses petits , quelques-uns voulant imiter leur mere , la suivent & descendent après elle ; mais à peine sont-ils parvenus à hauteur d'homme , qu'on les prend , & qu'on leur passe une corde au col : c'est ainsi qu'on les apprivoise. D'autres cherchant à se sauver , grimpent sur les branches de l'arbre , où on les tire.

Il y a encore dans ce pays beaucoup de tigres , dont la peau est fort recherchée. On y voit aussi des loups ; mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils ayent dévoré personne. Du côté des Naquitchos & vers le nouveau Mexique on trouve beaucoup de chevaux sauvages, que les Espagnols sçavent prendre en leur lançant une corde au col. Ils sont fort adroits à cette espèce de chasse. Un an & demi avant l'accident funeste arrivé aux François établis aux Natchés , il étoit venu à ce poste quelques-uns de ces Espagnols , qui en avoient vendu aux Habitans plus de deux cens cinquante, tant chevaux que que juments , à assez bon compte ; un cheval coupé , jeune & fort joli , n'y coûtoit pas plus de trente livres.

Les écureuils sont encore fort communs à la Louisiane, où l'on en distingue de deux sortes. Les uns sont en tout semblables à ceux que nous connoissons en France ; les seconds sont d'une couleur un peu plus cendrée , & ont à leurs deux pattes de devant une espèce de peau ou de membrane qui s'enfle , & au moyen de laquelle ils peuvent s'élaner d'un arbre à un autre

à une distance assez éloignée : c'est ce qui leur a fait donner le nom d'écurails volans. Les uns & les autres sont fort jolis ; ils se nourrissent de gland & de graine de cannes , dont ils sont très-friands. On les sert sur les meilleures tables ; leur chair est fort délicate , sur-tout quand ils sont gras.

On voit aussi dans ce pays des chats sauvages , sur-tout vers le bas du Fleuve , & dans les Isles le long des côtes de la mer. Leur peau argentée est très-belle , & généralement estimée. Ces animaux ne vivent gueres que de petits oiseaux , lorsqu'ils peuvent en attraper ; & si cette chasse ne leur réussit point , ils ont recours aux huitres & autres coquillages , dont ils se nourrissent. Pour cela ils attendent que la marée soit tout-à-fait retirée , & que l'huitre ouvre son écaille , soit pour prendre l'air , ou pour recevoir une nouvelle eau de mer plus fraîche ; alors ils mettent la patte dans la coquille , ensuite le museau , & croquent l'huitre. Il est vrai que quelquefois ils manquent leur coup , & que l'huitre venant à se refermer tout - à - coup , la patte du chat se trouve prise entre ses écailles ;

auquel cas l'animal patient & docile est forcé d'attendre pendant trois heures le changement de la marée. La chair de ces chats n'est ni mauvaise, ni malsaine.

Celle des rats sauvages est beaucoup meilleure ; on les mange , & ils ont à peu près le goût du cochon de lait. Ces rats sont beaucoup plus gros que ceux de France : ils sont hideux à voir , & leur peau paroît toujours couverte de bouë. Leur museau allongé est accompagné de deux grandes moustaches qui lui servent d'ornement de chaque côté ; ils n'ont presque point de poil aux oreilles , & leur queue qui n'en a point du tout , est longue , & gravée ainsi que ces limes que l'on appelle queues de rat. Du reste cet animal est si lent , qu'il est très-facile de l'attraper. Il est très-friand des oiseaux & de la volaille : aussi entre-t-il hardiment dans les basse-cours & dans les poulaillers ; il va même dans les champs manger le mahi qu'on y a semé. L'instinct avec lequel il fait sa chasse est très-singulier. Après avoir pris un petit oiseau & l'avoir tué , il se garde bien de le manger ; il le pose

proprement dans une belle place découverte, proche de quelque gros arbre; ensuite montant sur cet arbre, & se suspendant par la queue à celle de ses branches qui est la plus voisine de l'oiseau, il attend patiemment en cet état que quelqu'autre oiseau carnacier vienne pour l'enlever. Alors il se jette dessus, & fait sa proie de l'un & de l'autre.

La femelle de cet animal n'est pas moins admirable dans la maniere dont elle nourrit & dont elle élève ses petits. J'oserois presque dire qu'elle a un double ventre, puisque sous son ventre elle a en effet une espèce de poche qui semble lui en tenir lieu, & qui est formée par deux membranes si fortement attachées l'une à l'autre, qu'il est impossible de les défunir sans les déchirer; la mere seule peut les ouvrir quand il lui plaît. C'est-là qu'après avoir mis bas, elle retire ses petits, qui s'attachant à ses tétines, s'y nourrissent de son lait, & s'y élèvent comme dans un sûr asile où ils sont toujours chaudement; à voir cette bête en cet état, on seroit tenté de croire qu'elle est encore pleine. Dès que les petits

font assez forts pour pouvoir sortir & courir sur l'herbe , la mere ouvrant sa poche , leur donne une issue pour pouvoir aller chercher sur la terre quelques vermissaux pour se ragoûter. Entend-t-elle quelque bruit, quelque mouvement qui lui fasse ombrage ? elle fait un certain cri , & à ce signal qui leur est connu , on voit aussitôt ces petits courir à leur mere , & rentrer dans son sein d'où ils sont sortis. Lorsqu'on tue quelqu'une de ces meres en cet état, sa poche s'ouvre d'elle-même , & l'on en voit sortir tous ses petits. Ils sont alors assez jolis , & pas plus gros que des rats de France. La peau de cet animal n'est point estimée ; on n'en fait aucun usage.

Il y a aussi dans cette Province des cochons sauvages , qu'on appelle aux Isles Cochons marons ; mais ils ne sont point naturels à ce pays. Ce fut le premier Commandant que la Compagnie des Indes y envoya , qui fit mettre quelques-uns de ces animaux sur l'Isle à Corne : ils y ont beaucoup multiplié depuis ; & de domestiques qu'ils étoient d'abord , ils y ont acquis un naturel féroce, jusqu'à revenir fierement sur les

86 *Mémoires Historiques*

Chasseurs , lorsqu'ils n'ont été blessés que légèrement : ils se défendent aussi fort bien des chiens , auxquels ils sçavent ouvrir fort proprement le ventre avec les défenses dont ils sont armés ainsi que le sanglier. Nos François vont à la chasse de cet animal ; & quand ils en ont tué quelqu'un , ils le salent : c'est un bon manger , quoiqu'il ne soit pas des plus gras.

On trouve encore dans ce pays des lapins , qui ne se terrent point , & qui se retirent dans les creux des arbres. Les Negres les en font sortir par le moyen de la fumée , & les mangent. Enfin on y voit comme en France des renards , des fouines , des belettes , auxquelles on ne fait point la guerre. Il y a aussi une espèce d'animal assez joli , mais qui de plus d'une lieue empeste l'air de son urine ; c'est ce qui l'a fait appeller la Bête puante.



CHAPITRE XIV.

Des Oiseaux.

LEs perroquets sont fort communs à la Louisiane, où ils sont à peu près de la grosseur d'un pigeon, & d'une couleur fort verte. Ils ont la tête fort grosse, & le bec fait comme tous les autres oiseaux de leur espèce, mais accompagné des deux côtés en tirant vers le sommet de la tête, d'une espèce d'arc de couleur jaune mêlé d'une petite plume rouge très-fine, & moins rouge dans les femelles que dans les mâles. Ces oiseaux volent ordinairement par bandes de dix-huit ou vingt; & quand ils passent d'un vol rapide, ils font de si grands cris, que les oreilles en sont étourdies. On les tire, & on les mange; la chair en est noire. Lorsqu'ils ont mangé de la graine de ces *appe mace* dont j'ai parlé, & dont j'ai dit qu'ils étoient très-friands, si après les avoir tués on en donne les issues aux chats, ils en crevent.

Les étourneaux ne sont pas plus rares dans ce pays ; on y en voit une multitude prodigieuse. Les uns sont noirs ; ce sont de véritables merles : les autres sont gris, avec quelques petites plumes jaunes autour des aîles mêlées de quelques autres qui sont rouges. Ces oiseaux aiment beaucoup le ris, ainsi que je l'ai dit ailleurs ; & quoiqu'en dise le proverbe, *sec comme un étourneau*, je puis assurer qu'à la Louisiane ils sont très-bons, fort gras, & valent bien les mauviertes que l'on mange en France. Quand ils sont plumés, on peut, sans se donner la peine de les vuidier, les fendre sur le dos & les mettre sur le gril ; ils sont excellens à cette sauce : on les mange aussi rôtis ou en fricassée ; & de quelque façon qu'on les accommode, on en est toujours content. Dans les bois, & vers les bords de l'eau, sur les faules on voit quantité de serins & de tarins qui sont fort beaux, & qui font un charmant ramage.

L'oiseau Cardinal a été ainsi nommé, parce qu'il a tout le corps, le bec & les pattes aussi rouges que l'écarlate : les couleurs de la femelle ne sont pas

si vives que celles du mâle. Il y en a un autre qu'on appelle l'Evêque, parce qu'il est du plus beau bleu céleste; il n'est pas plus gros qu'une alouette. En 1737. pendant un orage où il tomba beaucoup de grêle, il parut dans le pays une autre espèce d'oiseau qu'on n'y avoit jamais vû. Il étoit fort petit, & l'on pouvoit avec raison l'appeller l'Arlequin: car son plumage étoit mêlé de toutes sortes de couleurs, de blanc, de noir, de jaune, de rouge & de verd, &c.

L'oiseau mouche a été ainsi appelé à cause de sa petitesse, & parce qu'en volant il fait une espèce de bourdonnement comme les mouches. Il est en effet si petit, qu'à peine peut-on l'apercevoir; en revanche il a le bec très-long. Il voltige continuellement sur les fleurs.

Vers la mer on prend des aiglons, des goëlons, goëlettes, poules-d'eau, bécassines de mer, alouettes, &c. il y a aussi un oiseau qu'on appelle Spatule, parce qu'il a le bec plat & large par le bout, ressemblant à peu près à l'instrument qui porte ce nom, & dont se servent nos Apoticaire. On en voit

un autre qu'on a montré long - tems sur le Pont-Neuf sous le nom de Péli-can , quoique ce n'en fût point un ; on l'appelle à la Louisiane Grand go-fier , à cause d'une espèce de jabot ou grande poche dont il est fourni. En volant sur la mer , lorsqu'il apperçoit un poisson à sa portée , il fond dessus , l'attrape & le met dans sa poche ; ensuite quand il l'a remplie , il va se percher sur un arbre , où il se repaît à loisir de la pêche qu'il a faite. La chair de cet oiseau sent l'huile : aussi n'en mange-t-on jamais ; mais quand on en tuë quelqu'un , on l'écorche pour en avoir la peau & les plumes dont on fait différens usages. A l'égard de sa poche , les fumeurs l'emploient à mettre leur tabac ; d'autres s'en servent en guise de bonnet d'été , ou de bonnet de nuit.

Le Carancro est encore un oiseau particulier à cette Province : il ressemble si fort à un Dindon pour la plume , la couleur & la grosseur , qu'un Etranger pourroit facilement s'y méprendre ; mais il ne fait jamais la rouë avec sa queue comme celui - ci. Cet oiseau est très-carnacier , & ne se nourrit que de charogne.

Du côté du nouveau Billoxi , on trouve des Tourterelles & des Ortolans , & sur le bord des Lacs , ainsi que le long des rivières , beaucoup de Hérons gris , d'autres blancs , d'autres cendrés. On a aussi dans ce pays toutes sortes d'oiseaux de passage ; ce sont en hiver des Butors , Outardes , Cignes , Grues , Oies , Sarcelles , Pigeons ramiers & Canards de toute espèce ; en été , des Beccroches , des Roitelets , Hirondelles , Martinets , Aigrettes , &c. On y voit aussi quelquefois des Frégates ; ce qui , par bonheur , n'arrive pas souvent , vu que quand cet oiseau quitte la mer pour venir à terre , c'est ordinairement un signe de quelque tempête

La Louisiane fournit encore des Hiboux , des Tiercelets & autres oiseaux de proie , qui mis au pot font d'excellente soupe. On y voit aussi deux sortes de Piquebois , l'un fort petit , l'autre de la grosseur à peu près d'une poule , & aussi bon. Il porte sur la tête une huppe d'un rouge écarlate ; & avec son bec qui est très - pointu & fort dur , il frappe sur des arbres secs dans les endroits à peu près où il croit que sont

retirées des fourmis , & il y donne des coups si forts , que l'on croiroit entendre une personne travailler au bois. Par ce moyen il les perce , & dans le trou qu'il a fait, avançant sa langue qui a plus de quatre pouces de longueur & qui est fort gluante , les fourmis qui en sentent la fraîcheur , vont aussi-tôt s'y attacher. Lorsque l'oiseau l'en sent chargée , il la retire , & fait sa pâture de ces insectes.

Il n'y a point de Village Sauvage ni d'habitation Françoisse dans ce pays , où il ne se trouve des cocqs & des poules , des chapons , des canards & des dindons : on y a aussi porté de France des poules pintades ; mais j'ignore si elles y ont profité. On voit enfin dans ce pays des perdrix grises , qui se perchent sur les arbres : il y a aussi des cailles dans les prairies vers le haut du Fleuve , ainsi que des corneilles , des pics-verds ; des pêcheurs , & fort peu de corbeaux ; mais je n'y ai jamais vû de moineaux francs , de linottes , de chardonnerets , ni de méfanges.



CHAPITRE XV.

Des Poissons de ce pays , & de la maniere d'y faire la Pêche.

COMME la Nouvelle Orléans , Capitale de cette Province , est fort voisine de la mer , puisque de-là il n'y a que deux lieues à faire pour y arriver , l'une par terre , l'autre en pirogue , en descendant le Bayou S. Jean , qui va perdre ses eaux dans le Lac S. Louis , on a la commodité d'y aller pêcher quand on veut ; on y prend des rais , des mulets , des rougets , des aiguilles , des anguilles , des carpes , barbeaux , plies , soles , sardines , &c.

Il y a aussi sur cette côte beaucoup de coquillages , comme crabes , hommars , petoncles , araignées de mer , huitres vertes & autres ; il s'en rencontre même de ces dernières , qui renferment des perles. Tout le long du rivage on trouve dans le sable de belles & grosses moucles , qui sont excel-

lentes. Vers le Détour aux Anglois, en prenant sur la droite & montant presque vis-à-vis des Chaouachas, après avoir traversé environ une lieue & demie de bois, on trouve un ruisseau qui conduit à un marais rempli d'herbes & de roseaux, où dans la vase il y a de même quantité de moules. Mais je ne conseille pas d'y entrer si ce n'est en pirogue : car les terres de ce marais sont mouvantes, & on risqueroit d'y être englouti.

On trouve encore sur les côtes de la mer de beaux coquillages faits en limaçon, qu'on appelle burgaux ; ils sont très-propres à faire de belles tabatières : car ils portent leur nacre avec eux. C'est de ces burgaux que les Sauvages font leurs pendans-d'oreille. Pour cela elles en prennent le bout, qu'elles frottent long-tems sur des pierres dures, & lui donnent ainsi la forme d'un clou garni de sa tête, afin que quand elles les mettent à leurs oreilles, ils y soient arrêtés par cette espèce de pivot. Car ces Sauvages ont les oreilles infiniment plus ouvertes que nos Françaises ; on pourroit y passer le pouce, quelque gros qu'il soit.

Les Sauvages portent aussi au col des plaques faites de morceaux de ce coquillage , qu'il taillent de même sur des pierres , & auxquels ils donnent une forme ronde ou ovale d'environ trois ou quatre pouces de diametre. Ils les percent ensuite vers le bord par le moyen du feu , & s'en servent comme d'ornement.

Si ceux qui sont établis dans les terres, vers le haut du Fleuve & loin de la mer, sont privés de ces avantages, ils en sont dédommagés d'ailleurs par la facilité qu'ils ont de pêcher d'excellens poissons dans le Fleuve S. Louis, ainsi que dans les lacs , étangs , rivières ou bayons, même dans tous les trous ou fossés où il y a de l'eau. Il y en a de toutes les sortes , comme la barbue , différente des nôtres par sa rondeur , par trois pointes qu'elle a , l'une sur le dos , & les deux autres à côté des ouies , & par la qualité de sa chair , qui est blanche & semblable à celle de la morue. Ce poisson est sans écailles , & a la peau argentée ; sa gueule est garnie de longues barbes , qui probablement lui ont fait donner le nom qu'il porte : ils s'en pêche de monstrueux ;

qui pèsent jusqu'à vingt-cinq & trente livres. On les accommode à la marelote, sans qu'on ait besoin pour les cuire ni d'eau ni d'huile; c'est un très-bon manger à cette sauce: on en fait aussi d'excellente soupe.

Le barbeau ne cède point en bonté à ce poisson, & n'est pas moins commun dans le pays. Il a la chair rouge; mais pour le manger, il faut lui faire jeter une espèce de gomme gluante dont il est couvert.

Il y a aussi dans le Fleuve, & plus encore dans les lacs, beaucoup de carpes très-grosses & très-belles; du côté des Natchés elles sont d'un meilleur goût que vers le bas du Fleuve, parce qu'elles ne sentent point la vase. On trouve aussi dans ce pays des éturgeons & des truites saumonées. Vers le bayon S. Jean, on prend avec une moyenne baguette au bout de laquelle on attache un fil, & pour hameçon une aiguille pliée, un fort joli petit poisson, long de quatre à cinq pouces & large de deux, dont les écailles sont toutes dorées; on le nomme patazas: il est excellent en friture. La choupique est une autre espèce de petit poisson,

mais

mais sans écailles , il se pêche sur les bords d'un petit bayon , qu'on trouve à une demi-lieue de la Capitale.

Mais le Roi des poissons de ce pays est sans contredit le cazeburgot , tant à cause de la fermeté de sa chair , que pour sa délicatesse & sa bonté. Il a des écailles de la largeur de l'ongle & dorées , & se mange en friture ou sur le gril avec une sauce blanche , quelquefois aussi au bleu , ou même , si l'on veut , en gibelotte. On trouve dans la tête de ce poisson deux espèces de pierres blanchâtres assez dures , sur lesquelles est gravée la figure d'un T. Grec ; on prétend que ces pierres réduites en poudre sont bonnes pour les femmes en travail , & facilitent l'accouchement.

Tous les poissons dont je viens de parler , se prennent à la ligne ; mais il faut qu'elle soit longue de vingt ou trente brasses au moins , & de la grosseur du petit doigt. On attache au bout un hameçon gros comme une plume à écrire , & à un pied ou un pied & demi plus haut un quarteron de plomb , afin qu'après avoir jetté la ligne en droiture de toute la force du bras ,

elle soit entraînée à fond par ce poids. Sans cette pesanteur la ligne seroit infailliblement portée par le courant qui est très-fort & très-rapide, vers le rivage du Fleuve, où elle courroit risque de s'accrocher aux racines des arbres dont il est bordé. C'est aussi avec une ligne de cette espèce que l'on pêche dans les rivières; il est vrai qu'on s'y sert aussi quelquefois de la ligne de volée, ou d'une ficelle attachée au bout d'une longue perche; mais ce n'est que pour le moyen poisson.

Mais ces foibles instrumens ne sont pas capables de résister à une espèce de poisson armé d'un long bec, qu'on rencontre en différens endroits, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais ordinairement seul, parce qu'il est l'ennemi déclaré de tous les autres poissons qu'il fait fuir, & auxquels il fait une guerre cruelle. On l'appelle le Poisson armé, soit à cause de son long bec, ou parce qu'il est couvert d'écailles si fines, si dures, si ferrées & tellement enchassées les unes dans les autres, qu'il est impossible de les séparer; peut-être aussi à cause de trois rangées de dents fort aiguës qu'il a

haut & bas , avec lesquelles il coupe toutes les lignes. Si le cas arrive , on ne doit pas pour cela désespérer de ravoit son hameçon , & même de prendre le poisson qui l'a avalé : il s'agit seulement de remettre à sa ligne un autre hameçon , & de la fortifier par le bas d'une branche de fil de laiton d'environ une brassé de longueur : on la jette ensuite ; & si ce poisson vient mordre à l'appas , comme cela arrive ordinairement , on le prend , & on l'attire à terre. Mais il n'y a point de hache assez acérée , pour pouvoir jamais entamer sa cuirasse & le couper ; & on est obligé de le mettre sur les charbons pour lui enlever ses écailles : Sa chair n'est point mauvaise , & a à peu près le goût de celle de bœuf ; cependant il n'y a que les Esclaves qui en mangent , ou quelques Voyageurs , qui au défaut de mieux sont obligés de se nourrir de ce qu'ils trouvent.

En parlant des levées de terre qu'on est obligé de faire vers le bas du Fleuve pour se garantir des inondations , j'ai dit qu'elles sont fort sujettes à être percées par les écrevisses. Elles sont très - nombreuses dans ce pays ; & il

est très-facile d'en prendre tant qu'on veut dans le Fleuve, dans des fosses, dans des trous, par-tout enfin où il y a seulement un pied d'eau. Il suffit pour cela d'avoir deux ou trois perches de la longueur seulement d'un canne à main, au bout desquelles on attache un fil, & au bout du fil un morceau de chair crüe. On jette à l'eau ces espèces de lignes; & en les retirant de quart-d'heure en quart-d'heure, on ne manque jamais de les trouver chargées de dix, douze ou quinze écrevisses très-belles & fort grosses, qui sont toutes rouges; c'est leur couleur naturelle dans ce pays, où elles deviennent violettes lorsqu'elles sont cuites: elles sont fort bonnes; mais j'avoue que je n'en ai jamais trouvé qui eussent des œufs, comme celles que l'on mange en France.

Ces écrevisses ont dans ce pays un instinct qui leur est particulier: pendant la nuit elles fourillent la terre; & en la remuant, elles y forment des élévations de cinq à six pouces de hauteur à peu près semblables à des taupinieres: elles sortent par-là pour aller brouter les laitues & autres légumes qui sont dans les jardins; & si chemin

faisant elles rencontrent une poule suivie de ses poussins, elles manquent rarement d'en attraper quelqu'un, qu'elles entraînent dans leurs trous pour s'en nourrir. Les beccroches, oiseaux de passage dont j'ai parlé qu'on voit pendant l'été dans cette Province, ne vivent presque que d'écrevisses. On les nomme beccroches, parce qu'ils ont un bec fort long, mince & crochu, qu'ils fourrent dans les trous des écrevisses pour les prendre.

On trouve encore à la Louisiane des tortues d'eau & de terre. Ces dernières sont fort petites; mais leur écaille est mieux travaillée que celle des tortues d'eau. A l'égard de celles-ci, pour se multiplier, elles pondent leurs œufs au nombre de quatre-vingts, cent ou d'avantage, sur les battures de sable que le Fleuve laisse à découvert toutes les années après s'être retiré. Elles sortent de l'eau pour cela, vont faire un trou avec leurs pattes sur ces battures, & y posent leur ponte, qu'elles recouvrent ensuite fort proprement avec du sable; le soleil échauffe le sable, & en même-tems fait éclore les œufs: ils sont ronds, & gros comme

une moyenne boule de billard. Quand les Voyageurs en rencontrent, ils ne manquent pas d'en faire des aumelettes, qui sont d'une très-belle couleur, & fort friandes si elles sont bien assaisonnées. A l'égard de la chair de la tortue, elle n'est point mauvaise, lorsqu'elle est accommodée à la sauce aux poulets.

On pêche aussi dans le Fleuve S. Louis de belles & grosses chevrettes; ce qui se fait au moyen d'un sac de toile fait en forme de coëffe de bonnet de nuit, & garni par le haut d'un petit cercle de bois, au fond duquel on met de la viande ou du son de mahi, & qu'on enfonce dans l'eau. En France vers la Rochelle, & dans plusieurs autres Villes ou ports de mer, comme Nantes, Port Louis, &c. on appelle communément ce poisson, de la viande à gens saouls, ce qui est vrai à l'égard des chevrettes d'Europe qui sont fort petites; mais je puis assurer que celles de la Louisiane sont assez grosses, pour qu'on puisse fort bien en rassasier sa faim.

Enfin il y a dans ce pays des loutres, de belles anguilles; & l'on peut dire

que le poisson y est par-tout fort abondant : on y trouve jusqu'à une espèce de grenouille qui est monstrueuse, étant grosse comme un sceau, & ayant les yeux aussi grands que ceux d'un bœuf. Lorsque ces sortes de grenouilles coassent, on croiroit entendre meugler des veaux. Elles sont excellentes, & l'on n'en mange pas seulement les cuisses, mais le corps entier ; on ne jette que les entrailles, encore les Esclaves en font-ils quelquefois de bons repas.

Je finis par un animal bien connu, & qui n'est pas moins commun dans cette Province que dans plusieurs autres contrées de l'ancien Monde. Je parle du crocodile, animal amphibie, qui vit également dans l'eau & sur la terre. Il a quatre pattes qui sont si courtes, qu'il se traîne plutôt qu'il ne marche ; en sorte qu'il est facile de reconnoître l'endroit par où il a passé par la trace qu'il laisse sur la vase ou sur le sable, & même sur l'herbe. Ses côtes sont posées en long, ce qui l'empêche de pouvoir se tourner aisément ; où la tête tend, il faut que tout le reste suive. Du reste il est très-difficile à tuer, à cause de la dureté de ses écailles & de sa

peau, dont il est couvert comme d'une espèce de cuirasse ; le plus sûr est de l'attraper aux yeux : alors, s'il est dans l'eau, il va à terre où il est facile de l'assommer, parce qu'il n'y est pas en force comme dans l'eau. Il y a de ces animaux qui ont jusqu'à vingt pieds de longueur & davantage sur cinq à six pieds de grosseur. Il vont ordinairement dormir à terre ; ce qu'ils font aussi sur des troncs d'arbres à moitié enfoncés dans l'eau. Si un bœuf vient boire dans un endroit où il se trouve quelqu'un de ces animaux, le crocodile le prend par le pied, l'entraîne dans l'eau, le noyé & en fait curée.

Ce ne sont pas seulement les animaux qu'il attaque, quoiqu'en dise le Journal *Economique*, qui sur ce fait ne mérite pas plus d'être crû que sur beaucoup d'autres ; une funeste expérience ne prouve que trop qu'il se jette également sur tout ce qui est à sa portée, même sur les hommes. J'ai connu une Françoise, qui étant à laver du linge au bord du Fleuve, un crocodile s'avança pour l'entraîner ; par bonheur il manqua son coup, & ne lui fit que deux trous au bras gauche. Une autre

Erançoise courut un pareil danger , en débarquant au poste des Natchés ; un semblable animal la jetta à la renverse , & l'auroit dévorée sans quelques coups de fusil que lui tirèrent quelques Chasseurs qui arriverent fort à propos , & qui l'obligerent de lâcher prise. Un Soldat de la Compagnie des Indes dormant une après-dînée à l'ombre d'un arbre vers le bas du bayon S. Jean , un de ces animaux lui attrapa la jambe , & l'entraîna dans l'eau avec lui. Enfin un jeune Chirurgien fort expérimenté dans son art nommé Aubert , frere d'un Jouailler de ce nom demeurant à Paris proche du Palais , se baignant un jour dans le Fleuve , fut dévoré de même par un crocodile. Cet animal vorace & carnacier ose monter jusques dans les pirogues des Voyageurs , pour en enlever la viande qu'il y peut trouver ; & qu'on ne pense pas qu'il s'amuse alors à la manger : comme s'il appréhendoit d'être pris sur le fait , il a l'instinct de la jeter toute à l'eau , où il est sûr de la retrouver. La vûe du feu suffit pour éloigner ces animaux. La chair des jeunes approche assez de celle du bœuf , & l'on peut en man-

ger ; mais pour celle des vieux , il est impossible d'en approcher , tant elle sent le musc : l'air même est infecté de cette odeur , quand on tue un de ces animaux à terre.

La femelle du crocodile a sa nature pareille à celle d'une jument. Elle pond ordinairement ses œufs ou sur des embarras de bois voisins du Fleuve , ou dans des recoins d'anfes qui ne sont pas fort éloignés de l'eau , & toujours à l'aspect du midi. Ces œufs sont toujours au nombre de cent ou de six vingts , gros comme de grosses poires de bon-chrétien , couverts non d'une coque , mais d'une espèce de peau molle comme du parchemin mouillé , & bariolés de jaune , de blanc & de noir ; au milieu est une grosse tache noire , qui est le germe : ils ne sont point bons à manger. Après sa ponte faite , la femelle fixe ses œufs : elle est relayée par le mâle , qui les fixe à son tour ; de sorte que l'un ou l'autre ne les perd jamais de vûe. Au bout de neuf jours ils éclosent ; & l'on voit les petits sortir d'abord de l'œuf leur tête & leurs pattes de devant les premières , & courir aussi-tôt à la riviere , entraî-

nant avec eux le reste de leur maison ; ce qui les empêche de plonger ; & les retient sur la surface de l'eau. C'est alors que les oiseaux de proie tombent dessus, & en font un bon régal ; & s'il arrivoit , comme cela se fait quelquefois , qu'un Pêcheur pût avoir un de ces petits nouvellement éclos pour le mettre au bout de sa ligne , à peine seroit-elle à l'eau , que tous les poissons iroient y mordre. Tel est l'ordre de la Providence , qui a permis que tous les animaux de l'air & de l'eau se réunissent pour détruire l'espèce de ce monstre , qui cherche lui-même à détruire tous les autres. Il ressemble au lézard ; mais celui-ci est fort joli par sa petitesse & sa vivacité , au lieu que le crocodile est effroyable & très-laid, non-seulement à cause de sa grandeur , mais aussi par sa figure , & sa couleur de terre noire & grisâtre.



CHAPITRE XVI.*Du Serpent à sonnettes , & des
autres Reptiles & Insectes de
la Louisiane.*

DE tous les reptiles qui , de même que les insectes , ne sont pas rares dans cette Province , le plus redoutable est sans contredit celui qu'on appelle serpent à sonnettes. Il est très-dangereux à cause de la subtilité de son venin , qui est renfermé sous les gencives de la machoire supérieure dans de petites membranes si fines & si délicates , qu'au moindre effort qu'il fait pour mordre , elles se crevent , & insinuent dans la blessure leur poison qui est si présent , qu'il infecte aussitôt toute la masse du sang , & cause la mort. On a appelé ce reptile serpent à sonnettes , parce que sa queue est terminée par plusieurs petits corps durs unis deux à deux , & enveloppés d'une membrane mince , transparente &


sèche, qui dès que le serpent se meut & que ces petits corps se choquent, fait un bruit semblable à celui des sonnettes, & avertit ainsi du danger. On prétend qu'il a au bout de sa queue autant de ces espèces de petites gouffes, qu'il a d'années; ce qu'il y a de bien certain, est que j'en ai vû un qui en avoit vingt-cinq, & qui avoit au moins vingt-deux pieds de long. Sa grandeur la plus ordinaire est de cinq pieds. Du reste il est fort gros, a la langue fourchue, les dents longues & pointues, & la gueule assez étroite; ce qui ne l'empêche cependant pas d'avaler un lapin entier avec sa peau sans l'endommager: j'ai mangé un de ces serpens, dans le ventre duquel on trouva un de ces animaux. La chair de ce reptile est fort bonne & très-délicate; & l'on tire de sa graisse une huile qui est un baume excellent pour les plaies, pour les rhumatismes & les douleurs de membres. On dit que si l'on attache au bout d'un gros bâton fendu des feuilles de pouliot sauvage ou du dictame de Virginie, & qu'on les approche fort près des narines du serpent à sonnettes, l'odeur le tue en moins de demi-heure.

Aussi assure-t-on que par-tout où croît le pouliot sauvage, on ne voit point de ces serpens. Je n'attesterai point le fait ; ce que je sçai, est que ce reptile est beaucoup moins à craindre aujourd'hui dans ce pays, qu'il ne l'étoit du tems de l'établissement de la Colonie : à force de chercher, on a trouvé par le moyen des Naturels une espèce d'oignon sauvage, qui mâché & appliqué sur la plaie est un véritable antidote contre sa morsure.

Outre cette espèce de serpent, il y en a d'autres dans ce pays qui sont noirs, mais non pas si longs : leur morsure est aussi très-dangereuse ; on en guérit avec l'orviétan & la thériaque. Ils sont fort friands de poisson, de grenouilles & de petits poulets ; & lorsque dans une habitation on entend crier un de ces deux derniers animaux, ou que l'on s'apperçoit de quelque mouvement vers le bord de l'eau, si l'on court aussi-tôt du côté d'où vient ce bruit, il est rare qu'on manque d'y trouver un de ces reptiles. Leur peau sert à conserver les fourreaux d'épée.

On en voit encore d'autres, qui ne sont pas plus gros qu'une plume à

écrire. Leur peau est bariolée de jaune, de blanc & de rouge ; elle sert à couvrir les pipes des Fumeurs, & le calumet des Sauvages.

Il y a aussi dans ce pays des araignées fort venimeuses, une sur-tout qui est monstrueuse ; elle est de la grosseur d'une amande avec sa coque. Sa couleur est cendrée, & ses pattes sont marquées de distance en distance de petites taches d'une blancheur à éblouir. Elle se trouve dans les bois vers le bas du Fleuve, à une lieue ou deux de la Nouvelle Orléans. Sa toile est tendue en rond, plus large que ne peut l'être le fond d'un tonneau. C'est au milieu de cet ouvrage, que cet insecte se fabrique une retraite ; c'est une espèce de talisman, ou si l'on veut, de chiffre argenté & de couleur de nacre de perle, qui forme à peu près cette figure . L'araignée se place dans ce centre ; & pour mieux soutenir sa toile, elle porte plusieurs de ses fils d'arbre en arbre à une grande distance l'un de l'autre. Cette soie a assez de force & de résistance pour pouvoir, dit-on, arrêter des oiseaux en volant. Quoique je ne l'aye pas vû, j'e n'aurois cependant pas de

peine à le croire ; je sçai qu'ayant rencontré un jour un de ces fils , j'en eus le nez coupé jusqu'au sang. On peut croire que si quelqu'un vouloit sacrifier quelques journées de son tems à ramasser de cette soie , il n'y perdrait pas ses peines : car c'est une véritable soie torse & dorée.

On trouve à la Louisiane quantité d'insectes volatils , qui sont tout-à-fait incommodes. De ce nombre sont les moustiques, espèce de petites mouches presque imperceptibles , dont la piquûre est aussi sensible que s'il tomboit une étincelle de feu sur la peau ; elle y cause une démangeaison presque insupportable.

Il en est de même des maringouins que nous nommons cousins en France. Mais soit que ceux-ci soient naturellement plus humains , ou que vivant dans un pays plus civilisé , ils y aient appris la politesse , il est certain qu'ils ne sont pas à beaucoup près si incommodes que les premiers , qui sont si importuns , qu'un seul suffira dans un lit pour empêcher de dormir pendant toute la nuit. Outre le bruit continuel qu'ils font en volant , à peine ont-ils

piqué quelqu'un , qu'il s'éleve sur la peau une tumeur qui démange très-vivement , & qui excite sans cesse à gratter. C'est ordinairement vers le coucher du soleil & au point du jour , qu'ils rendent leurs visites les plus fréquentes ; on ne s'en garantit qu'avec des feuillages , ou par le moyen de la fumée.

Ces incommodités ne sont pas les seules dans ce pays ; on y est encore persécuté des taons , des punaises de bois & des frappe-d'abord , espèce de mouches aussi grosses que des guêpes , & qui ont été ainsi nommées , parce que d'abord qu'elles se sont posées sur la peau , elles y enfoncent aussi-tôt leur aiguillon. Le remède le plus sûr contre leurs piqûres est de les écraser sur l'endroit qu'elles ont piqué ; il n'en sort point de sang , & l'on n'en sent aucune douleur.

Puisque je viens de parler des guêpes , je rapporterai ici l'industrie de celles qui vivent dans cette Province. Elles ont l'adresse de tourner avec leurs pattes de devant de la terre de la grosseur d'un pois , qu'elles vont ensuite appliquer contre les murs ou les plan-

che intérieurs des maisons , où par le moyen de cette terre elles élèvent de petites cellules de la grosseur environ du petit doigt , qui ressemblent à des tuyaux d'orgues , allant toujours en diminuant. Après en avoir ainsi construit dix à douze ou davantage , elles travaillent à ramasser toutes les araignées de la maison , qu'elles vont porter dans ces loges où elles les entassent les unes sur les autres ; ensuite elles font leurs œufs par-dessus , & bouchent les tuyaux. Leurs œufs y restent jusqu'à ce qu'ils éclosent ; & leurs petits enfermés dans ces solitudes y trouvant de la nourriture, s'y élèvent & s'y fortifient, jusqu'à ce qu'ayant épuisé leurs provisions , ils percent leurs retraites pour alier en chercher eux-mêmes.

D'autres choisissent des halliers , ou même des branches de rosiers ou d'autres arbrisseaux des jardins , & y font des espèces de tourteaux , où sont arrangées leurs petites loges semblables en tout à celles de nos mouches à miel. C'est - là qu'elles font leurs œufs , qui viennent en fèves comme celles du ver à soie. Ces œufs sont un appas très-friand pour le poisson ; & quand on

petit en garnir son hameçon, on est toujours sûr de faire une pêche abondante.

Où l'on voit des guêpes, il semble qu'il doit s'y trouver des abeilles ou mouches à miel : aussi y en a-t-il à la Louisiane ; mais elles sont sauvages ; vivant dans les bois, & faisant leur miel dans des troncs d'arbres. Dans le voyage qu'on fit en 1722. dans la rivière des Arcançes pour découvrir cette contrée, comme je le dirai ailleurs, en voulant couper un arbre, on y trouva de la cire & du miel ; mais comme cela n'arriva que par hazard, & que ces hazards sont rares, on peut dire qu'il y a des abeilles dans cette Province, mais qu'elles n'y sont d'aucun usage.

Il n'en est pas de même de certaines mouches longues comme le doigt & ayant quatre aîles, qui volent vers le coucher du soleil ; on les appelle demoiselles. Elles sont d'autant plus utiles, qu'elles sont fort friandes des maringouins, auxquels elles donnent la chasse, & qu'elles détruisent.

Après une longue sécheresse, lorsque le tems se dispose à la pluie, on apperçoit vers les bois dans l'obscurité de la

nuit des espèces de mouches , qui répandent une grande lumière en volant : on leur donne le nom de mouches à feu ; aussi croiroit - on à les voir , que ce seroit quelqu'un qui avec un tison allumé rempliroit l'air d'étincelles & de flammes : les forêts en paroissent quelquefois tout en feu. Ces mouches lumineuses sont grosses comme nos mouches à miel ; elles sont vertes par le bas , & ont des deux côtés de la tête deux taches de couleur violette : quelques - uns prétendent que ce sont des cantharides. Dans les bois , & le long des sentiers qui traversent les prairies , on voit encore la nuit des vers luisans. J'en ramassai un jour une certaine quantité dans une fiole assez grande & d'un verre assez fin ; & je puis assûrer qu'ils m'éclairaient non - seulement à lire , mais même à écrire : cette clarté dura peu ; comme j'ignorois de quoi je devois les nourrir , ils moururent.

Enfin on trouve dans ce pays des viperes , des aspics , & en général presque toutes les espèces d'insectes connus en France , comme des chenilles , des fourmis , des cigales , des sauterelles , &c. Il y a jusqu'à des poux de

bois qui percent la peau des Voyageurs, lorsqu'ils les rencontrent dormans dans leurs lits qui sont toujours posés par terre. Quand cette vermine s'est une fois nichée dans la peau, il est dangereux de vouloir l'arracher, à moins qu'on ne se croie assez adroit pour être sûr de l'en tirer en entier; car si la tête reste par hazard dans la chair, elle y cause un abcès qui est toujours accompagné de douleurs cuisantes. Le plus court est de souffrir pendant quelque tems que cet insecte se remplisse, & que de lui-même il lâche prise.

CHAPITRE XVII.

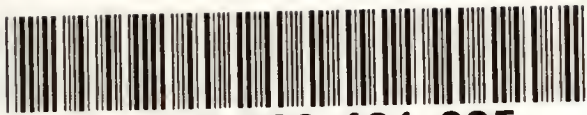
Des Sauvages de la Louisiane, & en général de l'origine des Sauvages de l'Amérique.

L'HISTOIRE naturelle de la Louisiane m'a conduit insensiblement à celle de ses habitans naturels; je parle de ces Peuples que nous nommons Sauvages & barbares, & qui sans faste &

sans luxe, sans sciences & presque sans arts, ont trouvé le secret de vivre plus heureux que nous. Mais avant d'entrer dans le détail de ce qui les concerne, peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de dire un mot de l'origine de toutes les Nations Sauvages de l'Amérique. Ce sujet, je le sçai, a déjà été traité par de très-sçavantes plumes; aussi mon dessein n'est-il point de joindre ici mes réflexions à ce qu'ils en ont dit: je rapporterai seulement ce qu'en a pensé un de mes amis (a) que j'ai connu dans ce pays, où il a demeuré comme moi; & j'ajouterai à ce qu'il m'en a mandé quelques courtes remarques sur la même matière. Voici ce qu'il m'en écrivit, en me renvoyant mes Mémoires, dont il avoit souhaité que je lui permisse la lecture.

» J'ai demeuré, comme vous le sçavez, huit ans aux Natchez, où j'avois
 » pris ma Concession à moitié chemin
 » du Fort Rosalie au grand Village où
 » commandoit le Serpent piqué. Cette

(a) Le sieur *le Page*, dont nous avons plusieurs morceaux sur la Louisiane dans le *Journal Économique*, morceaux qu'il semble avoir en partie copiés de ces Mémoires.



3 1735 060 401 605

V. 1

119
s fré-
; les
es &
; moi
n'im-
ocura
iosité
plu-
s, je
; Sau-
orties

ii ha-
de ce
vous
Tou-
urlent
rent,
unes
; ceux
is des
beau-
andes
esque
non-
diffé-

; Peu-
; pays

118
sans
arts
heur
trer
cern
de p
de t
méri
été t
aussi
dre i
dit :
a pe
conr
com
m'en
ques
qu'il
mes
que j
»]
» vez
» pri
» du
» con

(a)
plusiet
Journ
avoir

» situation me procuroit des visites fré-
» quentes de la part des Sauvages ; les
» Soleils, les Guerriers, Femmes &
» autres s'arrêtoient souvent chez moi
» en passant, quelquefois jusqu'à m'im-
» portuner. C'est ce qui me procura
» l'occasion de satisfaire ma curiosité
» au sujet de leur origine ; après plu-
» sieurs questions que je leur fis, je
» compris que toutes les Nations Sau-
» vages de l'Amérique étoient sorties
» de deux différens endroits.

» Examinons d'abord celles qui ha-
» bitent la partie Septentrionale de ce
» grand continent ; c'est celle que vous
» & moi avons le mieux connue. Tou-
» tes ces Nations en général parlent
» un langage d'autant plus différent,
» qu'elles sont plus éloignées les unes
» des autres ; & j'ai remarqué que ceux
» de ces Peuples qui sont voisins des
» Chicachas & des Chactas, ont beau-
» coup d'idiômes de ces deux grandes
» Nations, dont la langue est presque
» la même, à l'exception de la pronon-
» ciation & de l'accent qui sont diffé-
» rens.

» J'ai interrogé plusieurs de ces Peu-
» ples sur leur origine dans le pays

» qu'ils habitent ; & tous, si l'on en ex-
» cepte les Natchez , s'accordoient à
» dire qu'ils venoient du Nord-Ouest
» de ce vaste continent. Réfléchissant
» ensuite sur cette réponse , j'y trouve
» beaucoup de vraisemblance , tant
» parce que le Nord-Ouest de l'Amé-
» rique peut être joint au Nord-Est de
» l'Asie , c'est-à-dire , au fond de la
» Tartarie Orientale , que parce que
» je trouve beaucoup de ressemblance
» entre les Tartares & les Américains
» dans la figure , la couleur , les mœurs ,
» & les expressions figurées dont ils se
» servent.

» Je dis que le Nord-Ouest de l'A-
» mérique peut être joint avec le Nord-
» Est de l'Asie , parce que j'ai lieu de
» le croire sur le récit que font des
» Voyageurs dignes de foi , qui ayant
» été députés par les Etats Généraux
» pour chercher un passage par le Nord
» pour aller au Japon , assûrent n'en
» avoir jamais pû trouver. Cela sup-
» posé , peut-on douter de la jonction
» des deux continens , sur-tout si l'on
» fait attention à la tradition constan-
» te de ces Sauvages de l'Amérique ,
» qui s'accordent tous à dire qu'ils vien-
nent

» nent du Nord-Ouest ? Et que l'on ne
» dise pas que pour faire ce trajet, il
» faudroit que ces Colonies Tartares
» eussent traversé la Zone glaciale qui,
» selon quelques-uns, est inhabitée,
» puisque le Nord de la Tartarie d'où
» elles doivent être parties, quoique
» très-froid, ne laisse pas d'être habité;
» qu'indépendamment de la vie errante
» que menent les Tartares, la néces-
» sité de chercher d'autres habitations
» causée ou par quelque guerre, ou
» par leur trop grande multitude, au-
» ra pû les déterminer à cette transmi-
» gration; qu'elle ne se fera faite que
» lentement, & dans le cours de quel-
» ques siècles; qu'ils n'auront avancé
» d'abord que pied à pied; qu'ensuite
» ayant trouvé dans le continent de
» l'Amérique des terres plus commo-
» des & plus fécondes, ils s'y seront
» répandus & même divisés, ce qui
» aura occasionné la différence des lan-
» gues qu'on remarque parmi les Na-
» tions Américaines.

» Nous avons par nous-mêmes des
» preuves de ce que j'avance: nous
» sommes sortis de l'Allemagne; ce-

„ pendant nous ne nous entendons
 „ plus les Allemans & nous, tant parce
 „ que notre langage a changé, que par-
 „ ce que les mots Allemans que nous
 „ avons conservés se prononcent dif-
 „ féremment parmi nous, quoiqu'ils
 „ s'écrivent de même, & signifient la
 „ même chose (a).

„ A l'égard des Indiens de l'Améri-
 „ que Méridionale, je trouve leur ori-
 „ gine bien différente de celle des Na-
 „ tions qui habitent le Nord; & ma
 „ pensée est fondée sur ce que j'ai ap-
 „ pris par la fréquentation des Nat-
 „ chez, qui sortent de cette source,
 „ & qui, *suiyant toute apparence* (b),

(a) Le sieur le Page n'a pas fait attention ;
 que la comparaison n'est pas juste, & par consé-
 séquent ne prouve rien. Lorsque les Français
 entrèrent dans les Gaules, ils y trouverent
 au moins deux langues bien établies, le Gau-
 lois & le Latin : de-là la corruption de leur
 langue Allemande ; mais en passant de leur
 pays en Amérique, les Tartares ont dû la
 trouver inhabitée : par conséquent point de
 langue qui ait pu corrompre la leur. La cor-
 ruption des langues ne peut venir que d'un
 mélange de différentes Nations, ou d'un mi-
 racle.

(b) En comparant ce qui sera dit des Nat-

» étoient gouvernés par une branche de
» ces fameux Empereurs du Mexique ,
» dont quelques - uns par une longue
» fuite échapperent à la persécution des
» Espagnols. Après avoir interrogé plu-
» sieurs fois les plus sensés de cette Na-
» tion des Natchez sur ce qu'ils pou-
» voient sçavoir de leur origine & de
» leurs ancêtres , tous s'accorderent à
» dire qu'ils venoient du Soleil , en me
» montrant du doigt le Levant jusqu'au
» Midi , où ils firent une pose pour me
» faire entendre qu'ils s'y étoient éta-
» blis ; ensuite continuant de m'indi-
» quer leur route , ils arriverent au
» Nord-Est du Mexique , où ils habi-
» toient.

» Réfléchissant depuis sur cette ré-
» ponse , je me souvins d'avoir lû dans
» un Auteur ancien que dans le tems
» qu'Alexandre le Grand fit le siège de
» Tyr, les habitans de cette ville voyant

chez dans la suite , avec ce que nos Relations
nous apprennent des Mexicains , & ce que le
sieur le Page en dit lui-même à la fin de cette
Lettre , on verra si , suivant toute apparence ,
ces deux Peuples ont jamais vécu sous le mê-
me gouvernement.

» le progrès de la digue que ce Con-
» quérant avoit fait faire , & commen-
» çant à défespérer du succès , les plus
» riches d'entr'eux s'embarquerent sur
» quelques vaisseaux avec leurs famil-
» les & leurs effets les plus précieux ,
» en sorte qu'il ne resta pour la défense
» de la place que le menu peuple ; que
» ces fugitifs naviguant terre à terre ,
» comme c'étoit alors la coutume , ga-
» gnerent d'abord les côtes de Barbarie
» au Nord de l'Afrique , pour y cher-
» cher *un séjour paisible* ; mais qu'ayant
» appris par d'autres fuiards qui les sui-
» voient *apparemment* par terre , qu'A-
» lexandre faisoit ses conquêtes plutôt
» en Voyageur qu'en Guerrier , ils pri-
» rent tellement l'épouvante , qu'ils al-
» lerent sans s'arrêter jusqu'aux Isles
» Fortunées , qu'on a nommées depuis
» Canaries. Le même Auteur ajoute ,
» qu'Alexandre les fit suivre jusques
» là ; & que depuis on n'en a plus en-
» tendu parler , ni sçeu ce qu'ils étoient
» devenus.

» Or c'est de-là que je les prens pour
» les conduire en Amérique (a). Ces

(a) Le sieur le Page n'est pas heureux à

» Voyageurs infortunés auront voulu
» sans doute continuer de suivre l'A-
» frique en se rabattant vers le Sud ,

placer ses Phéniciens Voyageurs , pour les transporter en Amérique. Pour donner quelque vraisemblance à la course qu'il leur fait faire jusqu'aux Canaries , il cite un Auteur ancien qu'il ne connoît point ; il croit que c'est Hérodote ou Quinte-Curse. Mais Hérodote qui vivoit avant le siège de Tyr , n'a pû rien rapporter de ce qui s'y passa ; & Quinte-Curse qui parle de la fuite de quelques Tyriens arrivée pendant ce fameux siège , n'en dit point , ni qu'Alexandre les ait fait poursuivre , ni qu'ils soient allés aux Canaries. Les circonstances même de ce voyage , telles qu'elles sont rapportées ici , sont dénuées de tout fondement : 1°. Parce qu'il est absurde de supposer , comme le fait le sieur le Page , que ses Voyageurs Phéniciens eussent été atteints sur les côtes de Barbarie par d'autres habitans fugitifs de la ville de Tyr , qui pour faire ce voyage *par terre* , comme il le suppose , auroient dû traverser , 1°. les déserts qui séparent l'Egypte de la Phénicie , 2°. toute la basse Egypte , 3°. les déserts de sables qui continuoient depuis l'Egypte jusqu'à Cyrene. 2°. Parce qu'il est également absurde de supposer que ces Tyriens fugitifs eussent cherché un *séjour tranquille* ailleurs qu'à Carthage , où ils ne pouvoient manquer d'être bien reçus de leurs freres.

„ côte qu'ils ne connoissoient point ;
 „ & que nous sçavons être très-dange-
 „ reuse. Navigateurs ignorans & trem-
 „ blans , ils auront apparemment re-
 „ connu par la perte de quelqu'un de
 „ leurs Vaisseaux le danger qu'ils cou-
 „ roient à la suivre : pour s'en éloigner ,
 „ & pour éviter leur perte assurée , ils
 „ auront mieux aimé tenir le large où
 „ la mer est plus tranquille ; mais étant
 „ parvenus dans le parage des vents ali-
 „ sés qui soufflent continuellement de
 „ l'Est à l'Ouest , ils se feront trouvés
 „ peut-être malgré eux en Amérique. «

Pour répondre à l'objection qu'on
 pourroit faire , qu'il n'y a nulle appa-
 rence que les Navires des Anciens qui
 étoient très-petits , ayant pû faire ce
 trajet , mon ami rapporte l'exemple
 d'un petit Vaisseau de quatorze ton-
 neaux seulement , qui ayant été conf-
 truit de nos jours à la Rochelle , par-
 vint heureusement à la Louisiane ;
 après quoi il continue de la sorte.
 „ Toutes ces observations prouvent ,
 „ qu'il n'y a rien d'impossible à l'arri-
 „ vée des Tyriens fugitifs en Améri-
 „ que ; j'y vois au contraire toute sor-

» te de vraisemblance. Joignez à cela
» qu'on remarque entre ces Américains
» & les Phéniciens beaucoup de con-
» formité dans leurs mœurs, dans leurs
» expressions figurées & relevées, dans
» la richesse de leur langue. D'ailleurs
» qui sçait si ce respect qu'ils ont pour
» leurs Chefs leurs Soleils & leurs Con-
» sidérés (a), & qui va presque jusqu'à
» l'adoration; ce feu perpétuel, qui
» n'est entretenu que d'un bois pur,
» c'est-à-dire sans écorce, qu'ils doivent
» conserver si religieusement & avec
» tant de soin sous peine de la vie, &
» qui, s'il s'éteint, ne peut-être rallu-
» mé qu'avec le même feu pris d'un
» autre de leurs Temples: qui sçait,
» dis-je, s'ils n'auront pas pris ces usa-
» ges des Perses dont ils étoient voi-
» sins, & sous la domination desquels
» ils ont long-tems vécu?

» Tous ceux qui ont lû les Relations
» qu'on a publiées des conquêtes faites
» en Amérique par les Européens, sça-
» vent qu'on y a trouvé des Villes,

(a) On verra plus bas ce que c'est que ces
Soleils & ces Considérés.

» des Temples, des Palais, des Mai-
» sons de pierre de taille; plusieurs de
» de ces édifices subsistent même en-
» core aujourd'hui dans la ville de Me-
» xique. Ces mêmes Relations nous
» apprennent, que les Peuples de ces
» contrées sçavoient travailler l'or &
» l'argent avec un certain art: d'où il
» est naturel de conclure, qu'avant leur
» transmigration en Amérique, leurs
» ancêtres avoient la connoissance des
» métaux, & de la maniere de les met-
» tre en œuvre (a); ce qui convient
» parfaitement aux Tyriens. Au con-
» traire on peut observer que les ha-
» bitans du Nord de l'Amérique ont eu
» beau fouler aux pieds jusqu'ici les
» mines qui sont dans leur pays: on ne
» les en a pas trouvés plus riches; ce
» qui vient de ce que les Tartares de

(a) A ces ressemblances qui ne concluent point, il auroit été à souhaiter que le sieur *le Page* eût pû en ajouter une autre qui auroit été plus convainquante; c'est celle de l'usage des lettres & de l'écriture. Les Phéniciens le porterent dans la Grece; on ne voit pas pourquoi ils n'eussent pas pû de même le porter en Amérique.

» qui ces Sauvages Septentrionaux ti-
» rent leur origine, ont toujours vécu
» dans une grande ignorance au sujet
» des métaux, dont ils n'ont aucune
» mine dans leur pays, & que leur vie
» vagabonde ne les porte gueres au tra-
» vail nécessaire pour l'exploitation des
» mines. «

Tels sont les sentimens de mon ami sur
l'origine des Sauvages de l'Amérique. On
dira peut-être que dans le systême qu'il
expose ici, il n'y a rien de neuf; qu'avant
lui plusieurs Auteurs ont fait sortir les
Peuples Américains, les uns des Phé-
niciens, les autres de la grande Tarta-
rie; que ce qu'il dit de leur transmi-
gration n'est fondé que sur des faits
faux ou du moins très-douteux, sur
des conjectures & des vraisemblances,
dont un homme sage & éclairé a peine
à se laisser convaincre: j'en conviens;
aussi n'ai-je rapporté ce que cet ami
m'a écrit à ce sujet, que pour faire
voir, 1^o. qu'il ne suffit pas d'avoir fait
le voyage de la Louisiane & d'avoir de-
meuré long-tems aux Natchez, pour
traiter pertinemment une matiere si dé-
licate; 2^o. qu'elle n'est pas en effet

aifée à manier , que des esprits superficiels peuvent le penser , & qu'il n'est pas étonnant que mon ami ait déraisonné sur un sujet , où ont échoué les plus sçavans hommes.

Je le prouve entr'autres par l'exemple du célèbre Grotius , qui en 1642. publia une dissertation sur l'origine des Nations Américaines. Ce Sçavant réfute d'abord dans cet Ouvrage le sentiment de ceux qui font venir les Américains de la grande Tartarie , par la raison qu'ils n'avoient point de chevaux avant la découverte que les Espagnols firent de ce continent , & qu'il n'est pas vraisemblable que des Peuples sortis de la Scythie qui abonde en chevaux , n'en eussent point emmené avec eux. Son sentiment est donc que l'Amérique Septentrionale a été peuplée par des hommes sortis de Norvége , qui de-là passant dans l'Islande , pénétrèrent dans le Groënland , ensuite dans la Frislande , après cela dans l'Estotiland qui fait partie du continent de l'Amérique , & où les Pêcheurs de la Frislande avoient pénétré deux siècles avant que les Espagnols eussent décou-

vert le nouveau Monde. Il prétend que les noms de ces pays sont terminés par les mêmes syllabes que ceux des Norvégiens ; que les Mexicains & leurs voisins ont assuré aux Espagnols qu'ils étoient venus du Septentrion ; & que les pays que les Norvégiens habiterent après avoir quitté l'Estotiland , a presque retenu le nom de Norvège ; qu'on y voit encore une ville appelée Norimbega. Il soutient enfin qu'il y a dans la langue des Américains beaucoup de mots , qui ont rapport avec l'Allemand & le Norvégien ; & que les Américains conservent encore plusieurs coutumes du pays dont ils sont originaires. Quant aux Peuples du Iucatan & des environs , Grotius les fait venir de l'Ethiopie par l'Océan ; il se fonde sur ce que la Circoncision usitée par les Ethiopiens étoit aussi pratiquée chez ces Peuples de l'Amérique. A l'égard des Péruviens , il veut qu'ils descendent des Chinois , parce qu'ils ont , dit-il , du respect pour le Soleil , & qu'on a trouvé des débris d'un Navire Chinois sur les côtes de la mer Pacifique. D'ailleurs , ajoute-t-il , les Chi-

nois & les Péruviens écrivent du haut de la page en bas.

Cet Ouvrage de Grotius fut attaqué par Jean de Laët d'Anvers, qui avoit fort étudié ces matieres. Laët n'eut pas de peine à faire voir, que les conjectures de ce Sçavant étoient très-foibles; qu'il avançoit même plusieurs faits absolument faux, ou du moins fort incertains. Il nie l'existence de la ville de Norimbega; il nie qu'on ait jamais trouvé des restes de bâtiment Chinois sur les côtes de la mer Pacifique; & il reproche à Grotius comme une très-grande inadvertance ce qu'il a avancé au sujet de l'écriture des Péruviens. Enfin après avoir rendu justice à la grande érudition de ce sçavant homme, il approuve ce qui a été dit par Joseph Acosta, qu'il est plus facile de réfuter ce qui a été écrit sur l'origine des Américains, que de sçavoir au vrai ce qui en est, & qu'il y a de la témérité à promettre des vérités sur une matiere aussi

CHAPITRE XVIII.

*Suite de ce qui regarde les Sauvages
de la Louisiane ; leurs mœurs
& coutumes.*

SI nous en croyons le Journal du sieur Joutel, dans le second voyage que fit le sieur de la Salle pour découvrir par mer l'embouchure du Fleuve S. Louis, cet illustre Voyageur parcourut un grand nombre de Nations sauvages & barbares, dont on trouve les noms dans ce Journal ; noms qui nous sont aujourd'hui inconnus, à la réserve de trois, qui sont ceux des Naquitchés, des Arcançes & des Cadodakis. Ce changement auroit sans doute de quoi surprendre, si l'on imaginoit que dans le court espace d'environ quarante années, je veux dire, depuis 1683. jusqu'en 1719. ces Nations nombreuses eussent dû quitter le nom qu'elles portoient pour en prendre un autre, ou

bien qu'elles eussent été tellement détruites & éteintes , que d'autres Nations se fussent établies à leur place. Mais la surprise cessera , si l'on fait attention que jusqu'à son arrivée aux Illinois le sieur Joutel ne fait mention dans son Ouvrage que de Nations éloignées du Fleuve S. Louis , plus voisines par conséquent du nouveau Mexique que de la Louisiane , & qui par cet endroit doivent être censées , du moins jusqu'ici , ne point appartenir à cette Province. Quoiqu'il en soit , je vais donner ici la liste & les noms de toutes les Nations Sauvages habitantes de ce pays , qui nous ont été connues depuis que les François ont commencé à s'y établir; l'astérisque qu'on trouvera à la tête de quelques-uns de ces noms , marque que nous sommes actuellement en guerre avec les Nations qui les portent.

Alibamons.
Appalaches.
Arcanças.
Attaquapas.
Avoyellas.

Bayagoulas.
Billoxis.
* Chacchoumas.
* Chacchoux.
Chaéctas.

Chekmachas.
Cheraquis.
* Chicachas.
Colapiffas.
Epifingles.
Houmas.
Hurons.
Illinois.
Iroquois.
Miamis.
* Missouris.
Mobiliens.

Naquitoches.
* Natchez.
Offogoulas.
Ozages.
Panimaffas.
Panis.
Paskagoulas.
* Renards.
* Tioux.
Tonicas.
Touzas.
* Yazoux.

Les Sauvages qui dans cette liste ne font point notés par un astérisque, font censés être de nos amis; je l'ai dit; cependant on doit observer, que tout amis qu'ils sont, il est toujours fort sage de ne s'y fier que de bonne sorte. Ce sont tous des Peuples perfides & sans foi, dans lesquels il n'y a aucune assurance, & qui dès qu'ils trouvent l'occasion favorable, soit de voler quelques marchandises, ou d'enlever la chevelure à quelqu'un, même de le tuer, amis ou ennemis indistinctement, ne manquent jamais d'en profiter. Aussi ne doit-on compter, ni sur leur amitié, ni sur leur parole, qu'a-

vec les plus grandes précautions, & en se tenant avec eux toujours sur ses gardes.

Ces Sauvages sont en général d'un teint roux ou basané : ils sont forts & robustes, & n'ont jamais de barbe, pas même le moindre poil sur aucune partie du corps ; ce qui vient de ce que dès leur jeunesse ils ont grand soin de se l'arracher. A l'égard des cheveux, les hommes les portent différemment selon la différence des Nations : quelques-uns les coupent tout-à-fait, ne conservant qu'un toupet sur le haut de la tête à la manière des Turcs ; d'autres ne les coupent que d'un côté, à droite ou à gauche, & portent l'autre côté fort long : plusieurs aussi ont la tête toute rase, & n'ont qu'une cadenette tressée, qui pend de chaque côté ; & d'autres sont tondus comme nos Moines, n'ayant qu'une couronne de petits cheveux.

Les femmes & les filles portent au contraire leurs cheveux fort grands & fort longs ; aussi n'ont-elles point d'autre coëffure. Elles les ont fort noirs & très-beaux, & les portent, ou bien tressés en cadenettes, ou bien serrés en

queuë avec une ceinture de ce poil de bœuf que j'ai dit être aussi fin & aussi doux que de la laine, au lieu d'un ruban. Ces tresses sont ordinairement entre-lacées pour l'ornement de grains de *rassade* (a) bleus, blancs, verts ou noirs, selon leur goût; quelquefois aussi de poils de porc-épic, espèce de hérifson plus gros que celui que nous connoissons, & qui est plus commun au Canada qu'à la Louisiane, où je n'en ai jamais vü.

Le reste de l'habillement des Sauvages répond parfaitement à ce que je viens de dire de leur coëffure. Ces Peuples vont presque nus; les hommes portent seulement une espèce de ceinture, où ils passent un quart d'un drap rouge ou bleu, que dans le pays on appelle *Limbourg*, qui sert à cacher leur nudité: quelquefois ils emploient au même usage un morceau de toile. C'est ce qu'ils nomment un *Brayet*. Ce drap attaché par devant à leur ceinture,

(a) On appelle *Rassade* de petits grains de verre de toutes couleurs, percés comme des grains de chapelet. Les femmes Sauvages sont fort curieuses de cette verroterie.

passe entre leurs cuisses, & va gagner par derrière la même ceinture, où il s'attache aussi, de façon que des deux côtés il en pend un assez grand bout.

A l'égard des femmes, elles ont une espèce de petit jupon fait d'une aune de ce même drap, qui ne va que jusqu'à mi-jambe, & qu'elles appellent un *Alconand*. Il n'est point permis aux filles de prendre ce jupon, tant qu'elles ont leur virginité; ce n'est qu'après qu'elles l'ont perdue, soit par le mariage ou autrement, qu'elles peuvent s'en servir. Jusques-là, au lieu de cet ajustement elles portent une espèce de rézeau attaché à leur ceinture, & terminé en pointe ainsi qu'une espèce de corps d'enfant, dont les deux côtés sont ornés de rubans de fil de tilleul travaillés aussi en rézeau. De leur ceinture pendent jusqu'aux genoux plusieurs ficelles du même fil, au bout desquelles sont attachées des serres d'oiseaux de proie, comme d'aiglons, de tiercelets, de carancros, &c. ce qui, lorsque ces filles marchent, forme une espèce de cliquetis qui leur fait plaisir. Cette sorte d'ornement ne ressemble

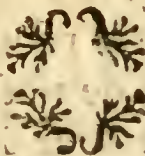
pas mal à ces filets, dont on couvre nos chevaux pour les garantir des mouches. Du reste ces femmes Sauvages ont toutes la taille assez bien prise, & sont en général d'une figure assez agréable, mais les unes plus, les autres moins, selon la différence des Nations. Chez les Paskagoulas, par exemple, & les Billoxis, elles se négligent beaucoup & ne sont pas extrêmement propres; au lieu que celles des Natchez ont très-grand soin de leur figure, & se piquent d'une extrême propreté.

Mais la plus grande parure de tous ces Sauvages de l'un & de l'autre sexe consiste dans certaines figures de Soleils, de serpens ou autres, qu'ils portent peintes sur leur corps, à la façon de ces anciens Bretons dont César nous parle dans ses Commentaires. Les Guerriers, ainsi que les femmes des Chefs & des Considérés, se font peindre de ces figures au visage, aux bras, aux épaules, aux cuisses, aux jambes, & principalement au ventre & à l'estomac. C'est pour eux non-seulement un ornement, mais encore une marque d'honneur & de distinction, qui

ne s'acquiert qu'après plusieurs actions de bravoure ; & voici de quelle manière se font ces peintures. On fait d'abord , selon la couleur qu'on veut choisir , ou du noir , avec du charbon de pin ou bien de la poudre à tirer délayés dans de l'eau , ou du rouge , avec du cinabre ou vermillon ; après quoi on prend cinq aiguilles à coudre d'une grosseur médiocre , qu'on arrange sur un petit bois plat & uni , où on les attache à la même hauteur de façon qu'une pointe ne passe pas l'autre : on trempe ensuite ces aiguilles dans la couleur , & on les porte avec vitesse , en appuyant légèrement , sur le dessein qui auparavant a été tracé sur le corps ; & la couleur s'insinue entre la peau & la chair par ces trous d'aiguilles. Cette opération ne manque jamais de causer la fièvre à ceux qui s'y soumettent , & il s'éleve sur leur peau une gale , qui sèche ensuite & tombe en farine ; mais la figure imprimée sur la chair par ces piquûres d'aiguilles , soit en rouge ou en noir , ne s'efface jamais : on la porte jusqu'au tombeau.

On conçoit par ce que j'ai dit jus-

qu'ici de la parure & de l'habillement de ces Peuples, qu'ils doivent être fort endurcis au froid : aussi ne l'apprehendent-ils nullement ; on les voit, même dans des gelées assez fortes, hommes, femmes & enfans aller dès la pointe du jour se baigner dans la riviere, pour se rendre plus durs & plus insensibles. Ils ont aussi coutume de se froter souvent d'huile d'ours ; ce qui contribue encore à leur endurcir la peau, & à les garantir des piquûres des maringouins & des moustiques. Quand leurs enfans viennent au monde, ils ont soin de leur écraser & de leur aplâtir le haut du front avec une planche, afin que quand ils seront grands, ils soient plus en état de porter toutes sortes de charges.



CHAPITRE XIX.

Suite des mœurs & coutumes des Sauvages.

LORQUE certaines personnes peu instruites entendent parler des Sauvages de l'Amérique, elles s'imaginent aussitôt que ce sont autant de Peuples vagabonds, errans par les bois, sans maisons, ni demeures fixes. J'ose les assurer ici qu'il n'en est rien; que la plupart des Nations Sauvages ont feu & lieu; qu'elles ont des terres qu'elles cultivent, qu'elles ensemencent & où elles font la récolte, & des Villages où elles habitent dans des cabanes assez bien bâties. Celles des Arcançes & des Yazoux sont toutes rondes, & ont à peu près la forme de nos glaciers. Elles sont construites de grosses & longues perches plantées en terre à la distance d'environ deux pieds sur un grand cercle de quarante à cinquante

pieds de diametre , qui se rapprochant par le haut où elles sont jointes ensemble & attachées , forment une espèce de dôme. Autour de ces perches les Sauvages nattent des bois plians placés horizontalement à la distance d'environ un pied de haut , qu'ils attachent avec des liens de perche en perche ; ensuite paîtrissant bien avec les pieds de la terre glaise , qu'ils mêlent avec cette espèce de mousse dont j'ai parlé , qu'on appelle Barbe Espagnole , ils font un torchis dont ils enduisent leurs cabanes , qui lorsque cet ouvrage est achevé , paroissent toutes bâties de terre. On les couvre ensuite d'écorces de cipre ou de latanier. Telles sont les maisons des Sauvages , où l'on n'apperçoit ni fenêtrés , ni cheminées , mais seulement une porte étroite de cinq pieds de haut. Il y a aussi de ces cabanes qui sont quarrées , & où l'on a ménagé plusieurs trous percés de distance en distance ; ces trous sont des espèces de meurtrieres qui servent à découvrir l'ennemi & à tirer dessus : c'est ce qui a fait donner à ces cabanes le nom de cabanes fortes. Il est assez pro-

table que c'est pour se garantir des moustiques & des maringouins, que les Sauvages ne laissent aucunes ouvertures à leurs cabanes. Du reste comme c'est au milieu de ces cabanes qu'ils font du feu, il arrive que la fumée montant en haut & n'y trouvant aucune issue, après avoir rempli le dôme, se répand ensuite dans toute la cabane, & va sortir par la porte; de sorte qu'en y entrant, on commence par n'y voir goutte & par être étouffé de fumée. Dans l'été, & lorsqu'il fait beau, on fait le feu dehors vis-à-vis de la cabane.

Autour de ces cabanes sont rangés de distance en distance les lits de tous ceux qui y demeurent. Ces lits ne sont ni tournés, ni façonnés; ce sont seulement quatre pieux fourchus plantés en terre, & élevés d'environ deux pieds & demi, sur lesquels sont posées de longueur deux perches rondes, qui avec cinq ou six traverses font la longueur & la largeur du lit tel qu'on veut l'avoir. Ces traverses sont couvertes d'une natte de cannes vertes & longues; & voilà en quoi consiste le
lit

lit d'un Sauvage , sans draps , sans matelas ni lit de plumes. Sur cette natte de cannes on étend ou une couverture de laine qu'on aura eue des François ; ou si l'on n'en a point , on se sert d'une peau de bœuf. Deux deces peaux suffisent à un Sauvage ; il couche entre deux , en hiver du côté où elles ont leur laine , & en été où elles n'en ont point.

Parmi les Sauvages , les hommes en général ne s'occupent qu'à la guerre , à la chasse ou à la pêche. Ils n'avoient autrefois pour armes que l'arc & la flèche ; mais aujourd'hui presque tous sont fournis d'armes à feu , & ils font paroître beaucoup d'adresse à s'en servir. La plûpart sont excellens chasseurs ; aussi nos François les emploient-ils volontiers à chasser pour eux pendant l'hiver. Ils leur donnent pour cela des fusils , de la poudre , des bales , du plomb , du vermillon , du limbourg , des chaudieres & autres marchandises ; & en retour ces Sauvages leur fournissent du gibier de toute espèce , des oies , des canards , des bœufs , des chevreuils , &c. ils traitent aussi avec

eux de l'huile d'ours, ainsi que des peaux passées d'ours, de bœufs ou de chevreuils, qu'ils leur donnent pour d'autres marchandises.

La manière dont ils s'y prennent pour passer ces peaux, mérite d'être rapportée. Lorsqu'ils ont une peau de bœuf, de chevreuil ou d'autre animal, ils commencent par faire plusieurs trous tout au tour, avec un couteau; après quoi ils la font tremper dans l'eau pendant deux ou trois jours. Ils la tendent ensuite sur un cadre de bois, où ils l'attachent avec des lianes, la bandant fortement; & ils en font tomber le poil. Après cela avec un morceau de bois fendu par un bout, dans la fente duquel ils ont fait entrer de force un éclat de pierre à fusil, ils grattent & raclent cette peau pour l'amolir; & pour la rendre moëlleuse & blanche, ils se servent de cervelle de chevreuil cuite. Après cette opération cette peau est aussi molle & aussi blanche, que peuvent l'être nos peaux de veau ou de mouon. C'est sur ces peaux ainsi passées, qu'ils mattachent ou peignent des figures de toute espèce, dont ils

tracent le dessein selon leur idée , employant à ces peintures du rouge , du jaune , du noir , du verd & du bleu , sans se servir d'huile pour délayer ces couleurs , mais seulement de la cole qu'ils tirent de ces mêmes peaux. Ces peaux ainsi mattachées servent aux François de tapis pour des tables à jouer. Les Sauvages ont aussi l'adresse de passer & de travailler de la même maniere des peaux de bœufs d'un seul côté , conservant précieusement de l'autre le poil ou la laine. Celles-ci servent de courtepointes pour des lits , & sont très-chaudes : c'est aussi dans ces peaux ainsi passées , que les Sauvages couchent , comme je l'ai dit , pendant l'hiver ; & je puis certifier qu'elles valent bien un bon matelas.

Il est vrai que quoique ces peaux soient bien passées & bien blanches , elles ne peuvent aller à l'eau : car dès qu'elles sont mouillées , si elles viennent ensuite à sécher , elles se resserrent de façon qu'on ne peut en faire ni des mitasses , ou bas sans pied , ni des fouliers , des culottes ou autre espèce d'habillement. Pour pouvoir servir

à ces usages , il faudroit qu'elles fussent passées à l'huile ; mais les Sauvages en ignorent la maniere : ils ont seulement trouvé le secret d'y suppléer ; & voici comme ils s'y prennent.

Ils font d'abord un trou dans la terre d'environ deux pieds de profondeur , ayant par le haut seize pouces de diamètre , & un peu moins vers le bas. Ils emplissent ce trou de fiente de vache , de bois pourri , d'épis de mahis , & placent au-dessus deux baguettes en croix , dont les quatre bouts plantés en terre forment une espèce de berceau , sur lequel ils étendent la peau qu'ils veulent tanner. Ils mettent ensuite le feu aux matieres combustibles qui sont dans le trou ; & bandant la peau tout autour par le moyen de plusieurs petites chevilles qu'ils plantent en terre , & qui la retiennent , ils la couvrent encore de terre par-dessus & par les bords , afin de fermer le passage à la fumée. Alors les matieres qui sont dans le trou venant à se consumer sans jetter de flamme , & la fumée grasse qui en sort , sur-tout à cause de la fiente de vache , ne trouvant point

d'issue pour s'échapper , elle s'attache à la peau qu'elle boutane , & la teint d'une couleur jaune. Après cette première façon on lui en donne une seconde , en la tournant de l'autre côté ; & quand elle est ainsi préparée , on peut sans risque s'en servir à toutes sortes d'usages. Qu'on la lave , qu'on la savonne ; pourvû que l'on ait la précaution de la faire sécher à l'ombre , elle ne s'endurcit jamais , & est toujours aussi molle & aussi souple que du chamois. Nos François s'en font des culottes & des vestes fort propres , & les Voyageurs des mitasses ou bas sans pied , ainsi que des espèces de souliers qui approchent beaucoup de nos chaufsons , avec cette différence qu'ils sont plissés sur le pied , & se ferment comme une bourse. Ils sont à l'épreuve des cannes & des racines ; mais ils seroient de peu d'usage dans nos chemins pavés de galets & de caillouage.

Ces Peuples ont encore une adresse admirable pour joindre de près toutes sortes d'animaux sauvages , même le gibier ; & voici comment ils s'y pren-

ment. Quand un Sauvage a pû tuer un chevreuil , il lui coupe d'abord la tête jusqu'aux épaules ; ensuite il en écorche le col sans en couper la peau , & en ayant ôté les os & la chair , il tire toute la cervelle de la tête. Après cette opération , il remet fort proprement les os du col , qu'il fait tenir à l'aide d'un cercle de bois & de quelques petits bâtons : il les recouvre de leur peau ; & ayant fait sécher cette tête , partie à l'ombre & partie à la fumée , il a ainsi une tête de chevreuil entière & fort légère , qui avec sa peau conserve aussi son poil , son bois & ses oreilles. Il la porte avec lui pendue à sa ceinture lorsqu'il va à la chasse ; & dès qu'il aperçoit un bœuf ou un chevreuil , il passe la main droite dans le col de cette tête dont il se cache le visage , & commence à faire tous les mêmes mouvemens que l'animal vivant pourroit faire. Il regarde en face , ensuite tourne la tête avec vitesse de côté & d'autre ; il la baisse pour broûter l'herbe , & la relève aussi-tôt après. Enfin en se cachant toujours le visage de cette tête , il amuse par ses gestes l'animal dont il

veut approcher ; & si pendant ce tems là il arrive que cet animal s'arrête à le considérer , le Sauvage eût-il alors la jambe en l'air pour avancer , il s'arrête de même , & a la patience de demeurer en cette posture , jusqu'à ce que l'animal vivant le prenant pour un autre animal de son espèce , commence à s'approcher de lui. Alors le Sauvage le voyant à portée , laisse tomber à terre sa tête de chevreuil , passe son fusil bandé de la main gauche à la droite avec une adresse & une promptitude admirables , tire l'animal & le tue : car il est très-rare qu'il le manque. Et ce qui prouve combien ces Peuples sont économes , après que le Sauvage a tué l'animal , s'il voit que la bale ait traversé de part en part , il va droit à l'endroit , où par le coup qu'il a tiré il juge qu'elle doit être tombée ; il l'y cherche , & l'ayant retrouvée , comme il arrive assez ordinairement , il s'en sert pour un autre coup.

Les femmes Sauvages ne sont ni moins adroites , ni moins industrieuses que les hommes , & sont d'ailleurs fort laborieuses ; aussi sont-elles

chargées de tout le détail de la vie & du ménage. Ce sont elles qui préparent les terres, qui les sement, qui font la moisson, & qui apprêtent à manger à leurs maris, lesquels mangent seuls lorsqu'il leur plaît; ce qui arrive fort souvent. Lorsque le mari va à la chasse autour du Village, s'il tue quelque chevreuil ou quelque bœuf, il ne le rapporte jamais à la maison; mais seulement la langue du dernier animal ou la tête du premier, qu'il jette en arrivant aux pieds de sa femme, tant pour lui faire hommage de sa chasse, que pour l'avertir d'aller chercher ce qu'il a tué. Il lui indique à peu près l'endroit où il a laissé la bête; & afin qu'elle puisse le trouver plus sûrement, il a soin à son retour de casser sur sa route des branches d'arbrisseaux de distance en distance, ce qui marque qu'il a passé par-là. La femme part avec ses Esclaves; si elle en a, marchant sur les traces de son mari; & lorsqu'elle a trouvé la bête, elle la rapporte à la cabane. Là elle en fait cuire ce qu'elle juge à propos, & traite du reste avec les François, s'il y en a; s'il n'y en a

point , elle le boucane , c'est-à-dire , qu'elle le fait sécher à la fumée , afin de pouvoir le conserver.

Ces femmes éleyent aussi beaucoup de volailles , sans avoir besoin pour cela de poulaillier. Leurs poules & leurs coqs vont se percher le soir sur des arbres voisins de la cabane , où ils passent la nuit ; & le matin au cri que fait la maîtresse , ils viennent tous se présenter à la porte , où elle leur donne à manger. En voilà pour tout le jour ; on suppose que de-là jusqu'au soir ils doivent chercher leur nourriture. A l'égard des œufs , comme les Sauvages n'en font aucun usage , on laisse la liberté aux poules de les pondre où il leur plaît. C'est ordinairement dans des broussailles , où elles prennent elles-mêmes le soin de les couvrir ; après quoi lorsqu'ils sont éclos , elles amènent le matin leurs poussins à la cabane , pour faire voir à la maîtresse que sans qu'elle y songeât , son bien s'est accru , & que le nombre de ses pensionnaires est augmenté.

L'adresse de ces femmes paroît surtout dans une infinité de petits ouvra-

ges auxquelles elles s'occupent, & où elles réussissent parfaitement. Avec la peau qu'elles lèvent de dessus les cannes, elles font des tamis très-fins; elles en font aussi dont les trous sont plus grands, qui servent de cribles, & elles en travaillent d'autres qui sont sans trous, & qui tiennent lieu de van. Elles vendent ces petits ouvrages aux François, qui les ont d'elles pour des bagatelles. Elles font encore des paniers travaillés très-proprement, des mannes à mettre le mahis; & avec des plumes de queue de dindes qu'elles savent arranger, elles font des éventails, non-seulement qui leur servent, mais dont nos Françaises elles-mêmes ne dédaignent pas de faire usage.

Ce qu'il y a de plus admirable, est que sans tour, avec leurs doigts seuls & de la patience, elles font toute sorte de vaisselle de terre, des plats, des assiettes, des pots qui vont sur le feu, & d'autres assez grands pour contenir vingt-cinq à trente pots d'huile. Elles filent aussi sans rouët & sans quenouille du poil, ou plutôt de la laine de bœuf, dont elles font des jarretières &

du ruban ; & avec le fil qu'elles tirent de l'écorce du tilleul , elles se font des espèces de mantes , qu'elles couvrent de plumes de cignes des plus fines attachées une à une sur cette toile : ouvrage long à la vérité ; mais elles ne comptent leurs peines & leur tems pour rien , lorsqu'il s'agit de se satisfaire.

Toutes les femmes Sauvages aiment passionnément le vermillon , dont elles se servent pour se mattacher , c'est-à-dire , pour se barbouiller , non-seulement le visage , mais quelquefois aussi le haut des épaules & l'estomac. Les filles se louent volontiers aux François en qualité d'Esclaves & de Maîtresses tout ensemble ; & pour une aune de limbourg qui dans ce pays-là se paye seize livres en biller , elles demeurent avec eux en ces deux qualités pendant l'espace d'une Lune. Comme chez ces Nations il n'y a ni religion ni loix qui défendent ce libertinage , elles s'y abandonnent sans honte & sans scrupule , se donnant tantôt à l'un & tantôt à l'autre , & leur vertu n'étant jamais à l'épreuve d'un présent qu'on leur fera , ne fût-ce que d'une bagatelle. Ce n'est

pas que parmi ces filles Sauvages il ne s'en trouve quelqu'une qui soit sage ; mais il faut convenir qu'elles sont fort rares.

Lorsqu'un jeune Sauvage veut épouser une fille qui a encore pere & mere , après avoir obtenu d'elle son consentement , il va en faire la demande aux parens. S'ils la lui accordent , il ne manque point quelques jours après de faire présent à son futur beau-pere d'un fusil , par exemple , & à sa future belle-mere d'une couverture entiere de limbourg ; & si la fille qu'il doit épouser a des sœurs , il faut aussi qu'il leur donne du vermillon , de la rassade , des bracelets : en un mot , avant de se marier , il est obligé de faire quelque présent à tous les plus proches parens de sa future. Ce qu'il y a d'admirable , est que malgré la corruption & le libertinage qui regnent parmi ces Barbares , le lien du mariage y est beaucoup plus respecté , que parmi les Peuples les plus policés. Excepté le grand Chef de la Nation , qui seul a le privilège parmi eux de pouvoir épouser plusieurs femmes , tous les autres n'en ont

qu'une ; & il est inoui qu'on y entende parler de séparation & de divorce : on n'y voit jamais un Sauvage changer ; la femme qu'il a une fois épousée , il la garde jusqu'à la mort.

CHAPITRE XX.

De la Religion des Sauvages , & de leur sentiment sur la Divinité.

DE toutes les Nations sauvages , il n'y en a peut-être pas une de qui on puisse dire avec vérité , qu'elle ait aucune idée de Religion & de culte. Cependant on remarque chez plusieurs de ces Peuples certains usages , certaines cérémonies , certaines pratiques , qui semblent donner lieu de croire que ces Barbares ne sont pas dénués de toute connoissance d'un Etre suprême , & que par ces pratiques ils ont dessein de rendre à ce souverain Etre ou à quelque autre qu'ils ne connoissent point , une espèce d'adoration.

Pour me renfermer dans ce qui regarde la Louisiane, on a remarqué que les Natchez, par exemple, avoient des jours de jeûne, dans lesquels ils se barbouilloient le visage de noir, & ne mangeoient jamais qu'après le Soleil couché; encore falloit-il qu'ils se fussent débarbouillés auparavant. Si dans ces jours de jeûne ils entroient dans quelque maison Françoisse où on leur présentât du pain, quoiqu'ils l'aiment beaucoup, ils le refusoient, & il n'étoit pas possible de leur en faire manger.

Indépendamment de ce jeûne, lorsqu'un Sauvage vient dans une maison, si on lui présente du pain, il l'accepte; mais avant de le manger, il ne manque jamais d'en casser quatre petits morceaux qu'il jette vers les quatre parties du monde. Qu'on lui demande pourquoi il le fait, & ce que cette cérémonie signifie: il l'ignore, & n'a d'autre réponse à faire, sinon que c'est leur coutume.

Les Natchez avoient aussi un Temple, c'est-à-dire, une cabane assez grande, à laquelle il a plu à nos Européens

de donner ce nom ; mais il n'étoit nullement orné de la façon que l'a écrit un certain Auteur , qui dit que ce prétendu Temple étoit couvert d'or. S'il a pris pour de l'or des nattes de cannes qui couvroient cette cabane , à la bonne heure , je ne m'y oppose point ; mais j'ai peine à lui passer ce qu'il ajoute , que ce Temple étoit entouré d'une palissade de pieux pointus , où ces Sauvages plantoient les têtes de leurs ennemis pris ou tués en guerre , puisqu'il est de notoriété que les Sauvages ne s'amusent point à couper la tête à leur ennemi , & qu'ils se contentent de lui lever la chevelure. D'ailleurs il est certain que ce prétendu Temple situé dans un coin de la plaine à droite en allant du poste François au Village sauvage , n'étoit entouré d'aucune palissade , & qu'il n'avoit nul autre ornement qui le distinguât des cabanes ordinaires. Il est encore faux , que dans ce Temple , comme ose l'avancer le même Ecrivain , il y eût cent ou deux cens personnes préposées à la garde du feu perpétuel. Je conviens qu'on y conservoit toujours du feu ,

fans qu'aucun Sauvage ait jamais pu expliquer sur quoi cette cérémonie étoit fondée ; du reste il est constant qu'il n'y avoit en tout que quatre gardiens destinés au service de ce Temple, qui se relevoient tour-à-tour tous les huit jours, & qui étoient chargés d'y porter du bois pour l'entretien du feu. Si par leur négligence il venoit à s'éteindre, il est certain que non-seulement il devoit leur en coûter la vie, mais encore à leurs femmes & à leurs enfans ; mais comme il n'y avoit que le Grand Chef de la Nation qui entrât jamais dans ce Temple, ainsi que quelques Considérés & la femme Chef, qu'ils n'y alloient pas même tous les jours, mais seulement lorsqu'il leur en prenoit fantaisie, on conçoit que ces gardiens étoient parfaitement les maîtres de ce feu ; que s'il venoit par hazard à s'éteindre, ils n'avoient garde de s'en vanter, & qu'ils le rallumoient sur le champ. C'étoit dans ce Temple que les Natchez enterroient leurs Chefs, & conservoient les os de leurs ancêtres.

Malgré ce que je viens de dire, on

ne peut disconvenir que ce feu perpétuel conservé avec tant de soin chez cette Nation n'ait beaucoup de rapport avec le feu sacré des Perses, & celui qui chez les Romains étoit gardé par les Vestales. Du reste il est certain que ces Peuples avoient une grande connoissance de l'Être suprême, de ses attributs, & de ses opérations au sujet de la création de l'homme & de l'univers. Voici ce que m'en a écrit un de mes amis (a) qui avoit interrogé les plus éclairés d'entr'eux sur cette matière.

» Ils conviennent, dit-il, qu'il y a
 » un Être suprême auteur de toutes
 » choses, qu'ils nomment *Coyocop-Chill*. Le mot de *Coyocop* signifie en
 » général un Esprit; mais celui de *Chill*
 » ne peut guères bien se rendre en nô-
 » tre langue: pour le faire entendre,
 » je me servirai d'une comparaison. Le
 » feu par exemple, est appelé *Oüa* par
 » ces Sauvages, & le Soleil *Oüa-Chill*,
 » c'est-à-dire, le feu par excellence.

(a) Le sieur le Page déjà cité.

» le plus excellent de tous les feux , ou
» si l'on veut , le feu suprême ; ainsi
» dans ce sens , *Coyocop-Chill* signifie-
» roit l'Esprit par excellence , l'Esprit
» suprême. Ils disent que ce grand Es-
» prit a tout créé par sa seule bonté ,
» même les Anges qu'ils nomment
» *Coyocop-Thecou* , c'est-à-dire , Esprits
» serviteurs. Selon eux , ces Esprits ser-
» viteurs ont été créés , pour être tou-
» jours présens devant l'Esprit suprê-
» me ; c'est par eux que toute la na-
» ture a été formée par l'ordre & la
» volonté de l'Esprit suprême , excep-
» té l'homme , qui seul a été formé par
» ce même Esprit d'un peu de terre &
» d'eau pêtées ensemble. Ils ajoutent
» que lorsqu'il l'eut fait , formé , ache-
» vé , tourné & trouvé bien , il le mit
» à terre , & souffla dessus ; qu'aussi-
» tôt cette petite figure se mit en mou-
» vement , eut vie & prit accroisse-
» ment. Je leur demandai comment la
» femme avoit été formée : ils me ré-
» pondirent qu'ils n'en sçavoient rien ;
» mais qu'apparemment elle avoit été
» formée de même. Je leur dis que

» non , & leur expliquai la maniere
» dont cela s'étoit fait ; ils parurent
» fort contens de cet éclaircissement (a).

» Je leur demandai encore s'ils
» avoient entendu parler du déluge :
» ils me dirent qu'oui ; mais il faut
» convenir que ce qu'ils m'en racon-
» terent paroissoit moins tenir de
» la vérité que de la Fable. Ils disoient
» qu'une grosse pluie tomba si abon-
» damment & pendant si long-tems sur
» la terre , qu'elle en fut toute couver-
» te , excepté une très-haute mon-
» tagne où quelques hommes se sau-
» verent ; que tout le feu étant mort
» sur la terre , un petit oiseau nommé
» *Coüy-oüy* qui est tout rouge , (c'est
» celui qu'on appelle à la Louisiane l'oi-
» seau Cardinal) l'apporta du Ciel. Je

(a) Il n'est pas difficile d'appercevoir ,
que dans ce long récit l'imagination du sieur
le Page a beaucoup aidé celle des Sauvages.
L'endroit sur-tout où il leur fait dire que
l'univers a été créé par les Anges , est ad-
mirable : pour le rendre parfait , il ne res-
toit à l'Auteur que de nous apprendre par
quel hazard les Natchez qu'il fait ailleurs ori-
ginairement Phéniciens , étoient devenus
tout d'un coup Ebionites.

» compris par-là , qu'ils avoient ou-
 » blié presque toute l'Histoire du dé-
 » luge (a) &c. «

A ce récit de mon ami je joindrai ce qu'un Sauvage des Yazoux dit un jour à l'Abbé Juif, Aumônier de la Concession établie à une lieue du Village que cette Nation habitoit. Cet Ecclésiastique lui ayant demandé un jour , s'il avoit quelque connoissance de la maniere dont son pays avoit été fait , ainsi que le premier de ses ancêtres , le Sauvage répondit , que pour ce qui étoit du premier homme , il ne pouvoit lui en rien dire ; qu'à l'égard de celui qui avoit fait tout , c'étoit le grand Esprit , *Minguo-Chitou* ; qu'il étoit bon , & ne faisoit de mal à personne ; que quand même l'homme seroit méchant , il lui pardonneroit tou-

(a) Ils ne l'avoient donc pas oubliée toute entière. Heureux Sauvages ! d'avoir encore conservé du moins quelque souvenir d'un événement , dont , au rapport de S. Augustin , on ne trouve aucunes traces dans l'Histoire des Grecs ni des Romains : *Quod nec Græca , nec Latina novit Historia.* August. de Civit. Dei , lib. 28. c. 9.

jours. L'Aumônier sur cette réponse crut l'occasion favorable pour lui parler de Dieu, & pour lui faire connoître, que ce grand Esprit qui étoit si bon, ayant créé toutes choses, il avoit par conséquent fait l'homme, & que celui-ci par reconnoissance devoit le prier & l'invoquer. » Bon ! pourquoi le prier, répartit le Sauvage, puis-
» qu'il est la bonté même, & nous
» donne tout ce dont nous avons be-
» soin ? Celui qu'il faut prier, c'est le
» petit Esprit, *Minguo-pouscoulou*,
» qui est méchant, puisqu'il peut nous
» faire mourir, nous rendre malades, &
» gâter nos biens par des orages & des
» tempêtes ; c'est celui-là qu'il faut in-
» voquer, afin qu'il ne nous fasse point
» de mal. «

Tel est le déplorable aveuglement de ces Peuples, dont le Démon a fasciné l'esprit au point de s'attirer leurs adorations & leur culte : aveuglement d'autant plus funeste, qu'entêtés qu'ils sont des coutumes de leurs ancêtres, il est presque impossible de les en guérir. Il est vrai que malgré leur obstination dans l'erreur, le neur le Maire

Missionnaire eut de mon tems la consolation de convertir au Christianisme le grand Chef des Tonicas. Ce Chef ayant été instruit , reçut le baptême avec son fils ; mais ni ses exhortations ni ses exemples ne purent porter sa Nation à l'imiter , & elle est toujours demeurée depuis dans les ténèbres de l'infidélité.

Cependant ces Peuples sauvages conviennent presque tous , qu'après cette vie ils doivent aller dans un pays beaucoup meilleur & plus abondant que celui-ci ; que là ils ne manqueront jamais de rien, qu'ils y auront des bœufs & du gibier à foison , & qu'ils y jouiront de toutes sortes de plaisirs. Mais on peut dire que c'est presque à cela que se borne toute leur Religion , sans que cette idée d'une vie future influe sur leurs mœurs & sur leur conduite. Ils ont pour principe de ne point prendre la femme d'autrui , & de ne point tuer ceux qui ne leur font point de mal : voilà dans ces deux articles le sommaire & l'abrégé de leur Morale.

Cependant quoique ces Peuples barbares n'aient que peu ou point de Re-

ligion , comme on peut en juger par ce que je viens de dire , ils ne laissent pas d'avoir leurs superstitions ; & ces superstitions varient suivant les Nations & les Contrées. Je rapporterai à ce sujet un fait arrivé aux Arcanças dans le tems que j'étois dans ce pays. C'étoit en 1722. qu'un jour vers les trois heures après midi un corbeau étant venu se percher sur un arbre proche du Village de cette Nation , & s'étant mis à croasser , ses cris répandirent l'allarme chez tous ces Sauvages. Peut-être croira-t-on que comme il est rare de voir ces oiseaux dans cette contrée de la Louisiane , c'en est assez pour que ces hommes ignorans & grossiers en soient épouvantés , lorsqu'il y en paroît quelqu'un ; ce qu'il y a de certain est qu'ils furent si consternés des cris de celui-ci , qu'aussi-tôt les femmes & les filles , les jeunes gens & les vieillards s'enfuirent dans une grande cabane où ils se réfugièrent , tandis que les Guerriers sortant d'une autre cabane & frappant sur le pot , se préparèrent à aller présenter le Calumet & demander grâce à cet oiseau funeste qui , selon eux , ne leur annonçoit rien de bon.

Tandis que tout ce Village étoit ainsi dans la crainte & dans le trouble , il arriva qu'un Soldat François prenant son fusil , tira le corbeau , qui tomba mort au pied de l'arbre. Aussi-tôt tous ces Guerriers qui s'étoient déjà mis en marche pour la cérémonie qu'ils méditoient , doublèrent le pas , & vinrent présenter le Calumet à ce Soldat , qui d'abord refusa de l'accepter , dans la pensée que ces Sauvages se moquoient de lui ; mais ils lui représentèrent que puisqu'il avoit tué celui qui leur présageoit sans doute quelque grand malheur , il étoit juste qu'ils vinssent lui offrir le signe de paix , & qu'ils l'honorassent comme leur libérateur. En un mot le Soldat fut obligé d'accepter le Calumet , avec quelques présens de peaux passées dont il fut accompagné ; & il n'y eut point de vieillard dans le Village qui ne se fit honneur de venir lui baiser la main : le reste du jour se passa dans la joie , & toute la nuit les femmes & les filles ne firent que danser , & chanter les louanges du François , qu'elles nommoient leur protecteur & leur défenseur.

CHAPITRE XXI.

Des Alexis , ou Jongleurs.

PUISQUE, comme on vient de le voir, les Sauvages n'ont aucune Religion, du moins apparente, & par conséquent point de culte extérieur, il s'ensuit naturellement qu'ils n'ont parmi eux ni Prêtres ni Prêtresses. Il s'y trouve cependant certains hommes, qu'on pourroit croire en tenir la place; du moins peuvent-ils être regardés comme des Devins, des Sorciers ou des Magiciens, puisqu'on les consulte en effet comme tels; & que par des cérémonies ridicules ils se vantent d'opérer des choses qui, si elles étoient vraies, passeroient sans difficulté tout pouvoit humain.

Ces hommes qu'on appelle Alexis ou Jongleurs se mêlent aussi de Médecine; & il faut convenir que sans science & sans étude, sans drogues & ordinairement sans beaucoup d'ap-

prêts , ils guérissent quelquefois leurs malades aussi sûrement , que pourroient le faire les Médecins les plus habiles.

La Barbe Espagnole , cette mousse qui croît aux arbres & dont j'ai parlé ailleurs , est un des remèdes qu'ils emploient le plus souvent dans leurs cures : ils s'en servent principalement dans les pesanteurs , les lassitudes dans les membres , les courbatures , & même les douleurs internes ; & voici la méthode qu'ils observent dans ces maladies. Ils font dresser d'abord dans la cabane du malade un lit élevé de terre d'environ un pied & demi , & différent des autres , en ce que les cannes dont il est couvert , au lieu d'être serrées , sont écartées entr'elles d'un bon pouce. Le Médecin sauvage étend ensuite sur ce lit de cette mousse, ou Barbe Espagnole , l'épaisseur de sept à huit pouces ; après quoi ayant fait coucher son malade tout nud sur ce matelas , il lui couvre encore tout le corps de la même mousse , de façon qu'il n'y a que sa tête qui paroisse. Alors ces Alexis mettent sous le lit des charbons ar-

dens , qu'ils étouffent avec des herbes qu'ils ont fait bouillir , & entourent le lit de couvertures. La fumée de ces herbes passant au travers de la mousse , excite dans le malade une sueur abondante : car on peut dire qu'ils ne le ménagent point , & qu'ils le font suer malgré lui & jusqu'à l'excès. Aussi , lorsqu'il sort de ce bain , n'ont-ils pas besoin de serviettes pour l'essuyer ; le coin de leur main en fait l'office , & fait couler de tout son corps des ruiffeaux de sueur. Si après ce remède violent le malade n'est pas d'abord absolument guéri, il en reçoit au moins beaucoup de soulagement ; & ordinairement quelques jours après il recouvre enfin sa santé parfaite.

Je dis que cela arrive ordinairement ; du reste ce remède n'est pas si sûr , qu'il ne trouve quelquefois des maladies opiniâtres dont il ne peut venir à bout. C'est ce que j'ai vû dans un Sauvage des Yazoux , qui depuis deux ans au moins étoit tourmenté de douleurs aiguës. Il n'avoit qu'une fille qui prenoit soin de lui ; & il avoit passé par les mains de tous les Alexis de son Vil-

lage, sans pouvoir trouver ni guérison, ni soulagement à son mal. Ennuyé enfin de souffrir, & de la durée d'une maladie qui le mettoit hors d'état d'aller à la chasse ou à la guerre, même de sortir & de se promener, il ordonna un jour à sa fille d'aller lui chercher quelque chose dont il disoit avoir besoin dans un endroit qu'il lui indiqua. Elle partit; & à peine étoit-elle sortie de la cabane, que le Sauvage se leva, chargea son fusil de trois bales, & se cassa la tête. Cette résolution & ce mépris de la vie n'est pas extraordinaire dans les Sauvages. Non-seulement ils se livrent eux-mêmes volontairement à la mort, comme on le verra lorsque je traiterai de leurs funérailles; mais même lorsque quelqu'un d'entr'eux a eu le malheur d'avoir une jambe ou un bras cassé, comme ils sont bien sûrs que leurs Alexis n'auront pas l'art de le remettre, & que d'ailleurs ils n'ont parmi eux ni bossus ni tortus; ils font un festin à celui qui est ainsi estropié, & après quelques jours de divertissement ils l'étranglent.

Les Alexis ne se servent point de kan-

cettes pour tirer du sang; mais lorsqu'ils ont un malade qu'ils croient avoir besoin d'être saigné, ils prennent un éclat de pierre à fusil, avec lequel il font plusieurs incisions sur la chair du malade dans l'endroit où il sent de la douleur. Après cela ils sucent le sang, ou avec la bouche, ou avec un bout de corne de bœuf qu'ils ont sciée, & dont ils ont fait une espèce de cornet qu'ils appliquent sur la plaie. Voilà ce qu'ils appellent une saignée. Du reste, quoiqu'ils n'emploient dans leurs cures que des simples & des racines, ils ne laissent pas de réussir; plusieurs François ont eu recours à eux, & se sont bien trouvés de leur méthode & de leurs remèdes.

Outre le talent de la Médecine qui rend ces Alexis fameux chez ces Peuples, ils ont encore parmi eux, comme je l'ai dit, la qualité de Jongleurs, c'est-à-dire, de Sorciers & de Devins; & lorsqu'il survient quelque besoin pressé, soit particulier ou public, comme d'une sécheresse extraordinaire, on a recours à ces imposteurs, qui

de quelque façon qu'ils s'y prennent, manquent rarement de donner satisfaction de ce qu'on leur demande. Je rapporterai à ce sujet un trait dont j'ai été témoin, & qui prouve l'habileté de ces Charlatans.

En 1723. l'été fut si sec, qu'on ne se souvenoit point dans le pays d'en avoir gueres vû de semblable : le tabac & les autres plantes qu'on avoit semées, languissoient sur la terre faute d'eau ; & si le tems ne changeoit, on ne prévoyoit qu'une très-mauvaise récolte & une disette presque certaine. On avoit alors à la Concession de feu M. le Blanc aux Yazoux un Aumônier nommé l'Abbé Juif, qui avoit servi en cette même qualité dans les Armées de Sa Majesté. Dans cette calamité publique, ce pieux Ecclésiastique ordonna un jeûne général avec l'Oraison des quarante heures dans la Chapelle de la Concession ; & il fit faire des Processions pour fléchir la colere de Dieu, & obtenir de sa miséricorde le secours dont on avoit besoin. Le Ciel fut inexorable à leurs vœux. Désespéré de ce côté-là, celui qui commandoit à ce

poste fit venir le Chef des Jongleurs de la Nation des Yazoux , auquel il demanda s'il pouvoit lui faire avoir de l'eau ? Le Sauvage lui en promit pour le lendemain ; & je puis certifier qu'il plut non-seulement ce jour là , mais encore le jour suivant. Je laisse à d'autre à examiner par quel art le Jongleur put réussir à tenir parole ; mais le fait est certain. Après tout il me semble qu'on pourroit l'expliquer fort naturellement , & que pour cela il ne seroit pas nécessaire d'avoir recours à l'art diabolique.

CHAPITRE XXII.

*Du Gouvernement des Sauvages ,
de leur Noblesse & de leur
Langue.*

ON peut considérer dans chacune des Nations sauvages , comme dans toutes les Nations de la terre , deux espèces d'hommes , dont les uns

semblent nés pour commander & pour jouir de tous les honneurs , les autres pour obéir & pour ramper dans l'obscurité ; c'est ce que nous nommons les Grands & le Peuple. Les premiers sont chez les Sauvages les Chefs , les Soleils & les Considérés : tous ceux qui ne sont pas renfermés dans cette classe & décorés de quelqu'un de ces titres , composent le Peuple , & s'appellent Puants.

La soumission des Sauvages est extrême pour leur Chef , qui leur commande avec le pouvoir le plus despotique. Ils lui obéissent en tout ce qu'il peut leur ordonner : quand il leur parle , ils heurlent neuf fois pour lui applaudir , & lui témoigner leur contentement ; & s'il demande la vie de quelqu'un d'eux , lui-même vient lui présenter sa tête. Mais à la mort de ce Chef , ses enfans , garçons ou filles , n'héritent point de son pouvoir , & ne succèdent point au commandement : ses descendans rentrent dans l'ordre des Puants ; & c'est aux garçons à faire des actions de valeur qui puissent les élever à la dignité de Considérés. Il

n'appartient qu'à la femme Soleil, qu'ils nomment aussi la Femme blanche, de perpétuer la tige d'où sortent leurs Chefs. Elle a plus de pouvoir, tant qu'elle vit, que le Chef même, qui peut être son fils ou son frere, & jamais son mari, qu'elle peut choisir, si elle veut, parmi les Puants, & qui est plutôt son Esclave que son maître. Les mâles qui sortent de cette femme, sont les Chefs de la Nation; & ses filles deviennent comme elle Femmes Soleils ou Femmes blanches.

Pour entendre cette propagation de la Noblesse & du Gouvernement dans ces Nations sauvages, remontons jusqu'à la loi qui en établit parmi elles la succession, & supposons que lors de cet établissement il ne restoit qu'une *Oüachill-Tamaïll*, c'est-à-dire, une Femme Soleil, ou Femme blanche. Supposons encore que cette femme eut deux enfans, un garçon & une fille. Alors, selon la loi qui veut que la Noblesse se perpétue par les femmes & dégénere par les hommes, ce garçon sorti de la Femme blanche fut établi à la vérité *Oüachill-Liquip*, c'est-à-dire,

grand Chef ou grand Soleil ; mais à sa mort ses enfans ne furent que Nobles, les enfans de ceux-ci devinrent simples Considerés, & les enfans de ces derniers retomberent dans l'ordre des Puants. Au contraire des fils de sa sœur, qui fut-elle même Femme blanche, ou Femme Soleil, l'aîné dut être grand Chef, ou grand Soleil, le second fut petit Soleil Chef de guerre, & les autres seulement Soleils, leurs enfans devant dégénerer suivant la proportion que j'ai marquée. Quant à ses filles, elles furent non-seulement Femmes blanches ou Femmes Soleils; mais aussi ce fut par elles que les Soleils & la Noblesse se perpétuerent dans la Nation.

Lorsqu'on demande raison à ces Sauvages de l'établissement de cette loi, ils répondent que comme suivant leur usage, à la mort de leur grand Chef ou grand Soleil ses femmes doivent aussi mourir avec lui, de même que ses serviteurs & ses servantes, sans quoi il seroit sans femmes & sans suivans en l'autre monde, il arrive de-là que les Femmes Soleils ne veulent ja-

mais être mariées avec le grand Chef ; qui par cette raison est toujours obligé d'épouser des femmes Puantes. Or s'il arrivoit, disent-ils, que cette femme Puante s'abandonnât par hazard à un Puant, & que l'enfant qui sortiroit de ce commerce vint à nous commander, il s'ensuivroit que nous serions gouvernés par un Puant ; ce qui ne seroit pas dans l'ordre. Au contraire, ajoutent-ils, que la Femme Soleil ait des enfans de son mari ou d'un autre, quel qu'il soit, peu nous importe : ils sont toujours Soleils du côté de leur mere ; ce qui est le plus sûr, puisque le ventre ne peut mentir.

A l'égard des Considérés, on voit par ce que je viens de dire que la naissance donne ce rang à tous les petits-fils du grand Chef. Mais outre la naissance, il y a encore des moyens par lesquels un Puant peut s'élever à ce degré de Noblesse dans la Nation. Un des plus ordinaires est de se rendre fameux par quelque action de valeur & de bravoure. La chevelure d'un ennemi, par exemple, qu'un Guerrier aura enlevée, ou même la queue d'une ju-

ment ou d'un cheval, suffira pour lui faire obtenir ce titre, & pour le mettre en droit, ainsi que sa femme, de se défigurer le corps, en portant sur leur peau ces figures bizarres, dont j'ai dit qu'ils faisoient leur principale parure.

Voici encore un autre moyen par lequel un Puant, pourvû qu'il soit marié, peut parvenir au rang de Considéré. A la mort du grand Chef de la Nation, si ce Puant a un enfant à la mammelle ou du moins dans un âge fort tendre, il se rend avec sa femme & son enfant dans la cabane où ce Chef est exposé; là aussi-tôt qu'ils sont arrivés, le pere & la mere tordent le col à leur enfant, qu'ils jettent aux pieds du cadavre, comme une victime qu'ils immolent aux manes de leur Chef. Après ce sacrifice barbare, ils tournent entre leurs mains quelques rouleaux de Barbe Espagnole qu'ils mettent sous leurs pieds, comme s'ils vouloient signifier par-là qu'ils ne sont pas dignes de marcher sur la terre, & dans cet état ils restent tous deux de bout devant le corps du grand Chef, sans changer

de place ni prendre aucune nourriture de tout le jour. Pendant ce tems-là la cabane est visitée par toutes sortes de personnes qui viennent, les unes par pure curiosité, d'autres pour voir encore une fois celui qui les a gouvernés, & lui souhaiter un bon voyage. Enfin lorsque le Soleil est couché, l'homme & la femme sortent de la cabane, & reçoivent les complimens de tous les Guerriers & des Considérés, au nombre desquels ils viennent d'être aggrégés par cette cérémonie bisarre & cruelle.

Voilà ce que j'avois à dire de la Noblesse & du Gouvernement des Sauvages. A l'égard de leur langue, je remarquerai, 1°. que comme on distingue parmi eux des Nobles & des Puants, chacun de ces deux ordres a aussi sa langue qui lui est particuliere; en sorte que pour signifier la même chose, les Grands & le Peuple se servent de mots qui n'ont aucune ressemblance: 2°. que quoique dans ce grand nombre de Nations qui habitent la Louisiane, chacune ait une langue qui lui est propre; il y a cependant une

182 *Mémoires Historiques*
espèce de langue mere qui est générale
pour toutes, & qui s'entend par-tout :
c'est celle de la Mobile. Lorsqu'on la
sçait, on peut voyager par toute cette
Province sans avoir besoin d'inter-
préte.

CHAPITRE XXIII.

*De leur maniere de faire la Guerre,
& de compter.*

Les Sauvages sont très-vindictifs ;
& il n'y a rien qu'ils n'entrepren-
nent pour venger la mort de ceux de
leurs parens qui auront été tués en
guerre. Mais ils ne s'y prennent ja-
mais en braves ; c'est toujours en tra-
hison qu'ils attaquent : s'ils croyoient
avoir quelque chose à craindre, ils se
garderoient bien de s'y risquer. Ils ont
des tours plus fins que le Renard pour
assûrer le succès de leur vengeance,
& une patience admirable pour épier
l'occasion de réussir ; pour avoir la che-

velure d'un ennemi , ils l'attendront huit jours de suite au passage , ne vivant pendant tout ce tems-là que d'un seul épi de mahis grolé.

C'est cet esprit de vengeance si naturel à ces Nations sauvages , qui perpétue entr'elles ces guerres fréquentes , qui les désolent & les détruisent ; mais on ne doit pas s'imaginer qu'elles se fassent , comme chez nous , en grosse troupe , avec beaucoup de bruit & de dépense : leurs armées ne sont que de simples partis ; & leurs bagages , ainsi que leurs munitions , ne sont jamais si considérables , qu'ils ne puissent bien les porter eux-mêmes. Lorsque ces Sauvages ont résolu d'aller en guerre , ils partent de leur Village vingt ou trente ensemble , plus ou moins , munis de vivres , de haches , de fusils & de casse-têtes , & commandés par un Chef de guerre auquel ils obéissent. Ils traversent en cet équipage ces forêts immenses dont tout ce pays est couvert ; & quoiqu'ils n'y trouvent aucuns chemins frayés , ils ne marchent cependant point à l'aventure , consultant toujours le Soleil qui leur sert de conducteur &

de guide , & dirigeant sur cet astre leur route au Levant , au Couchant , au Nord ou au Midi , selon la position du Village qu'ils vont attaquer. Aussi-tôt qu'ils y sont arrivés , ils s'en approchent le plus qu'il leur est possible , & se logent dans le plus fort des bois , où ils ont la précaution de ne point faire de feu & de ne point tirer de peur d'être découverts. Cependant ils se détachent pendant la nuit pour aller séparément à la découverte , & pour examiner sur quelle cabane ils doivent tomber. Sont-ils convenus de celle qu'ils veulent attaquer ? ils choisissent ordinairement pour cela le point du jour , entrent dans la cabane , tuent tous ceux qu'ils y trouvent endormis , pillent la maison & se retirent. Mais ils ne le font , qu'après avoir laissé des marques de l'irruption qu'ils ont faite en cet endroit. Ce sont des espèces de petites massues de bois , sur lesquelles ils gravent avec la pointe de leur couteau , ou la figure qui est propre de leur Village , un Soleil , par exemple , pour les Natchez , une écrevisse pour les Houmas , un crocodile

pour les Bayagoulas , &c. ou bien celle que le Chef de leur parti porte fur fon eftomac. Ces marques font comme leur blafon. Ils en jettent plusieurs çà & là dans l'endroit où ils ont fait quelque coup ; & c'eft ce qu'ils appellent des Bois gravés.

Cependant il n'arrive pas toujours qu'ils puiffent faire de ces entreprifes fur une cabane , foit parce que le Village ennemi eft enfermé de pieux ou de paliffades , foit parce qu'ils ne fe croient pas affez forts pour l'attaquer. Alors cantonnés dans le fort du bois , ils fe détachent pour aller à la chaffe , non des bêtes , mais des hommes : ou bien ils attendent qu'il paffe quelqu'un du Village ennemi ; & dès qu'ils le voyent à portée , ils fe jettent fur lui , l'affomment à coups de haches & lui levent la chevelure. Que s'ils paffent plusieurs enfemble , ils fe fervent de leurs fusils pour les tuer ; & après leur avoir levé de même la chevelure , ils jettent les bois gravés & fe retirent , emmenant avec eux les prifonniers qu'ils ont faits , s'il y en a , pour être brûlés dans leur Village. Si après avoir attendu

long-tems, il ne passe personne, en sorte qu'ils soient obligés de se retirer sans rien faire, soit parce que la saison se passe, ou que les vivres viennent à leur manquer, ils ne peuvent point alors jeter de bois gravés, puisqu'ils n'ont fait aucune exécution; mais pour faire connoître qu'ils sont venus à cette intention, ils gravent sur les arbres à l'endroit de leur cabanage les mêmes marques dont j'ai parlé plus haut. Ensuite ayant coupé la tête d'un arbrisseau & l'ayant fendu en deux, ils en forment deux demi-cercles, en plantant ces deux pièces en terre par l'une de leurs extrémités; après quoi ils noircissent l'un de ces demi-cercles, & rougissent l'autre. Ces marques avertissent le Village ennemi qu'un parti de telle Nation est venu pour l'attaquer, qu'il a manqué son coup, mais qu'il reviendra. Alors ce Village détache à son tour un parti, pour user de représailles envers ceux qui le menacent; ou bien s'il ne se croit pas le plus fort, il leur envoie le Calumet, pour apprendre d'eux le sujet de cette guerre, & tâcher d'en obtenir la paix.

Il arrive quelquefois que deux partis ennemi étant en route dans l'intention réciproque de s'attaquer, viennent à se découvrir. Alors ils n'ont garde de marcher l'un contre l'autre & d'en venir aux mains : au contraire ils s'écartent ; & pour prévenir les méprises qui pourroient occasionner une action entr'eux , aussi-tôt que la nuit est venue , tandis que les uns dorment , les autres veillent , tirant de tems en tems des coups de fusil à poudre seulement , pour faire entendre qu'ils sont sur leurs gardes. En un mot le but de ces Sauvages est moins de tuer beaucoup d'hommes aux ennemis, que d'en remporter des marques, qui soient à leur retour dans leur Nation des preuves certaines de leur bravoure , c'est-à-dire , de lever beaucoup de chevelures. De-là vient que lorsqu'ils sont attaqués dans un Fort ; ils s'y renferment & s'y défendent bien, mais ne font jamais de sorties sur l'ennemi.

Les Sauvages n'ont ni jours , ni semaines , ni mois ; ils n'ont pas même d'année. Ils comptent toujours par Lu-

nes ; & leur compte ne va jamais que jusqu'à dix. Car le plus haut point de leur Arithmétique ne passe point cette somme : ils comptent fort bien jusques-là ; mais lorsqu'ils y sont arrivés , il faut qu'ils recommencent par un ; après quoi ils disent , un dix , deux dix , & ainsi de suite jusqu'à dix fois dix sans pouvoir aller plus loin. C'est-là pour eux le *non plus ultra* ; aussi lorsqu'ils y sont arrivés , on les entend dire ce mot *Tallabé* , qui signifie , il y en a tant que je ne puis plus les compter. Il y a eu quelques Capitaines François , qui commandant dans des postes éloignés où ils n'avoient que des garnisons très-foibles , ont habilement profité des bornes étroites de ce calcul pour en imposer aux Sauvages , lorsqu'ils venoient dans leurs Forts , *sans dessein* , disoient-ils , mais en effet pour examiner la place & les forces qui y étoient. Ils faisoient en sorte que ceux de leurs Soldats qui entroient chez eux en chemise , n'en sortissent point qu'en veste , & que ceux qui en sortoient en veste , n'y rentrassent point qu'avec un justau-corps. Au moyen de ce déguise-

ment & de quelques autres de même nature, un homme compté par les Sauvages en valoit souvent cinq ou six, & une petite garnison de vingt ou trente hommes passoit dans leur esprit pour une armée.

CHAPITRE XXIV.

Cérémonie du Calumet ; ce que c'est.

TOUS les Sauvages en général aiment beaucoup la fumée de tabac : on les verra souvent en avaler de suite dix à douze gorgées, qu'ils gardent dans leur estomac sans en être incommodés ; après quoi ils cessent de tirer, & rendent cette fumée à plusieurs reprises, partie par la bouche, & partie par le nez. Il est vrai qu'ils mêlent le tabac avec les feuilles d'un petit arbrisseau qu'on nomme le Vinaigrier, soit pour adoucir la force du premier, ou parce qu'autrefois ils se servoient de ce dernier en guise de tabac. L'un & l'autre

aujourd'hui mêlés & hachés ensemble, s'appellent chez eux de la Feningue; & leur pipe à fumer se nomme Calumet. Il y a peu de personnes qui n'ayent entendu parler du fameux Calumet de paix: c'étoit autrefois parmi les Sauvages le symbole de l'amitié; & avec ce passe-port, on pouvoit voyager en sûreté parmi toutes ces Nations barbares. Mais je ne conseillerois pas aujourd'hui de s'y fier; la triste expérience que nos François en ont faite, comme je le dirai dans la suite, prouve que les Sauvages abusent souvent de ce signe de paix pour exécuter les desseins les plus noirs & les plus barbares. Cependant parce que ce Calumet est encore fort célèbre parmi eux, je vais en donner la description, ainsi que des cérémonies qui l'accompagnent.

Le Calumet est un tuyau de bois percé dans toute sa longueur, qui est d'environ quatre pieds, peint ordinairement de différentes couleurs, & orné par intervalles de poils de porc-épic le plus souvent teintes en rouge ou en jaune. Du milieu de ce tuyau pend un faisceau de plumes blanches & rouges,

arrangées en queuë de pan , au bout desquelles sont attachés des crins de cheval tué en guerre , peints de même avec du vermillon. Une des extrémités de ce tuyau est garnie d'une pipe , faite tantôt d'une façon & tantôt d'une autre , ordinairement d'une pierre rouge qui tient du corail , quelquefois aussi d'une pierre noire assez ressemblante à du marbre. Tel est le fameux Calumet ; & voici les cérémonies dont il est accompagné lorsqu'on le donne.

Supposons un parti de quinze à vingt Sauvages sortis de leur Village pour aller présenter le Calumet au Chef de quelqu'autre Nation , en intention de lui demander la continuation de son amitié , ou d'en obtenir du secours contre leurs ennemis , ou pour quelque autre raison que ce puisse être. Ce parti étant arrivé proche du Village où il a dessein d'aller , députe aussitôt un Courrier vers le Chef , pour lui déclarer l'intention qu'on a de venir lui présenter le Calumet , & lui demander la permission d'entrer dans son Village. La visite est ordinairement acceptée ; & le Député revient sur le

champ en donner avis à sa troupe , qui sur son rapport se dispose à la cérémonie qui doit se faire le lendemain. Cependant toutes les femmes du Village sont occupées à piler du mahis , & à faire les autres préparatifs nécessaires pour recevoir ces Etrangers. Ceux-ci de leur côté se mettent sur leur propre. Les uns se mattachent le visage de rouge , d'autres l'ont rouge d'un côté & de l'autre noir ; quelques-uns ne sont couverts que d'une chemise ouverte par le col , sans bas ni culottes ; plusieurs sont absolument nus , n'ayant pour tout habillement que leur brayet : tous ont la tête ornée de plumes de différentes couleurs ; ils en portent jusques dans leurs oreilles qui sont percées , avec des grelots pendans à leur ceinture , quelquefois même des sonnettes , & des queuës de cheval qui pendent derriere eux. Ils s'abillent enfin magnifiquement , selon eux , & selon nous , comme de véritables mascarades.

Le lendemain dès la pointe du jour toute cette troupe se met en marche , ayant à sa tête le plus adroit d'entr'eux
qui

qui porte le Calumet ; & dès qu'ils approchent du Village , tous se mettent à chanter & à danser. Un d'eux porte à la main gauche un pot de terre couvert d'une peau de chevreuil passée, & tendue fortement sur ce pot autour duquel elle est attachée avec une corde , & avec une seule baguette qu'il tient de la main droite , il bat la marche sur ce pot qui leur sert de caisse : tous lui répondent par des cris qu'ils poussent en cadence ; quelques-uns portent des *Chichicoïas* , ou calabasses vuides dans lesquelles on a mis quelques grains de rassade ou de petits cailloux pour faire du bruit , & les remuent de même en cadence. Cependant celui qui porte le Calumet , le fait voltiger , tantôt bas , tantôt en l'air , faisant mille contorsions différentes des jambes & de tout le corps , & avançant toujours vers la cabane du Chef qu'ils veulent honorer. Il est suivi de ceux qui portent les présens. Arrivés enfin à la cabane, ils trouvent ce Chef assis les jambes croisées , environné de tous ses Officiers , c'est-à-dire , des Cueurriers & des Considérés. Celui qui porte le Ca-

lumet ayant rempli la pipe de tabac, présente le bout du tuyau à la bouche du Chef, tenant un tison allumé sur le tabac. Le Chef allume la pipe, & en tire deux ou trois gorgées; après quoi le Calumet passe à tous les spectateurs de main en main, ou plutôt de bouche en bouche. On met pendant ce tems-là devant le Chef les présens qu'on vient lui offrir; ce sont ordinairement des peaux de bœuf & de chevreuil passées, de l'huile d'ours, quelquefois un ou deux Esclaves. Le Calumet revient enfin à celui qui l'a présenté, qui fume le dernier; après quoi il se fait un grand silence. Alors le porteur du Calumet harangue le Chef, & lui expose les raisons de leur arrivée. Celui-ci accorde ou refuse ce qu'on lui demande, selon qu'il le juge à propos; mais quelle que soit sa réponse, les présens sont toujours bien reçus, & le Calumet, tel que je l'ai décrit, reste pour gage au Chef: on en ôte seulement la pipe, qui sert pour d'autres cérémonies pareilles. Alors on ne pense plus qu'à bien traiter ces Etrangers, qui sont aussi-tôt servis de

différens mets apprêtés exprès pour eux par les femmes Sauvages du Village. Le reste de cette cérémonie ne diffère en rien d'une autre que les Natchez célébroient autrefois , & que je vais décrire dans le Chapitre suivant ; c'est ce que nos François ont nommé la Tonne de valeur.

C H A P I T R E XXV.

De la Tonne de valeur ; Description de cette Fête.

LA Fête de la Tonne de valeur se célébroit ordinairement en Juillet. Cette Tonne ainsi appelée n'étoit autre chose qu'une cabane ronde , grande & haute , ressemblant assez bien à une tour , où tous les ans , au commencement de la récolte , chaque Sauvage étoit obligé d'apporter les prémices de ce qu'il recueilloit , soit en grains ou en fruits. Plusieurs Gardiens étoient préposés pour veiller à ce que

personne n'enlevât quoi que ce soit de ce qui s'apportoit dans cette cabane ; & eux-mêmes avoient défense expresse d'y toucher , ce qui s'observoit religieusement. Enfin l'année suivante on s'assembloit quelque tems avant la récolte , & l'on célébroit une fête générale de toute la Nation , pour manger en commun ce que chacun en particulier avoit apporté dans cette cabane. Voici quelles en furent les cérémonies & ce qui s'y passa une année que le Commandant François du poste des Natchez assista à ce divertissement avec plusieurs des Officiers de sa garnison.

Huit jours avant qu'elle commençât , les Sauvages couperent toutes les herbes qui étoient sur le chemin par où devoit passer leur grand Chef , qui étoient alors le *Serpent piqué* , c'est-à-dire , par l'espace d'environ une lieue & demie de distance qu'il y avoit entre le grand Village & cette Tonne. En même-tems ils dresserent plusieurs cabanes de feuillages autour d'une belle place qu'ils avoient préparée à côté de la Tonne ; & au bout de cette place ils

éleverent une autre cabane plus ornée que toutes les autres , destinée à servir comme de Palais à leur Chef. Cependant toutes les femmes des quatre Villages Natchez , c'est-à-dire , du grand Village , de la Pomme , de Jansenac & des Gris , s'étoient rendues au même endroit , où pendant ces huit jours elles ne furent occupées qu'à piler du mahis pour faire de la sagamité , du bled grolé , &c. & à préparer toutes les autres choses qui étoient nécessaires pour ce divertissement.

Le jour de cette fête étant arrivé , les Sauvages étendirent une belle peau de bœuf mattachée & peinte de diverses couleurs sur une espèce de civiere couverte d'une toile fine ainsi qu'un berceau ; & sur cette civiere ils coucherent leur grand Chef , qui ce jour-là étoit habillé à la Françoisé , mais sans fouliers. Cette cérémonie se fit au bruit de plusieurs coups de fusil , que les Sauvages tiroient de distance en distance. Ensuite s'étant tous rangés sur une colonne de quatre à cinq hommes de hauteur , ils éleverent le berceau où étoit leur Chef par-dessus leurs têtes , & se

le lançant de main en main depuis le grand Village jusqu'au lieu où étoit la Tonne , ils lui firent faire en l'air toute cette route beaucoup plus promptement que ne purent faire nos François, quoiqu'ils fussent assez bien montés, puisqu'il étoit plus d'un quart d'heure avant eux à ce camp champêtre, où il se fit toujours soutenir en l'air jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés. Si par malheur dans cette route le berceau fût tombé par terre , il en auroit coûté plus de cent têtes à ses sujets.

Aussi-tôt que le Commandant François parut avec sa troupe , le grand Chef descendit de son berceau au bruit de toute sa mousqueterie , & fut reçu par ses femmes à la porte de sa cabane , dont le plancher étoit couvert de nattes très-propres. Là s'étant assis les jambes croisées , selon leur coutume , environné de ses femmes assises sur leurs genoux , de ses Considérés & des François , il prit le Calumet qu'on lui présenta , fuma deux ou trois gorgées , & fit ensuite donner la pipe aux François , afin qu'ils fumassent avec lui ; mais parce qu'au lieu de s'exprimer par

signe , il donna cet ordre de voix , tous les Sauvages qui étoient présens y répondirent en heurlant neuf fois , comme c'est leur coutume. Après cette cérémonie, on servit devant lui plus de trois cens cinquante plats de toute figure & de toute espèce , de bois , de terre , de ronds , d'ovales , remplis de toutes sortes de mets , dont ayant goûté , il en distribua à ses femmes & à toute sa suite ; après quoi il fit délivrer le reste à tout son Peuple dispersé sur l'herbe par quartiers , c'est-à-dire , les femmes avec les femmes , les filles avec les filles , les garçons avec les garçons , & les hommes de même avec les hommes , mais distingués selon leur rang , je veux dire les Guerriers avec les Guerriers , & les Puants avec ceux de leur espèce. Pour lui , il avoit fait dresser une table dans sa cabane avec des bancs tout autour , où il s'assit avec le Commandant François & ses Officiers , qu'il traita à la Françoisise du mieux qu'il lui fut possible. Il est vrai qu'ils avoient fait apporter avec eux du vin & de l'eau-de-vie.

On étoit à la fin du repas , lorsque

le grand Chef ayant prié les François d'attendre un instant , se rendit à la porte de sa cabane , où à un signal qu'il fit , tous les Sauvages s'assemblerent aussi-tôt autour de lui. Là il leur fit de violens reproches , leur demandant s'ils n'étoient pas honteux de sçavoir que les François qui étoient leurs amis étoient parmi eux , sans qu'ils eussent songé à rien préparer pour les recevoir ; s'ils pensoient qu'ils fussent accoutumés comme eux à vivre de grut & de sagamité ? Sa harangue finit par l'ordre qu'il leur donna d'y pourvoir. A ce discours de leur Chef les Sauvages répondirent à leur ordinaire , en heurlant neuf fois ; après quoi s'étant détachés par troupes , on les vit au bout d'environ deux heures revenir à la file , rapportant aux pieds du grand Chef , les uns des pieces de bœuf boucanées , les autres des quartiers d'ours ou de chevreuil fraîchement tués , des écureuils , &c. en un instant le plancher de la cabane se trouva couvert à la hauteur de plus d'un pied & demi de viandes & de gibier de toute espèce. Le grand Chef parut content de leur exac-

titude à exécuter ses ordres ; & pour leur en marquer sa satisfaction , il leur fit voir une grosse bale pleine de son , & leur présenta en même-tems un fusil avec une aune de Limbourg , qui devoient être le prix de celui qui demeureroit vainqueur à cet exercice. Aussi-tôt tous les Sauvages se rangèrent en deux troupes d'environ huit cens hommes chacune ; & le grand Chef ayant lancé la bale au-dessus d'un des deux partis , le jeu commença. C'est ce qu'on appelle *la Soule* en Bretagne , où depuis très-long-tems ce divertissement est fort commun parmi les gens de la campagne , sans qu'on puisse dire que les Sauvages aient pris cet usage des Bretons , ni que ceux-ci l'aient apporté chez eux de l'Amérique. Quoiqu'il en soit de son origine , il est certain que les Sauvages se plaisent & s'exercent beaucoup à ce jeu , qui consiste chez eux lorsque la bale est lancée , à empêcher qu'elle demeure entre les mains d'aucun des joueurs , mais à la faire toujours voltiger , sans permettre qu'elle tombe à terre. Pour cela , lorsqu'elle est en l'air , on voit cha-

cun des deux partis s'avancer du même côté , & se ferrer si fort les uns les autres , qu'une épingle auroit peine à passer entr'eux ; & quand elle est prête à tomber , tous élèvent aussi-tôt les bras pour la recevoir , tâchant en même-tems d'empêcher leurs camarades de la retenir , & par ce moyen tenant fans cesse cette bale en l'air , se la renvoyant les uns aux autres de main en main & d'un parti à l'autre , jusqu'à ce qu'enfin un plus heureux ou plus adroit la retienne & gagne le prix ; ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de plus de trois heures.

Les Sauvages ont encore une autre espèce de jeu auquel ils s'exercent , non-seulement par divertissement , mais encore pour se gagner ce qu'ils ont les uns les autres , même se ruiner ; c'est ce qu'ils appellent *la Crosse*. Ce jeu consiste à lancer en même-tems plusieurs ensemble de longues perches de quinze à seize pieds & de la grosseur du poignet après une boule , qui roule sur un terrain bien battu & soit uni , tel qu'il s'en trouve au milieu de chaque Village. Lorsque la boule s'ar-

rête , celui dont la perche est la plus proche de cette boule , gagne le coup. Ce jeu se joue jusqu'à *Pocolé* , c'est-à-dire en dix ; & les Sauvages s'y ruinent souvent , comme je l'ai dit , mettant au jeu leur poudre , leurs fusils , leurs peaux , leur Limbourg , en un mot tout ce qu'ils peuvent avoir.

Au milieu de ces divertissemens la journée se passa ; & vers le coucher du Soleil on se remit à table , & l'on soupa avec les mêmes cérémonies qu'on avoit dîné le matin. Cependant les ténèbres ayant succédé à la lumière , la nuit offrit le spectacle d'une nouvelle fête , qui ne cédoit en rien à celle du jour. Pour la célébrer , on commence par illuminer toute la place avec des paquets de cannes de la grosseur d'une brassé chacun , & de la longueur de plus de vingt - cinq pieds. Ces paquets de cannes sont plantés sur des pieux assez gros dispersés dans toute la place , & enfoncés en terre à la distance d'environ huit pieds entr'eux ; & lorsqu'on les a allumés , ils rendent chacun autant de clarté , que pourroient en donner cent flambeaux de cire réunis en-

semble. Sur la droite , en face de la cabane du Chef , les femmes & filles Sauvages jointes aux vieillards sont assises en rond , ayant au milieu d'elles le maître Musicien frappant sur son pot avec sa baguette , tandis que toute l'assemblée lui répond en cadence par ces mots souvent répétés , *honathea , honathea* , que ces Sauvages tirent du fond de leur poitrine , frappant rudement leur estomac , en sorte qu'ils forment entr'eux une espèce d'écho , qui ne laisse entendre de tout ce concert que la dernière syllabe *thea*. Pendant que l'on chante , les uns tiennent des plumes à la main , & les font voltiger en cadence , d'autres remuent aussi en cadence leurs *Chichicoïias* ou calebasses , & toutes ces parties réunies forment une harmonie fort mélodieuse pour des oreilles sauvages.

Vis-à-vis de ce cercle de Musiciens & de Musiciennes s'éleve un poteau rond ou quarré de la hauteur de six à sept pieds , sur lequel est posé en travers le fameux Calumet de cérémonie. Tous les Guerriers , hommes & garçons , viennent tour-à-tour & l'un

après l'autre frapper au poteau ; & ils y viennent toujours en courant , comme s'ils étoient partis de loin , & portant à la main un fusil ou un casse-tête. Arrivé au poteau , le Guerrier fait un cri , en frappant plusieurs fois sa bouche avec la main : à ce signal la musique cesse , il se fait un profond silence dans toute l'assemblée ; & celui qui vient frapper au poteau prenant la parole , commence sa harangue , qui consiste dans le récit qu'il fait en abrégé de tous ses exploits. Il dit par exemple : » *Iche-*
» *la* , me voici ; j'ai levé tant de che-
» velures , j'ai passé trois jours & trois
» nuits sans manger pour triompher de
» mon ennemi , &c. « A chaque pose que fait l'Orateur , & à chaque belle action qu'il raconte , les assistans applaudissent par un *hom , hom* , qui veut dire en leur langue , cela est bon ; & lorsqu'il a fini , il se retire , après avoir jetté aux pieds du poteau les présens qu'il a apportés , comme fusils , chemises , couteaux , miroirs , casse-têtes , paquets de rassade ou de vermillon , &c. en un mot tout est bon & bien reçu. Dans la fête que je décris , les

206 *Mémoires Historiques*

François eux-mêmes furent admis à venir frapper au poteau , & pourvû qu'ils portassent leur présent , eussent-ils dit en François aux Sauvages toutes les injures possibles , ainsi que firent quelques-uns d'entr'eux , qui en s'adressant à eux-mêmes , leur disoient : » N'est-il pas vrai que vous êtes tous » des coquins , &c. « toute l'assemblée ne leur en répondoit pas moins , *athiocma* ; oui , cela est bon. Les Etrangers qui viennent dans un Village pour y présenter le Calumet , n'en partent jamais sans cette cérémonie du poteau ; & c'est à eux qu'appartiennent tous les présens qu'on y apporte. Le lendemain même on les voit avec le fameux Calumet & le pot qu'ils frappent en dansant , aller par tout le Village de cabane en cabane , où on leur fait encore de nouveaux présens.

Pour finir la description que j'ai commencée de la fête de la Tonne de valeur , j'ajouterai que tandis que les uns chantent & que les autres frappent au poteau , on voit assez souvent les jeunes Sauvages s'écarter avec les jeunes filles dont il y en a d'assez jolies ;

dans les prairies des environs , & s'y promener à la lueur des étoiles , les uns enveloppés de peaux de chevreuil , d'autres de couvertures de Limbourg ; nos François eux-mêmes ont quelquefois aussi fait leur partie dans ces promenades nocturnes. Là dans l'obscurité de la nuit il se fait sur l'herbe fraîche des tête à tête & des entretiens secrets , dont personne n'est mécontent. En se séparant , le jeune homme donne à sa Déesse un peu de vermillon , quelque colier de rassade , quelque bracelet de cuivre ou de fer , ou quelque autre bagatelle semblable ; & elle est satisfaite au de-là de toute expression.

La fête de la Tonne de valeur ne dure pas seulement un jour , mais tant que les provisions assemblées dans la Tonne peuvent suffire à l'entretien de la cérémonie & de l'assemblée. Dans toutes les Nations sauvages il se fait de pareilles fêtes , soit aux approches de la récolte , soit lorsque leurs gens reviennent vainqueurs de leurs ennemis : dans toutes ces fêtes il y a peu de différence ; mais la cérémonie du Calumet & celle du poteau sont sur-tout les

208 *Mémoires Historiques*
plus ordinaires, & se célèbrent pres-
que par-tout telles que je viens de les
décrire.

CHAPITRE XXVI.

*Cérémonies qui s'observent aux
Funérailles du grand Chef.*

CES cérémonies sont différentes
selon la différence des Nations,
comme on le verra par ce que je vais
dire. Je commencerai par ce qui se pra-
tiquoit en cette occasion aux Natchez,
comme ayant été une des Nations sau-
vages des plus considérables de la Loui-
siane; & pour en donner une descri-
ption plus exacte, je me servirai de la
relation que m'en a communiquée un
François, qui en 1725. fut témoin des
cérémonies qui s'observerent alors par-
mi eux à la mort du Serpent piqué leur
grand Chef. Ce Sauvage appelé dans
la langue du pays *Olabalkebiche*, étoit
fils d'une femme blanche ou femme

Chef, & frere du grand Chef de guerre des Natchez ; il étoit fort affectionné aux François , comme on le verra par la suite de ces Mémoires, & les avertit plusieurs fois des mauvais dessein de sa Nation. Voici les propres termes de la relation que j'ai promise.

Le Vendredi premier Juin 1725. sur les cinq heures du soir, revenant de l'habitation de la Terre blanche , je passai par le grand Village où le Serpent piqué étoit malade , & je demandai comment il se portoit à un nommé Chaumont , Soldat du Fort , qui le gardoit ; il me dit qu'il étoit très-mal, & qu'il avoit les jambes fort froides. Je lui offris sa part d'une demi-bouteille d'eau-de-vie , que j'avois apportée de la Terre blanche ; il l'accepta , & nous fumes ensemble chez *Yakstalchil*, second Chef de guerre du Village de la Farine, qui demeuroit au grand Village proche le Temple. Après avoir bu, comme la nuit approchoit, je passai chez le grand Chef de guerre, qui me voyant une bouteille à la main, me demanda s'il y avoit de l'eau-de vie ;

je lui répondis que non , & que je l'avois bûe avec *Yakstalchil* , & le François qui gardoit son frere : il me dit en sa langue , » Mange , & dors sur » mon lit. « En même-tems il me présenta du ollogale , espèce de grain fait comme du mil , que les Sauvages font grôler avec un peu d'eau sur le feu , après quoi ils le pilent , & le font cuire ; on le mange trempé dans l'eau , & il est fort bon. En m'offrant ce mets , le grand Chef me dit : » Je n'ai que » cela : depuis que mon frere est malade , mes gens ne vont point à la » chasse ; pour moi , je ne mange » point. « Je mangeai un peu : car il est fort malhonnête de les refuser ; c'est parmi eux une très-grande marque de mépris. Après que j'eus mangé , il me dit encore en me montrant son lit : » Couche-toi là ; pour moi je vais voir » mon frere. « Comme je dormois , le grand Chef rentra , & me poutsa par le bras , en me disant : » C'en est fait ; » il est mort. « Je lui demandai , Qui est-ce ? il ne me répondit point ; & alla s'accroupir dans un coin de la cabane , tenant sa tête dans ses deux mains ,

comme un homme pénétré de la plus vive douleur : en même-tems sa femme se mit à pleurer. Aussi-tôt j'entendis deux décharges de quatre à cinq coups de fusil tirés à quelque distance les uns des autres, & je jugeai que ce devoit être pour avertir les autres Villages Natchez de la mort du grand Chef. Ce fut aussi un signal pour un concert de cris & d'heurlemens affreux, qui sur le champ se firent entendre ; pour moi, je ne jugeai point à propos de me lever, & je me rendormis.

Le lendemain Samedi, deux du mois, je descendis au bas de la butte du grand Chef : je demandai où étoit le François qui avoit gardé le Serpent piqué ; on me dit qu'on n'en sçavoit rien. En même-tems je vis un Jongleur avec le Chef du bled (a), qui chantoient, & qui se prosternoient vers le Soleil levant vis-à-vis la cabane du défunt : celui-ci étoit dans sa cabane, où on le mâttoit, & où on lui faisoit la chevelure ; il étoit habillé & chaussé. On

(a) C'est celui qui a soin de faire faire les semailles & la moisson.

avoit jetté pêle-mêle hors de sa cabane tout ce qui lui appartenoit , coffres , nattes , lits , plats , &c. Je vis aussi sa femme qui ne pleuroit point , & avoit seulement les cheveux épars contre la coutume : ses enfans ne pleuroient point non plus ; mais tous ceux du Village fondoient en larmes , & pleuroient d'une maniere à faire rire. Cependant les plus proches parens du mort & les autres Sauvages étoient occupés , les uns à ôter l'écorce d'un grand bâton d'environ vingt pieds de long & d'un pied de circonférence , & à le mattacher de rouge , les autres à mettre dans un coffre ce qui appartenoit au défunt : personne ne pensoit à apprêter à manger ; il n'y avoit pas même dans tout le Village du feu de quoi allumer sa pipe.

Après avoir été témoin de ce spectacle , je retournai à la Terre blanche porter cette nouvelle au sieur Brontin , Directeur de cette Concession ; j'y trouvai le Chef de guerre des Tioux , qui ayant appris la mort du Serpent piqué , me dit en langue Mobilienne : „ S'il est „ vrai , comme tu le dis , que le Ser-

» pent piqué soit mort , son frere le
» grand Chef de guerre se tuera : car ils
» se sont promis l'un à l'autre que si le
» grand Chef de guerre mouroit le pre-
» mier , son frere ne pleurerait point ,
» mais se tueroit avec un couteau ; &
» que si au contraire le Serpent piqué
» mouroit le premier , le grand Chef
» de guerre ne pleurerait point , mais
» se casserait la tête d'un coup de fusil.
» Ainsi il est bon , François , que tu
» parles à tes Chefs : car s'il se tue , ses
» femmes mourront avec un grand
» nombre de Guerriers ; & cela est beau-
» coup de valeur (a). « Ces paroles fi-
rent prendre le parti à M. Brontin de
se rendre au Fort , pour en conférer
avec M. de Vilainville Commandant ,
& M. Dumanoir Directeur de la Con-
cession de Sainte Catherine. Pour moi ,
après avoir dîné avec M. Brontin , je
retournai au grand Village , où je trou-
vai des François qui me dirent qu'on
étoit fort en peine de moi à l'habita-
tion ; que M. de Vilainville sortoit tout
présentement du grand Village ; & qu'il

(a) C'est-à-dire , c'est dommage.

avoit parlé au grand Chef de guerre pour qu'il ne fit point mourir tant de monde. Après cela j'entrai dans la cabane du mort, où je le vis couché sur un lit de cannes couvert de nattes ; il étoit chaussé & habillé. Devant lui étoient plantées quatre grandes cannes, où étoient attachés tous les Calumets qu'on lui avoit présentés ; & entre ces cannes étoient les mets qu'on lui avoit servis depuis qu'il étoit mort. J'y vis aussi sa femme parée de ce qu'elle avoit de plus beau, avec plusieurs autres femmes & un homme ; on me dit : » Ce sont là ceux qui doivent mourir avec lui. « Un instant après entra la Glorieuse aussi fort parée, qui se mit au rang des autres. Cette Glorieuse descendoit de femmes Chefs, & étoit d'ailleurs très-habile Chirurgienne, sur-tout pour les maux vénériens ; plusieurs de nos François lui étoient redevables de la vie. La femme du Serpent piqué me voyant considérer tout cet appareil, & s'appercevant que ce spectacle me faisoit de la peine, » Je » m'en vais dans trois nuits, me dit-elle : *c'est beaucoup de valeur que le*

» Serpent piqué soit mort, il étoit com-
» me un François ; mais qu'y faire ? «
La Glorieuse me dit aussi : » Je m'en
» vais avec eux ; cela est-il bon ? qu'en
» dis tu ? « J'avois le cœur si ferré,
qu'il me fut impossible de lui répon-
dre.

Sur ces entrefaites arriva la femme
du *Loué* du défunt, celui-là même que
j'avois vû, comme je l'ai dit, avec ces
femmes. Ce *Loué* est un *Considéré*
qui allume la pipe du grand Chef, &
qui le suit par-tout : il assiste aux Con-
seils, où il recueille les voix ; c'est lui
aussi qui porte la parole pour le grand
Chef. Sa femme le voyant avec les au-
tres, lui dit : » Que fais tu là ? Ne sçais-
» tu pas, lui répondit-il, que mon
» Chef est mort ? Il est bon que je m'en
» aille avec lui. C'est bien fait, répartit
» la femme. Tu sçais aussi que tu ne
» m'as jamais rejetée, que nous avons
» toujours marché ensemble par un même
» chemin (a) ; que nous avons toujours
» mangé ensemble ; ainsi je ne veux

(a) Expression sauvage qui signifie, nous
avons toujours vécu en bonne intelligence.

» point aller avec ton Chef ; mais je
» veux aller avec toi. « Son mari vou-
lut lui parler pour la détourner de
mourir ; mais elle ne l'écouta point ,
& fortit pour aller se parer.

Presque dans le même-tems arriva
un nommé *Taotal* , escorté de trente
Guerriers qui l'amenoient. Ce Sauva-
ge avoit autrefois épousé une femme
Chef , & selon la loi du pays il devoit
mourir avec elle ; mais il s'étoit sauvé
chez M. de Bienville , & par sa fuite
avoit évité la mort. Dans la suite il
avoit obtenu sa grace ; mais pour cette
fois quelques François me dirent qu'il
devoit mourir , parce qu'il étoit un des
principaux Guerriers du défunt ; qu'il
s'étoit déjà sauvé le matin dans la vûe
d'éviter la mort , & que le grand Chef
de guerre avoit fait courir après lui
pour le ramener. En effet aussi-tôt qu'il
fut arrivé , il fut mis au rang des au-
tres malheureuses victimes de la super-
stition. Cet homme pleuroit amère-
ment , en sorte que la femme du Ser-
pent piqué le voyant en cet état , » Quoi ,
» tu pleures , lui dit-elle ? est-ce que
» tu n'es pas Guerrier ? Sans doute je
le

« le suis , répondit-il. *Ta vie t'est donc*
» *de valeur* , répartit cette femme ; &
» tu en es ingrat ? Apparemment , répli-
» qua-t-il ; ma vie m'est de valeur : je suis
» encore jeune , je n'ai point d'en-
» fans ; il est bon que je marche encore
» sur la terre *sans dessein* (a). Va t'en
» done , lui dit-elle ; il n'est pas bon
» que tu meures avec nous par force :
» va t'en. « Ce malheureux ne répon-
dit rien ; ce qui porta cette femme à lui
dire encore une fois , va t'en : alors il dis-
parut comme un éclair , laissant après
lui un petit sac rempli de vermillon &
de terre rouge.

Dans le même moment ayant voulu allumer ma pipe à un feu qui étoit dans la cabane , une femme Sauvage m'en empêcha , en me disant : » Ce
» feu *est de valeur* ; c'est du feu du Tem-
» ple : va , prends de celui qui est de-
» hors. « En disant ces mots , elle prit
ma pipe , & alla l'allumer hors de la
cabane. Je remarquai alors que ce
Loué dont j'ai parlé donnoit à fu

(a) C'est-à-dire , *sans avoir pri*
engagement.

Tome I.

au mort , & qu'en lui présentant la pipe , il lui disoit : » Pourquoi ne fumes-tu plus avec nous ? est-ce que notre » tabac est pourri ? « Cependant ceux & celles qui devoient mourir prirent chacun un Calumet de la main gauche , & à la droite une coquille d'une grosse moule de riviere , avec une plume dedans liée de laine rouge en six endroits ; la femme du mort avoit outre cela dans cette même coquille un petit balai de la grosseur du doigt , fait d'une herbe assez ressemblante au capillaire. En cet équipage ils sortirent pour aller danser.

Le Serpent piqué avoit épousé une autre femme , dont il n'avoit point eu d'enfans : celle-ci n'étoit point encore parée , lorsque les autres sortirent pour aller danser ; ce qui engagea le grand Chef de guerre , le vieux Chef & le Soleil du Village de la Farine de la prendre en particulier dans une cabane voisine du mort , où sans doute ils la déterminèrent à mourir. En effet aussitôt qu'elle en fut sortie , elle alla se parer , & revint ensuite se mettre au rang des autres. Alors ils partirent

pour se rendre sur la place. Arrivés à la vûe du Temple, ils firent le cri de mort (*a*), & s'arrêterent un instant, après quoi ils continuerent leur marche en cet ordre. Les deux femmes du défunt marchoient les premières, suivies de la Glorieuse, du Loué, du premier Guerrier du mort, de la mere de la Mizenne (*b*), de la Nourrice du défunt, de la femme du Loué & de deux autres vieilles ; entr'eux marchoient ceux qui devoient faire le cri de mort sur chacun d'eux (*c*). Lorsqu'ils furent arrivés sur la place, ils se séparerent en deux bandes menées par les deux femmes du mort, & se mirent à danser ; ils étoient suivis de tous leurs pa-

(*a*) Espèce de long heurlement, qui va toujours en augmentant.

(*b*) Cette Mizenne étoit une femme Noble du Village de la Pomme, qui avoit été donnée en ôtage aux François jusqu'à ce que les Sauvages leur eussent livré les têtes de quelques mutins qu'ils avoient promises. Comme elle devoit mourir alors, sa mere s'offrit en sa place.

(*c*) Ce sont toujours les plus proches parens qui font cet office.

rens , dont quelques - uns portoient une cruche & une natte pour celui ou celle qui devoit mourir. Après cette danse , le principal Gardien du Temple sortit , & leur dit ce qu'il avoit appris de l'Esprit ; aussitôt tous heurlerent trois fois , firent une pirouette , passerent leur main droite sur leur tête , & retournerent de compagnie vis-à-vis la cabane du mort , où ils répétèrent les mêmes danses & les mêmes cérémonies. Ensuite la principale femme du Serpent piqué fit appeler ses enfans avec les Chefs de la Nation ; & leur parla en ces termes : » Votre pere » est mort ; *c'est beaucoup de valeur* : » pour moi je m'en vais. Il est allé au » pays des Esprits ; je ne puis plus mar- » cher sur la terre : pour vous , il est » bon que vous marchiez *sans dessein*. » Je vous laisse vingt-cinq mannes de » bled. Ne parlez point mal du Fran- » çois : marchez avec lui , marchez » comme votre pere a marché , & com- » me j'ai toujours marché ; parlez com- » me lui , & comme j'ai toujours par- » lé. Ne faites point de mal au Fran- » çois. Lorsque vous aurez faim , allez

» voir le François , il vous donnera à
» manger , il vous donnera du tabac ,
» il vous donnera de l'eau-de-vie : car
» il étoit grand camarade de votre
» pere. S'il ne vous en donne point ,
» revenez chez vous : voilà votre pere ,
» voilà votre mere , dit-elle en mon-
» trant les Chefs ; ils ne vous laisseront
» point mourir de faim. Et toi , Fran-
» çois , ajouta-t-elle , en s'adreffant à
» tous ceux qui étoient préfens , fois
» toujours bon & camarade des hom-
» mes rouges : traite avec eux , ne fois
» pas ingrat de leurs marchandifes. Ap-
» porte moi du tabac fort dans trois
» nuits , me dit-elle , afin que je me
» fouvienné de toi. « Ayant fait ce
discours , elle rentra , & je demandai
au vieux Chef de la Farine quel jour
ils devoient mourir. » Aujourd'hui ,
» me dit-il , ils ne mangeront point ;
» demain ils mangeront beaucoup ,
» après demain ils mangeront du pain ;
» le lendemain ils ne mangeront point ,
» mais ils fumeront ; & quand le So-
» leil fera au Sud , ils iront au pays
» des Efprits où ils mangeront beau-
» coup. « Après cette réponfe je retour-

nai à l'habitation , où l'on me dit qu'on avoit été fort en peine de moi ; que Chaumont étoit revenu la nuit précédente tout hors d'haleine ; qu'il avoit rapporté qu'on avoit tiré sur lui ; que la même chose avoit été confirmée par un autre Soldat du Fort , nommé Montauban , qui ayant voulu aller la nuit au Village de la Farine , avoit passé par le grand Village , où quelques Sauvages l'ayant apperçu , lui avoient dit :
» Va-t'en , François : le Serpent piqué
» est mort ; il ne fait pas bon ici pour
» toi ; « qu'il étoit revenu au Fort pour en donner avis à M. de Villainville , qui sur le champ s'étoit transporté au grand Village avec un détachement , en partie pour voir s'il m'y trouveroit ; & que j'étois fort imprudent d'y avoir demeuré dans de pareilles circonstances. Mais il ne me fut pas difficile de leur faire voir que tout ce récit n'étoit fondé que sur une terreur panique ; ce qui fit prendre la résolution à Messieurs Dumanoir , Brontin & le Page , d'aller le lendemain au grand Village avec Louis Sorel qui devoit leur servir d'Interprète , pour tâcher de sauver la

vie aux deux femmes du mort, & pour empêcher, s'il étoit possible, qu'on ne fit périr tant de monde.

Le Dimanche trois de Juin, ces Messieurs étant partis pour le grand Village, deux jeunes filles Sauvages vinrent se présenter à l'habitation avec dix volailles, demandant en échange une jupe bleue, pour donner à leur mere qui devoit mourir. On leur dit que dix volailles ne suffisoient pas pour cela, qu'il en falloit quinze; que d'ailleurs M. Dumanoir avoit enfermé en partant les jupes dans sa chambre, & que lorsqu'il seroit de retour on leur en donneroit une. Elles promirent d'apporter dans cinq jours les cinq autres volailles, & resterent à l'habitation jusqu'à onze heures, que deux jeunes Sauvages étant passés & les ayant aperçues, leur dirent: » Pourquoi restez-vous *sans dessein* vous autres? votre » mere est morte. « Au même instant elles se mirent à pleurer; & prirent la fuite. Vers midi Louis Sorel revint, & nous dit qu'il y avoit déjà une femme d'étranglée; ce qui me fit retourner au grand Village après le dîner. J'y

trouvai quelques-uns de nos François, auxquels je m'informai s'il étoit vrai qu'il y eût déjà une femme de morte. Ils me dirent que la veille, après la seconde danse, une des deux vieilles qui devoient mourir rentrant dans la cabane, avoit dit : » Quoi ! c'est-là » le Serpent piqué, cet homme *de va-* » *leur* ? C'est un Chef Puant ; je ne » veux point mourir pour lui : aussi- » bien il y a sept mois que j'ai tué le » fils du grand Chef par une médecine que je lui ai donnée. « En effet elle reprenoit déjà le chemin de sa cabane, lorsque le grand Chef de guerre ayant appris cette nouvelle, envoya chercher sa tête ; & quand on la lui apporta, il la foula aux pieds, & fit jeter le corps à la voirie pour servir de pâture aux carancros, en disant : » Voilà le traitement qu'on doit faire » aux chiens. « On porta ensuite sa tête à la cabane du mort, enveloppée d'une peau de chevreuil.

Je me rendis auprès du grand Chef de guerre, auquel je fis demander s'il mourroit beaucoup de monde ; il me répondit : » Si le François n'avoit

» point parlé , le chemin de la cabane
» de mon frere au Temple auroit été
» jonché de morts : ils ne mourra que
» des vieilles ; j'ai déjà renvoyé plus
» de trente jeunes gens qui vouloient
» mourir. Après tout , mon frere n'est-
» il pas de valeur ? Est-ce un Puant ? Et
» que dira le Chef des Esprits , s'il le
» voit arriver tout seul ? Il dira que ce
» n'est pas un Chef , & il le rejettera
» de devant sa face. D'ailleurs ses deux
» femmes ont toujours marché & man-
» gé avec lui : il faut qu'elles aillent
» avec lui ; & quand on donneroit vingt
» fusils & vingt couvertures de Lim-
» bourg , elles n'éviteroient pas la
» mort. «

Après cette réponse , je le quittai ,
& trouvai la femme du Serpent pi-
qué qui dit à tous les François : » Ve-
» nez manger avec moi : je n'ai jamais
» mangé avec les François ; à présent
» que je m'en vais , mangeons ensem-
» ble. « Et comme elle en vit quel-
ques-uns qui avoient les larmes aux
yeux , » Ne pleurez point , leur dit-elle :
» je sçai que tu es de mes amis ; mais
» il est bon que je m'en aille. «

cela je fus témoin de trois danses qui se firent dans le même ordre que celles du jour précédent : il y eut seulement cette différence , qu'à celles - ci ceux qui devoient faire le cri de mort portoient à la main un casse - tête tout rougi , & sous le bras gauche un paquet de cordes de tilleul peint aussi de la même couleur ; & que cette fois-ci on commença par la danse de mort , qui fut suivie de la danse de guerre , puis de la danse générale sur la place & devant la cabane du défunt. Chacun alla ensuite répéter les mêmes danses devant sa cabane.

Au milieu de la troisième danse , on vit arriver du Village de la Farine qui étoit aussi un Village Natchez , deux femmes portées sur les épaules de deux Guerriers , & suivies de leurs familles & de leurs nattes. Elles allèrent d'abord danser seules devant le Temple : ensuite elles furent reçues à danser avec les autres ; après quoi elles s'assirent sur leurs nattes. Cependant le Gardien du Temple ayant allumé un flambeau de canes au feu sacré , le remit à un de leurs parens ; après quoi les deux Guer-

riers reprirent sur leurs épaules les deux femmes , qui suivies de leurs familles , entrèrent dans la cabane du mort , & cassèrent une natte qu'on avoit mise devant la porte. Une des deux fut étranglée sur cette même natte ; on porta l'autre hors de la cabane sur la natte qu'elle avoit apportée , où elle s'assit les jambes croisées. Là on lui fit avaler trois pillules de tabac de la grosseur environ du pouce , avec quelques coups d'eau qu'elle bût par intervalles. Aussi-tôt qu'on s'apperçut qu'elle alloit vomir , on lui couvrit la tête d'une peau de chevreuil , & lui passant une corde au col par-dessus cette peau , on se mit à tirer avec force de côté & d'autre. Cependant un de ses parens lui appuyoit fortement par devant un genouil sur l'estomac , tandis qu'un autre la serroit également par derrière ; enforte qu'elle fut étouffée plutôt qu'étranglée : pendant ce tems-là toute sa famille chantoit. Aussi-tôt que l'on put croire qu'elle étoit morte , celui qui devoit faire le cri de mort tourna trois fois autour d'elle , fit le cri autant de fois , posa six fois son casse-tête sur

la tête de la morte fans la toucher , & fit encore le même cri. Ensuite on porta son corps dans la cabane du défunt. On me dit que ces deux femmes étoient proches parentes de ce même *Taotal* dont j'ai parlé plus haut , & qu'elles étoient venues s'offrir ainsi à la mort pour réparer son honneur , & pour le faire Noble. C'est ce que j'ignore ; je sçai seulement qu'il étoit un de ceux qui étrangloit , qu'il paroissoit tirer d'un très-grand cœur , & que depuis ce jour je ne l'ai pas revû dans le Village.

Le lundi quatre , sur les huit heures du matin nous entendimes quelques cris de mort & plusieurs coups de fusil ; ce qui fit croire à M. de S. Hilaire qu'il étoit arrivé quelque chose de nouveau au grand Village ; je lui dis que c'étoit encore fans doute quelque malheureuse victime , qui venoit s'offrir à la mort. Dans le moment même nous vîmes un Sauvage accourant à toutes jambes , qui d'aussi loin qu'il nous aperçut , nous cria : » François , viens » vite : le grand Chef de guerre veut » se tuer ; « ce qui nous fit prendre le

parti à Messieurs de S. Hilaire , Duclos & à moi de courir au grand Village , pour tâcher d'empêcher ce malheur.

Comme nous en approchions , nous rencontrames M. Brontin à cheval , qui nous demanda si M. Dumanoir venoit ; nous lui répondîmes que nous n'en sçavions rien , & qu'il n'étoit point à l'habitation : sur quoi il nous dit que nous avions mal fait de ne pas apporter des armes , & qu'il ne sçavoit trop si ces gueux-là ne voudroient point prendre les François d'un coup de filet. Il ajouta : » On est venu me chercher comme » vous pour le même sujet ; & comme » j'arrivois , S. Côme est venu au-de- » vant de moi , & m'a dit qu'il n'osoit » arracher le fusil des mains du grand » Chef de guerre ; que le Chef de la » Pomme & plusieurs autres Chefs » étoient avec lui. Sur cela je suis en- » tré dans sa cabane , & j'ai vû d'abord » qu'il avoit bû ; les Chefs tenoient » son fusil par la crosse , & lui par le » bout. Aussi-tôt j'ai fait couper par un » de mes gens la corde à laquelle étoit » pendue sa corne à poudre , que j'ai » fait cacher ; ensuite j'ai ôté la pierre

» de son fusil & l'amorce , & j'ai fait
» cracher dans le bassinet : c'est - là l'é-
» tat auquel je l'ai laissé , pour aller
» vous avertir : « Pendant ce récit nous
continuions notre chemin , & nous ar-
rivâmes au Village , où nous trouva-
mes le grand Chef de guerre les yeux
égarés , qui tenoit le bout de son fusil ,
& qui nous voyant , s'écria : » Que
» veulent ces François ? Pourquoi vien-
» nent - ils ici ? Je ne suis donc pas
» Chef ? je suis donc un Puant ? « Per-
sonne ne lui répondit rien. Un instant
après il descendit de sa butte , & s'ap-
procha de la cabane de son frere , où
il fit appeller ses gens ; & je vis qu'a-
près qu'il leur eut parlé , ils le frot-
toient avec leurs mains , & se frot-
toient aussi eux - mêmes. Il ne fut pas
possible d'entendre un mot de ce qu'il
leur dit , parce qu'il ne voulut jamais
permettre qu'on l'approchât. Il quitta
ensuite son fusil , & dit : » On me trai-
» te comme un chien ; on m'ôte ma
» poudre , on crache dans mon bassi-
» net. Mon fusil n'est-il donc point à
» moi ? Ne suis-je pas Chef ? On m'ôte
» mon eau-de-vie ; & je n'en ai point. »

» tout leur est de valeur. Pourquoi mar-
 » cherais-je sur la terre sans dessein ? mon
 » frere marche-t-il ? « Je lui fis dire :
 » O Chef, écoute moi. La marchandi-
 » se n'est point de valeur au François ;
 » toi seul lui es de valeur. Ne vois-tu
 » pas notre cœur qui saigne de la mort
 » de ton frere ? veux tu qu'il pleure en-
 » core la tienne ? Si le François n'étoit
 » point de tes amis, son cœur riroit
 » de voir que les Sauvages se tuent eux-
 » mêmes. As-tu les yeux fermés, pour ne
 » pas voir qu'il y a long-tems que ton
 » frere est au pays des Esprits, & ceux
 » que tu veux envoyer après lui, ne le
 » connoîtront plus ? Tais-toi, dit le
 » grand Chef à celui qui lui portoit
 » ainsi la parole en mon nom ; tu es
 » encore trop jeune pour sçavoir cela.
 » L'esprit de mon frere est encore dans
 » sa cabane, puisque je lui parle. Je
 » sçai que le François manque de pluie,
 » que son bled & son tabac vont périr,
 » c'est beaucoup de valeur. C'est pour-
 » quoi je jeûnerai encore cinq jours ;
 » ensuite je me baignerai, & la pluie
 » tombera ; mais je crains bien que les
 » poutres de la Terre blanche ne s'en

» aillent en dérive. « M. Brontin lui fit dire : » Que cela ne soit point de » valeur ; je sçaurai bien en faire faire » d'autres. « Le grand Chef de guerre entra ensuite dans la cabane de son frere ; il le pleura , lui parla , & se mit à hurler effroyablement. Le vieux Chef de la Farine pleura aussi. Peu de tems après Messieurs de Villainville & Dumanoir arriverent au Village avec un détachement, & firent encore parler au grand Chef de guerre pour le détourner de son dessein ; sur quoi il répondit : » Tu dis qu'il n'est pas bon que je » meure , & tu demandes en même- » tems que les femmes de mon frere » ne meurent point. Si tu veux qu'el- » les marchent , il faut que je m'en » aille. « On lui dit ; » Hé bien , fais » comme tu voudras ; mais il faut que » tu manges avec nous. « En même- » tems il fit tuer quatre volailles , que l'on » fricassa. Enfin après avoir encore un » peu rêvé , il dit : » C'e nest fait ; puis- » que les Chefs François on parlé , je » ne mourrai point : je mangerai ; & » quand mon frere sera au Temple , j'i- » rai voir les François comme lui. «

Après cela il alla au Temple , où je le suivis. Y étant entré, il prit un paquet de petites racines liées avec de la laine rouge , les délia , en prit une & re lia le reste , en marmottant quelques paroles entre ses dents. Ensuite il sortit du Temple , & donna cette petite racine en grande cérémonie au vieux Chef de la Farine , qui avant de la prendre , fit trois tours autour du grand Chef de guerre , & heurla trois fois à la fin de chaque tour ; après quoi il la reçut dans ses deux mains , avec ordre de la partager entre quatre jeunes gens , qui garderoient le Temple & seroient étranglés dans dix mois , lorsqu'on retireroit de terre les os du Serpent piqué. Après cette cérémonie , le grand Chef de guerre se lava long-tems les mains , & fit mettre des cendres sur l'eau qu'il avoit répandue. On mangea ensuite ; & les danses continuerent comme le jour précédent , sans qu'il y eût rien de particulier.

Le mardi cinquième je me rendis de très-bon matin au grand Village , où après la première danse , les deux femmes du Serpent piqué avec la Glorieuse

allèrent faire leurs adieux au grand Chef de guerre. La femme favorite , je veux dire celle qui en avoit eu des enfans , lui dit en l'abordant : » Chef , » c'est aujourd'hui que je m'en vais au » pays des Esprits: cela est-il *de valeur* ? » qu'en dis tu ? Cela est bon, répondit-il : pour moi, il est bon que je marche encore sur la terre ; après cela j'irai vous trouver. Quand les Chactas viendront ici , je traiterai de la viande , dont je vous enverrai la moitié. Mes enfans restent sur la terre , ajouta-t-elle ; je ne sçai si tu les rejetteras de devant toi. Non , dit-il ; tes enfans seront les miens : n'en sois point en peine. « Après ces discours elle consola la femme du grand Chef de guerre & la femme Chef qui pleuroient amèrement ; après quoi elles descendirent au bas de la butte , où chacune dit adieu à sa famille. Je descendis aussi pour voir ce qui se passeroit , & j'aperçus un Jongleur , qui bénissoit les pilules de tabac qu'on avoit préparées : cette scène étoit accompagnée de longs hurlemens. Enfin après trois danses , chacun se prépara à jouer le der-

nier acte de cette sanglante Tragédie.

Tandis que ces choses se passaient, il y avoit dans la cabane du mort un homme & une femme qui avoient étranglé leur enfant, & l'avoient jeté aux pieds du cadavre. C'étoit un de ces hommes dont j'ai parlé ailleurs (a), qui profitent de ces occasions pour se faire recevoir au nombre des Considérés. Ils se tenoient tous deux debout & en silence, les yeux baissés, & ayant sous leurs pieds, comme je l'ai dit, quelques poignées de Barbe Espagnole.

Le grand Chef de guerre voyant que j'étois descendu en bas, dit : » Il est » bon que les François restent sur ma » butte, & qu'ils ne descendent point. » Dans le moment même on vint dire à M. Dumanoir que ce grand Chef vouloit se tuer, & que dans cette vue il avoit caché un couteau dans son brayet. Mais M. Dumanoir lui ayant fait parler, il se trouva que la nouvelle étoit fautive. Le grand Chef de guerre lui fit dire : » Puisque j'ai donné ma pa-

(a) Voyez plus haut Chap. XXII. pag. 180.

» role, je ne mourrai point ; je n'ai
» point deux langues : mais si les Fran-
» çois aiment mon frere , il est bon
» qu'ils tirent ainsi que mes gens , lors-
» qu'il passera. «

Enfin le vieux Chef de la Farine qui jusques-là avoit toujours fait les fonctions de Maître des Cérémonies , cria :
» Il est bon que tout le monde se reti-
» re « A ce cri , tous ceux qui devoient mourir , suivis chacun de leur famille , & chantant la chanson de mort , se disperserent sur la place , & l'on vit sortir le cadavre de la cabane , précédé de ses deux femmes , & porté par quatre hommes sur un brancard. On porta au Temple sans cérémonie les coffres du mort , avec le bâton rouge dont j'ai parlé , d'où pendoient des cannes disposées en cercle , qui formoient une espèce de chaîne percée de quarante - six mailles ou anneaux ; on me dit que chaque anneau devoit être compté pour un homme ou une femme tués par le défunt. A l'égard du brancard , après avoir fait en sortant trois tours autour de la cabane , il fut porté en cérémonie vers le Temple , lieu ordinaire de la sépul-

ture des Chefs. Lorsque le corps passa vis-à-vis de ceux à qui appartenoit l'enfant qui avoit été étranglé, ils le jetterent sur le brancard, le reprirent ensuite & le rejeterent de même, continuant ainsi jusqu'à ce qu'on fût arrivé au Temple. Là tous ceux qui devoient mourir se rangerent en demi-cercle sur leurs nattes devant la porte pour être étranglés. Ils étoient huit, sçavoir les deux femmes du défunt, son premier Guerrier, la Glorieuse, le Loué & sa femme, la mere de la Mizenne, & un marchand de casse-têtes, qui furent exécutés ensemble. Il sembloit qu'il y eût entr'eux une espèce de défi à qui partiroit le premier; avaler six pillules de tabac, présenter sa tête à la peau de chevreuil & son col à la corde, n'étoit pour ainsi dire qu'une même chose. Après leur mort, je remarquai que la femme favorite n'étoit point changée, & que la corde n'avoit fait aucune impression sur son col. Cette premiere exécution fut suivie des cris ordinaires, après quoi on étrangla encore cinq autres personnes sur la place; sçavoir la Nourrice du défunt, un Chirurgien

du Village de la Pomme , une vieille du Village de la Farine qui étoit toute blanche , & si décrépité , que pendant les danfes où on la portoit , assise sur une natte , à peine pouvoit-elle remuer les bras pour marquer la cadence ; & deux autres vieilles. Les deux femmes du Serpent piqué furent enterrées dans le Temple , & mises avec lui dans la même fosse placée au côté droit du Sanctuaire. La Glorieuse fut aussi enterrée à droite , mais hors du Temple , ainsi que le Loué & sa femme qui furent mis à gauche ; à l'égard des autres , leurs familles les remporterent à leur Village sur des brancards.

Sur le soir un nommé Picuillon vint se réfugier à l'habitation avec sa femme de crainte qu'on ne le fit mourir , parce que dans une occasion il avoit servi d'Interprete au Serpent piqué ; mais ils retournerent à leur Village dès le lendemain , sur l'assurance que deux Sauvages leur donnerent qu'ils n'avoient rien à craindre , & qu'ils ne mourroient qu'avec le Chef de la Farine. Le jeudi une des deux filles Sau-

vages qui , comme je l'ai dit , étoient venues le Dimanche demander une jupe à l'habitation , vint aussi s'y réfugier. Elle nous dit qu'elle étoit fille de cette femme à qui le grand Chef de guerre avoit fait couper la tête , & qu'un Guerrier venoit de les avertir de se sauver ; que sa sœur s'étoit retirée chez un François du Fort qui avoit été son mari ; & que pour elle , si elle ne nous incommodoit point, elle resteroit *sans dessein* à l'habitation avec son frere. On lui dit qu'elle pouvoit rester. Elle y demeura jusqu'au Dimanche suivant , qu'ayant appris que le grand Chef de guerre étoit à boire au Fort , elle pria Duclos , la grande Thérèse Esclave & moi de l'y accompagner pour lui parler. Je ne pus y aller ; mais au retour Duclos m'apprit qu'il n'avoit pû lui sauver la vie , qu'en disant qu'il étoit son mari.



CHAPITRE XXVII.

*Suite des cérémonies qui s'observent
aux Funérailles du grand Chef.*

COMME ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde que la Nation des Natchez, le Lecteur ne sera pas fâché sans doute que je lui apprenne quels sont dans des occasions pareilles les usages de quelques autres Peuples sauvages de la Louisiane.

Les Paskagoulas & les Billoxis n'enterent point leur Chef, lorsqu'il est décédé; mais ils font sécher son cadavre au feu & à la fumée, de façon qu'ils en font un vrai squelette. Après l'avoir réduit en cet état, ils le portent au Temple, (car ils en ont un ainsi que les Natchez) & le mettent à la place de son prédécesseur, qu'ils tirent de l'endroit qu'il occupoit, pour le porter avec les corps de leurs autres Chefs dans le fond du Temple, où ils
sont

sont tous rangés de suite dressés sur leurs pieds comme des statues. A l'égard du dernier mort, il est exposé à l'entrée de ce Temple sur une espèce d'autel ou de table faite de cannes, & couverte d'une natte très-fine travaillée fort proprement en quarréaux rouges & jaunes avec la peau de ces mêmes cannes. Le cadavre du Chef est exposé au milieu de cette table droit sur ses pieds, soutenu par derrière par une longue perche peinte en rouge dont le bout passe au-dessus de sa tête, & à laquelle il est attaché par le milieu du corps avec une liane. D'une main il tient un casse-tête ou une petite hache, de l'autre une pipe; & au-dessus de sa tête est attaché au bout de la perche qui le soutient, le Calumet le plus fameux de tous ceux qui lui ont été présentés pendant sa vie. Du reste cette table n'est gueres élevée de terre que d'un demi-pied; mais elle a au moins six pieds de large & dix de longueur.

C'est sur cette table qu'on vient tous les jours servir à manger à ce Chef mort, en mettant devant lui des plats de sagamité, du bled grolé ou bouca-

né , &c. C'est - là aussi qu'au commencement de toutes les récoltes ses Sujets vont lui offrir les prémices de tous les fruits qu'ils peuvent recueillir. Tout ce qui lui est présenté de la sorte reste sur cette table ; & comme la porte de ce Temple est toujours ouverte , qu'il n'y a personne préposé pour y veiller , que par conséquent y entre qui veut , & que d'ailleurs il est éloigné du Village d'un grand quart de lieue , il arrive que ce sont ordinairement des Etrangers , Chasseurs ou Sauvages , qui profitent de ces mets & de ces fruits , ou qu'ils sont consommés par les animaux. Mais cela est égal à ces Sauvages ; & moins il en reste lorsqu'ils retournent le lendemain , plus ils sont dans la joie , disant que leur Chef a bien mangé , & que par conséquent il est content d'eux quoiqu'il les ait abandonnés. Pour leur ouvrir les yeux sur l'extravagance de cette pratique , on a beau leur représenter ce qu'ils ne peuvent s'empêcher de voir eux-mêmes , que ce n'est point ce mort qui mange : ils répondent que si ce n'est pas lui , c'est toujours lui au moins

qui offre à qui il lui plaît ce qui a été mis sur la table ; qu'après tout c'étoit là la pratique de leur pere , de leur mere , de leurs parens ; qu'ils n'ont pas plus d'esprit qu'eux , & qu'ils ne feroient mieux faire que de suivre leur exemple.

C'est aussi devant cette table , que pendant quelques mois la veuve du Chef , ses enfans , ses plus proches parens , viennent de tems en tems lui rendre visite , & lui faire leur harangue , comme s'il étoit en état de les entendre. Les uns lui demandent pourquoi il s'est laissé mourir avant eux ? d'autres lui disent que s'il est mort ce n'est point leur faute ; que c'est lui même qui s'est tué par telle débauche ou par tel effort : enfin s'il y a eu quelque défaut dans son gouvernement , on prend ce tems-là pour le lui reprocher. Cependant ils finissent toujours leur harangue , en lui disant de n'être pas fâché contre eux , de bien manger , & qu'ils auront toujours bien soin de lui.

Les Peuples qui habitent le long de la Mobile & qu'on appelle Mobiliens ,

ont un autre usage. Ceux-ci n'ont ni Temple, ni aucun autre endroit commun, où ils puissent enterrer ou exposer leurs morts. Quand donc leur Chef est décédé, voici ce qu'ils pratiquent. A quinze ou vingt pieds de l'entrée de la cabane ils dressent une espèce de théâtre élevé de terre d'environ quatre pieds & demi, & composé de quatre grosses fourches de bois de chêne plantées en terre avec des traverses; ensuite ils le couvrent de cannes liées & entrelacées, en sorte qu'il ressemble assez à un lit de Sauvages. Sur ce théâtre ils placent la biere du mort faite d'une seule pièce de bois de pin qui, comme je l'ai dit ailleurs, est incorruptible; après quoi ils mettent dedans le cadavre paré de ses plus beaux habits, & appliquent dessus le couvercle de la biere fait aussi d'une seule pièce & en dos d'âne, & le clouent. Le mort reste ainsi exposé sur ce théâtre les pieds tournés vers l'entrée de la cabane. A sa tête est une grande perche plantée en terre, qui passe plus de six pieds au-dessus de ce monument, & à laquelle sont attachés non-seulement tous les

Calumets qu'il a reçus pendant sa vie, mais encore les chevelures qu'il a levées, ou dont on lui a fait présent. On met à sa tête son chien qu'on a tué, pour aller lui tenir compagnie & chasser avec lui au pays des Esprits; & des deux côtés de sa biere sont sa pipe, du tabac, des pierres à fusil, son fusil même, sa corne pleine de poudre, son sac rempli de balles, enfin tout l'équipage que l'on croit pouvoir lui être nécessaire en l'autre monde. De peur que ces effets ne soient volés & enlevés par quelqu'un; non-seulement on a soin de les clouer fortement, mais même on les mastique; après quoi on couvre le tout de boue, de façon cependant qu'on puisse appercevoir le bout de ce qu'on lui a donné. Enfin pour garantir ce mausolée des injures de l'air, on élève au-dessus une couverture d'écorce de cypre.

Cette sépulture au reste n'est point particulière aux Chefs: tous les Sauvages de cette Nation, hommes, femmes, garçons & filles, en ont une pareille élevée de même au devant de leur cabane; & l'on a soin de mettre auprès

de la biere d'un chacun l'ornement qui le distingue , un fusil auprès d'un Guerrier , auprès d'une femme un pilon , un évantail , &c. Ainsi en entrant dans un de leurs Villages , on peut y voir également les demeures des vivans & celles des morts.

Les Yazoux & les Chacchoumas font encore moins de cérémonie. Lorsque leur Chef est mort , ils vont l'enterrer dans les bois , ainsi qu'un simple particulier , les uns d'un côté , les autres d'un autre , les parens du défunt accompagnant le convoi , & portant à la main un bâton de pin allumé en guise de torche. Quand le cadavre est dans la fosse , tous les assistans y jettent pareillement leurs bâtons allumés ; après quoi on le couvre de terre. C'est-là à quoi se borne toute la cérémonie. Il est vrai qu'elle continue encore pendant plus de six mois pour les parens du mort & pour ses amis , qui pendant tout ce tems vont presque toutes les nuits faire des heurlemens sur la fosse , & par la différence de leurs cris & de leurs voix forment un vrai charivari. Ces cérémonies , comme je l'ai dit,

sont communes aux Chefs & au Peuple; la seule différence qui distingue les premiers, est qu'à leur tête on plante un poteau, sur lequel on grave avec la pointe d'un couteau la figure qu'ils ont portée peinte sur leur corps pendant leur vie.

CHAPITRE XXVIII.

Des Sauvages antropophages, & des Hermaphrodites.

JE finis cette première Partie, & par conséquent tout ce qui concerne l'histoire naturelle de la Louisiane, par quelques remarques que je vais faire sur deux points, qui m'ont paru mériter quelque éclaircissement.

Presque tous les Auteurs qui ont parlé de la Louisiane, ont prétendu que ce pays étoit rempli d'hermaphrodites. Je n'assûrerai pas absolument qu'il n'y en a point, vû que je n'ai pas parcouru toute cette grande Province; mais

· dans ce que j'en ai connu, c'est-à-dire, depuis Pensacole jusqu'à trois cens lieues au-delà des Arcançes, ce qui comprend près de neuf cens lieues de pays, je puis certifier que je n'en ai trouvé aucun. Aussi serois-je fort tenté de croire qu'on a confondu, & qu'on a pris pour de véritables hermaphrodites certain homme que chez les Natchez, & peut-être aussi parmi plusieurs autres Nations sauvages, on appelle le Chef des femmes. Ce qu'il y a de certain, est que quoiqu'il soit vraiment homme, il a la même parure & les mêmes occupations que les femmes : il porte comme elles les cheveux longs & tressés, il a comme elles un jupon oualconand au lieu d'un brayet, comme elles il travaille à la culture des terres & à tous les autres ouvrages qui leur sont propres ; & comme chez ces Peuples qui vivent presque sans religion & sans loi, le libertinage est porté aux plus grands excès, je ne répondrois point que ces Barbares n'abusassent de ce prétendu Chef des femmes, & ne le fissent servir à leurs passions brutales. Ce qu'il y a encore de certain, est

que quand un parti de Guerriers ou de Considérés quitte le Village pour aller, soit en guerre, soit à la chasse, s'ils ne se font pas suivre de leurs femmes, ils mènent toujours avec eux cet homme habillé en femme, qui sert à garder leur cabanage, à faire cuire leur sagamité, & à pourvoir enfin à tous les besoins du ménage, ainsi qu'une femme pourroit le faire. J'ignore s'il leur sert à d'autres usages; mais je ne doute presque point que cet homme femme n'ait donné lieu à la fable des hermaphrodites.

Il y a de même beaucoup de personnes en France & ailleurs, qui s'imaginent que les Sauvages mangent les hommes, ou plutôt qu'ils se mangent les uns les autres; & à l'égard de ce point là, je puis assurer qu'en général il n'est pas vrai, & qu'à la Louisiane, par exemple, on ne connoît aucuns Peuples qui soient mangeurs d'hommes. Cependant il faut convenir que fort loin des bords du Fleuve S. Louis, s'enfonçant dans les terres, on a trouvé une Nation nommée des Attaquapas, qui est véritablement antropopha-

ge, comme ne l'ont que trop malheureusement éprouvé deux Officiers de la Compagnie des Indes. Voici les particularités de leur histoire, telles que je les tiens d'un de ces Officiers, qui est encore aujourd'hui vivant.

En 1718. ou 1719. un vaisseau de la Compagnie parti de l'Orient pour aller à la Louisiane, fit une heureuse traversée jusqu'au Cap François de S. Domingue, où il fit de l'eau & du bois, & prit les autres rafraîchissemens dont il avoit besoin pour le reste de son voyage. De-là il remit à la voile, & gagna le Golphe de Mexique; mais soit par l'ignorance des Pilotes ou autrement, il ne put découvrir l'entrée du Fleuve S. Louis. Fatigué enfin de plusieurs recherches inutiles, il revira de bord, sortit du Golphe par le Canal de Bahama, & alla de nouveau relâcher au Cap François, où ayant pris langue, il remit à la voile, fit de nouveau la même route qu'il avoit faite d'abord, & entra une seconde fois dans le Golphe de Mexique. Mais au lieu de cingler vers le Nord, comme il auroit dû, il pénétra jusques dans le fond du Golphe au-delà

de la Baye S. Bernard , & même plus loin, où le sieur de la Salle avoit débarqué ; & ayant découvert la terre , il mit sa chaloupe en mer avec quelques hommes dedans pour aller reconnoître le pays. Il leur parut fort beau , & ils revinrent à bord chargés de beaucoup de gibier.

Il y avoit au nombre des passagers qui étoient sur ce vaisseau deux Officiers destinés à servir en cette qualité dans la Colonie. Ils demanderent au Capitaine la permission d'aller à terre pour chasser ; & il la leur accorda. Ils partirent donc avec la chaloupe en équipage de Chasseurs , & firent une chasse abondante qu'ils rapportèrent à la chaloupe. Mais emportés par l'ardeur de la chasse , voyant d'ailleurs un pays charmant qu'ils n'imaginoient point devoir être sans habitans , & croyant que les habitations Françoises ne pouvoient pas être fort éloignées , ils prirent la résolution de demeurer à terre , & de ne point retourner au vaisseau. Le tems du départ étant arrivé , le Capitaine les ayant fait avertir de se rembarquer , ils s'en excuserent , & lui fi-

rent connoître la résolution où ils étoient de rester à terre , & d'aller chercher les habitations Françoises. Il eut beau leur représenter les accidens qui pouvoient leur arriver dans un pays inconnu , où ils alloient être exposés à être dévorés , soit par les bêtes féroces , ou même par les Barbares ; peut-être aussi à être pris & conduits en esclavage : toutes ses remontrances furent inutiles , & ne purent les détourner de la résolution qu'ils avoient prise ; enforte que le Capitaine voyant leur entêtement , fut obligé de faire débarquer leurs coffres avec ce qui pouvoit leur appartenir dans le vaisseau. Outre cela il leur fit encore donner à chacun un fusil , du biscuit , du vin , de l'eau-de-vie , une tente , deux lits , une marmite , de la poudre , des bales & du plomb , avec quelques marchandises. Satisfaits de ces provisions , ils firent leurs adieux au Capitaine & aux autres personnes du vaisseau , qui ne purent les voir partir sans être pénétrés de douleur d'être ainsi forcés de les abandonner dans une terre barbare , où ils étoient presque assurés de leur per-

te. Peu de tems après le vaisseau remit à la voile , & disparut.

Dans les premiers jours de leur solitude , seuls possesseurs d'un pays charmant , nos deux Officiers croyoient être dans une espèce de Paradis terrestre : rien ne leur manquoit ; ils alloient tous les jours à la chasse , & elle leur fournissoit du gibier en abondance. Cependant bien-tôt ennuyés de voir toujours les mêmes objets , ils se dirent un jour l'un à l'autre : » Que faisons » nous ici après tout ? Nous n'y voyons » pas la moindre trace d'ame vivante : » nos vivres & nos provisions finiront ; » & nous nous verrons bien-tôt exposés dans ces déserts à périr de faim & de misere. Prévenons plutôt le malheur qui nous attend : cachons ici les effets que nous avons ; chargeons-nous de biscuit , de poudre , de balles & de plomb , & allons chercher un pays habité , où nous puissions converser avec des hommes. «

Cette résolution étant prise , ils l'exécuterent dès le lendemain ; & après avoir caché dans le fort du bois ce qui pouvoit leur rester des effets qu'on leur

avoit laissés , ils partirent , n'emportant avec eux que quelque linge & un peu de vivres. Je ne m'amuserai point ici à décrire les peines & les fatigues qu'ils eurent à essuyer dans une route longue & pénible au travers de ces vastes solitudes , où ils ne trouvoient , ni chemins pratiqués , ni villages , ni hameaux , & où même ils manquoient souvent de vivres. De tems en tems cependant ils tuoient quelque gibier ou quelque chevreuil ; mais leurs coups avertissent les naturels du pays qu'il y a sur leurs terres des Etrangers , dont les armes leur sont inconnues, ils les cherchent , ils les découvrent , ils les suivent sans en être apperçus ; enfin ils les épient si bien , qu'un matin en se réveillant , nos deux Voyageurs se trouvent investis par une troupe de Sauvages qui les prennent , qui les lient , & qui avec des hurlemens affreux les conduisent en triomphe à leur village.

A peine nos prisonniers y furent-ils arrivés , qu'un des deux qui étoit gras & en embonpoint , fut aussi-tôt assommé à coups de massue , ensuite égorgé ,

coupé par quartiers, & distribué comme de la viande fraîche, pour servir de festin au parti qui les avoit pris. Témoin de cette scene tragique, on peut juger quels furent alors les sentimens de celui qui restoit; il ne croyoit pouvoir s'attendre qu'à un traitement pareil pour le lendemain. Dieu en disposa autrement; & après avoir évité la mort, il sçut si bien par ses manieres gagner le cœur de ces Barbares, qu'ils consentirent à lui laisser la vie & à le garder parmi eux. Il y apprit leur langue, & devint même Chef de parti.

Ce fut alors qu'il leur fit entendre, que sur cette terre qu'ils habitoient il y avoit des hommes faits comme lui, qu'on nommoit des François; qu'ils ne faisoient jamais de mal aux Sauvages comme eux naturels du pays; qu'au contraire ils leur faisoient beaucoup de présens, leur donnant des fusils, de la poudre & du plomb; que ces François étoient établis sur le bord d'une grande riviere; que s'ils vouloient l'accompagner, ils iroient ensemble chercher ces François qui étoient ses camarades,

256 *Mémoires Historiques*

& qui faisoient tant de bien aux Sauvages, & qu'il leur promettoit qu'ils en seroient fort bien reçus. Sa proposition fut acceptée. Il y avoit dans cette Nation quelques Sauvages qui avoient couru, & qui lui dirent qu'ils le mèneroient bien à une grande riviere, mais qu'ils ne sçavoient pas s'il s'y trouvoit des hommes faits comme lui : ils se joignirent à lui avec beaucoup d'autres ; & s'étant fournis de tout ce qui étoit nécessaire, tant pour le voyage, que pour présenter le Calumet, ils se mirent en route. Au bout de quinze jours de marche, ils arriverent au bord de cette grande riviere dont les Sauvages avoient parlé, & que cet Officier jugea être le Fleuve S. Louis ; & comme ils n'avoient point de pirogue, ils firent avec des perches & des cannes une espèce de radeau, sur lequel ils s'embarquerent avec leurs effets. Ils descendirent ainsi le Fleuve, rencontrant par intervalles quelques habitations, jusqu'à ce qu'ayant doublé une pointe, ils arriverent à la vûe de la Nouvelle Orléans. Alors l'Officier François ne doutant plus qu'il n'eût trouvé

ce qu'il cherchoit , se prépara à aller présenter lui-même le Calumet au Commandant du pays dans son habillement sauvage. Ils se rendirent au Gouvernement , l'Officier marchant à la tête de sa troupe , & faisant voltiger le Calumet. Ils furent reçus comme Députés d'une Nation sauvage ; & après les premières cérémonies l'Officier ayant commencé sa harangue , comme aucun des Interpretes qui étoient présens ne pouvoit expliquer ce qu'il disoit parce qu'ils n'entendoient pas sa langue , il commença à parler François. On peut juger de la surprise , que cet événement causa dans toute l'assemblée : il conta son histoire , fit voir ses brevets , fut reconnu , bien reçu , caressé , & redevint François de Sauvage qu'il avoit été. On fit à ceux qui l'avoient accompagné des présens , dont ils parurent très-satisfaits ; & cet Officier leur fit promettre que dans la suite ils ne mangeroient plus les hommes , & qu'ils seroient amis des François. En effet ils sont venus depuis plusieurs fois à la Capitale présenter le Calumet. Leur nom d'Attaquapas si-

gnifie Mangeurs d'hommes ; c'est une Nation non - seulement sauvage , mais encore errante , & qui n'a guere de demeure fixe.

Fin de la premiere Partie.



T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans cette première
Partie.

C HAPITRE I. <i>Du Fleuve S. Louis,</i> <i>& de son embouchure ,</i>	pag. 3
CHAP. II. <i>Du climat , & de la tempéra-</i> <i>ture de l'air de la Louisiane ,</i>	8
CHAP. III. <i>Des terres de la Louisiane , &</i> <i>de leur qualité ,</i>	13
CHAP. IV. <i>Des Plantes , Fruits , Lé-</i> <i>gumes & Herbes potageres qui croissent</i> <i>dans ce Pays ,</i>	17
CHAP. V. <i>Du Ris & du Mahi , & de la</i> <i>maniere d'en faire du pain ,</i>	28
CHAP. VI. <i>Du Tabac ; de la maniere de</i> <i>le cultiver & de le faire ,</i>	34
CHAP. VII. <i>De l'Indigo ; maniere de le</i>	

260 T A B L E

<i>cultiver & de le tirer ,</i>	44
CHAP. VIII. <i>Des Arbres fruitiers ou sauvages de la Louisiane ,</i>	49
CHAP. IX. <i>Manière de construire des Pirogues , des Cabanes , &c.</i>	61
CHAP. X. <i>Du Goudron ; de la maniere de le tirer , & d'en faire du Bray ,</i>	66
CHAP. XI. <i>De la Barbe Espagnole ; ce que c'est , & ses usages ,</i>	69
CHAP. XII. <i>Des Mines ,</i>	71
CHAP. XIII. <i>Des Animaux terrestres de la Louisiane ,</i>	74
CHAP. XIV. <i>Des Oiseaux ,</i>	87
CHAP. XV. <i>Des Poissons de ce Pays , & de la maniere d'y faire la Pêche ,</i>	93
CHAP. XVI. <i>Du Serpent à sonnettes , & des autres Reptiles & Insectes de la Louisiane ,</i>	108
CHAP. XVII. <i>Des Sauvages de la Louisiane , & en général de l'origine des Sauvages de l'Amérique ,</i>	117
CHAP. XVIII. <i>Suite de ce qui regarde les Sauvages de la Louisiane ; leurs mœurs & coutumes ,</i>	133
CHAP. XIX. <i>Suite des mœurs & coutumes des Sauvages ,</i>	142
CHAP. XX. <i>De la Religion des Sauvages , & de leur sentiment sur la Divinité ,</i>	157

DES CHAPITRES. 261

CHAP. XXI. *Des Alexis, ou Jongleurs,*
269

CHAP. XXII. *Du Gouvernement des
Sauvages, de leur Noblesse & de leur
Langue,* 272

CHAP. XXIII. *De leur maniere de faire
la Guerre, & de compter,* 282

CHAP. XXIV. *Cérémonie du Calumet ;
ce que c'est,* 289

CHAP. XXV. *De la Tonne de valeur ;
description de cette Fête,* 295

CHAP. XXVI. *Cérémonies qui s'obser-
vent aux Funérailles du grand Chef,*
208

CHAP. XXVII. *Suite des Cérémonies qui
s'observent aux Funérailles du grand
Chef,* 240

CHAP. XXVIII. *Des Sauvages antropo-
phages, & des Hermaphrodites,* 247

Fin de la Table des Chapitres de la
premiere Partie.

1760

1760

Handwritten text, possibly a title or header, mostly illegible due to fading.

Handwritten text, illegible.

Handwritten text, illegible.

Handwritten text, illegible.

Handwritten text, illegible.

Handwritten text, illegible.

Handwritten text, illegible.


Handwritten text, illegible.

Handwritten text, illegible.

Handwritten text, illegible.







Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Dec. 2004

PreservationTechnologies

A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

